

Myriam Yedll

# ADÈLE EN SES TROIS VIES



Roman  
Le Témoin gaulois

[Le Témoin gaulois](#) – *Adèle en ses trois vies*

Tout accès payant à ce livre disponible sur le site gratuit  
[Le Témoin gaulois](#)  
relève de l'escroquerie.

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

**PREMIÈRE PARTIE : L'ATTENTE**

« *Tout peut naître ici bas d'une attente infinie.* »  
(Paul Valéry, *La Jeune Parque*)

## I. Premiers pas

Je ne sais rien de plus banal et de plus sot que de dire de gens dans la peine : « Ils avaient tout pour être heureux ». Ils avaient tout, en effet, sauf l'essentiel.

Je suppose que c'est ce qu'on a dit de moi. Mes parents, issus l'un et l'autre de ces familles qui abandonnèrent les champs dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour créer de petits ateliers bientôt prospères, n'étaient pas vraiment riches, mais à l'abri du besoin, et menaient dans leur grand appartement de la rue Pierre Demours une vie agréable mais sans ostentation. Papa, né en 1862, dirigeait d'une main de fer une de ces moyennes entreprises de mécanique automobile qui animaient alors les alentours de la Porte Maillot et qu'il avait créée. Grand et fort, blond, le visage large et coloré, le regard dur, c'était l'image même de l'autorité. Maman, de quinze ans sa cadette, de taille moyenne, avait dans un visage plutôt rond de grands yeux bleus et une petite bouche charnue, avec un teint frais, de beaux cheveux blonds, traits dont j'ai en partie hérité, et une vivacité que je n'ai jamais eue. Elle avait apporté à son mari une dot rondelette comme sa personne et qu'il sut faire fructifier, ce qui ne l'empêchait pas de mettre la main à son ménage et de faire chaque matin son marché, rue Lebon, suivie d'Anna (c'est la seule bonne que j'aie connue) qui portait sacs et filets à provisions.

Ils formaient un couple très uni, et qui se suffisait à lui-même. Non qu'ils aient vécu en sauvages : ils recevaient volontiers mes oncles et tantes et leurs enfants. Du passé paysan de nos familles, ils avaient gardé le goût des grands repas du dimanche qui pouvaient s'étendre sur quatre ou cinq heures ; le soir venu, on

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

faisait un tour dans le quartier pour se dégourdir les jambes et faciliter la digestion... et on revenait dîner ! Sans avoir vraiment d'amis, ils entretenaient de nombreuses relations d'affaires, et sortaient souvent au théâtre. Ils préféraient les pièces faciles du boulevard au répertoire classique et, à l'opéra et au concert où ils s'ennuyaient, l'opérette, dont ils aimaient interpréter en duo de nombreux airs, maman s'accompagnant au piano, car tous deux avaient une belle voix. Mais longtemps ils n'eurent pas d'enfants, et ils s'y résignèrent probablement sans peine. Aussi quand, en avril 1922 maman, alors âgée de quarante-cinq ans, s'aperçut qu'elle attendait un enfant, en éprouvèrent-ils beaucoup de contrariété et, je crois, de honte. Je ne sais s'ils songèrent à l'avortement, mais j'en doute car, sans être vraiment pieux, ils appartenaient à une famille catholique très pratiquante, et ce genre de solution n'était envisagé dans nos familles bourgeoises que lorsqu'il s'agissait de mettre fin à la grossesse d'une jeune fille imprudente qu'on ne voulait pourtant pas renier et abandonner à son sort. En somme, l'avortement était réservé, dans notre milieu, aux « femmes perdues », pour reprendre le titre d'un film qui fit fureur en 1942, l'année de mes vingt ans. La règle officielle était, bien qu'on sût pratiquer la limitation des naissances pour ne pas disperser le patrimoine, « d'accepter tous les enfants que le Bon Dieu vous envoyait ».

Il fallut donc m'accepter, interrompre pendant près d'un an le train ordinaire de la maison, me préparer un trousseau, une chambre et un berceau, et surtout s'enquérir de quelque paysanne de bonnes mœurs et en bonne santé qui serait ma nourrice et m'élèverait au bon air jusqu'à ma douzième année. Cette recherche fut facilitée par le fait que maman s'était retirée à Deauville, pour cacher son état, dans une grande et belle maison

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

entourée d'un jardin qu'elle avait héritée de ses parents. Mon père l'y rejoignait par le train ou dans la grosse limousine conduite par son chauffeur, je ne sais trop, chaque week-end. D'autre part, mes parents avaient acquis en Basse Normandie quelques terres d'un nobliau décaqué, et c'est à leur fermier qu'ils s'adressèrent. Ils prévoyaient qu'après le certificat d'études, j'entrerais en pension jusqu'à mon mariage. Par ces dispositions, ils s'assuraient le retour à une vie normale, tout en assumant leurs devoirs de parents. C'est du moins ainsi que j'interprète ce que furent mon enfance et mon adolescence, bien qu'un événement imprévu ait infléchi mon destin.

Je n'ai conservé de ma petite enfance que quelques images aux couleurs très vives, mais discontinues : la salle de ferme qui me paraissait immense, avec sa grande table couverte de mouches, l'étable aux forts remugles, où des hirondelles nichaient sous les poutres, le grand tas de fumier odorant tout près de la porte du logis, les parterres de fleurs du jardin, si hautes qu'elles me dépassaient de leurs grosses têtes aveugles et colorées, le grand verger, la mare dont il m'était formellement interdit d'approcher, les porcs gigantesques aux groins menaçants, le lavoir et l'abreuvoir, une abeille qui agonisait, ayant planté son dard dans l'écorce d'un arbre... De celle qui me tint lieu de mère, et que j'appelais maman Jeanne, il ne me reste qu'un souvenir très flou : une silhouette épaisse mais alerte, un grand tablier bleu, un bon regard, une voix douce, de grosses mains déjà rougies et déformées par les travaux du ménage et des champs, mais qui savaient être caressantes. Le fermier travaillait aussi du matin au soir et ne me prêtait pas plus d'attention qu'à Pierre, mon frère de lait, dont je partageais les jeux.

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

Chose curieuse, je n'ai aucun souvenir de l'épisode suivant, qu'Anna m'a raconté beaucoup plus tard. Alors que j'atteignais mes six ans, maman Jeanne fut saisie d'une fièvre dont elle mourut en deux jours. Son mari, affolé, avait confié en catastrophe leur petit garçon et leur petite pensionnaire à sa sœur, qui était aussi sa voisine la plus proche. Il en avertit mes parents, qui vinrent le samedi suivant, dans l'intention de passer un marché avec ma nouvelle nourrice. Ils trouvèrent une grosse femme négligée, d'allure brutale, un fermier alcoolique, une maison très mal tenue et deux enfants visiblement terrorisés et déjà crasseux, qu'ils emmenèrent aussitôt sans même prendre le temps de consulter le mari de ma première nourrice, après avoir payé la mégère de ses trois journées de bons et loyaux services. Mon père avait immédiatement décidé que maman et Anna resteraient quelques jours avec nous, le temps de nous trouver une nourrice digne de ce nom, et il repartit dès le lendemain à Paris où l'appelaient ses affaires. Maman n'eut jamais la fibre maternelle, mais ce n'était pas une méchante femme. Ne vivant que pour son mari et ses plaisirs, elle ne se préoccupait guère du reste du monde, mais je ne l'ai jamais vue rencontrer un mendiant sans lui faire l'aumône, ni découvrir un malheur sans tenter de porter secours. Elle avait été bouleversée en découvrant notre situation et notre état. Elle entreprit de nous donner, avec l'aide d'Anna, un premier bain et un goûter et de nous apprivoiser, et se mit aussitôt en campagne, dans cette région qu'elle connaissait bien, et avec l'aide du curé de la paroisse dont nous venions, afin de trouver une nouvelle nourrice qui offrît toutes les garanties. Ce fut réglé en moins de vingt-quatre heures mais, au moment de nous quitter, elle se ravisa brusquement, embrassa Pierre et me prit par la main, disant à la fermière que, tout compte fait, elle préférerait me garder.



## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

Ce fut, disait-elle, la seule occasion qu'elle eut d'être disputée par mon père (de se disputer avec lui, elle n'y aurait même pas songé). Il se montra excessivement mécontent de cette initiative qui allait à l'encontre de ses instructions, et qu'elle était bien en peine d'expliquer : « Je ne sais pas ce qui m'a prise », disait-elle ingénument, en guise d'excuse. Je dormis dans une chambre qui ne servait que rarement, à l'occasion du passage de quelque provincial de notre connaissance, et qu'avec les conseils de ses amies, qui étaient déjà grand-mères pour la plupart, elle aménagea en chambre d'enfant avec papier mural à fleurs dans les tons jaune orange clair et rideaux jaunes clair, des meubles adaptés à ma taille et un magnifique coffre à jouets « *au Chien Roi* » de Cathy Dupont. Puis elle m'inscrivit à l'école maternelle de la rue Saint-Ferdinand, m'y conduisit la première fois et reprit le cours habituel de ses occupations, laissant à Anna le soin de ma petite personne et la tâche de l'avertir quand j'aurais besoin de nouveaux vêtements, de quelque fourniture scolaire ou des secours de notre médecin de famille.

## **II. Formation**

L'école était un bâtiment presque neuf, qui parut immense et magnifique à mes yeux de petite campagnarde ensauvagée. Le hall qui conduisait à la partie réservée aux filles ainsi qu'à la maternelle était particulièrement impressionnant par ses dimensions. J'étais tellement surprise que je passai sans difficulté des mains de ma mère, que d'ailleurs je connaissais à peine, à celles de l'institutrice, qui me faisait l'effet d'une grande dame très douce. J'aimai tout de suite cet endroit, qui paraît sans doute bien austère aux enfants d'aujourd'hui, avec ses bancs de bois strictement alignés en face du tableau noir et de l'estrade sur laquelle l'institutrice nous prodiguait de son bureau ses explications et ses injonctions, passant quelquefois dans les rangs pour examiner nos cahiers quadrillés dont chaque page portait en filigrane l'effigie équestre d'un Charlemagne barbu et majestueux. Mais je n'y fis qu'un court séjour. Il arriva qu'un soir, à la maison, j'eus avec Gabriel, un cousin de mon âge, une vive dispute où l'on me donna tort. Comme on exigeait que je lui présente des excuses, je répondis fièrement : « Non ! Il est bien trop con ! ». La stupeur des adultes passée, je reçus de mon père, et sans préavis, une paire de gifles mémorable, dont je fus encore plus surprise qu'humiliée, et l'ordre d'aller me coucher sans dîner. Bien entendu, je n'avais aucune idée de ce qu'était « un gros mot », et avais répété celui-ci sans malice. Mes parents s'en rendirent sans doute compte, mais conclurent de l'incident que, même dans notre quartier, l'école communale n'était décidément pas fréquentable. Ils m'en retirèrent aussitôt pour m'inscrire à l'école « libre » Blanche de Castille, rue Roger Bacon. C'était à l'époque un bâtiment bien minable et bien triste, et je ressentis cette mutation comme une punition, mais m'y habituai bientôt car elle était tenue par des

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

sœurs de Saint-Vincent de Paul vêtues de longues robes bleues et coiffées de grandes cornettes blanches qui donnaient un air angélique aux plus revêches, et dont le couvent était situé rue Bayen, près de chez nous. Le langage de la cour de récréation n'y était pas moins libre qu'à la communale, mais j'avais appris à mes dépens à n'utiliser les mots et expressions nouveaux qu'avec précaution, et mes parents eurent lieu de se féliciter de leur décision, qui confirmait à leurs yeux leur ascension sociale.

J'y restai jusqu'à l'âge (qui était aussi celui de la première communion) où l'on devait choisir entre une fin d'études rapide en suivant la filière du certificat d'études primaire qui conduisait immédiatement à la vie active (la plupart des enfants commençaient alors à travailler à l'âge de treize ans), et la classe de sixième, réservée à un tout petit nombre. Mes parents, n'avaient pas songé à m'inscrire au lycée, qui comportait encore des classes de l'enseignement primaire, mais tenaient à me donner une bonne éducation. Devaient-ils à présent m'inscrire au concours d'entrée en sixième, et dans quel lycée ? Au cours d'un dîner, ils firent appel à une sorte de conseil de famille improvisé auquel j'assistai en silence : les enfants bien élevés n'avaient pas droit à la parole, à table. Ma tante Lucie, sœur de maman et mère de Gabriel, fit valoir que, de nos jours, une fille pouvait avoir besoin d'exercer un métier, et qu'il fallait m'envoyer au lycée : elle-même avait reçu une instruction plus poussée que maman, mariée très jeune, et enseignait dans un collège de jeunes filles. J'y passerais le baccalauréat, qui ouvrait sur des études longues et des métiers prestigieux. Mais le frère de papa, mon oncle Ernest, balaya ces arguments d'un mot, en signalant que j'y serais exposée aux mauvaises influences de l'enseignement public. Mon père ajouta que sa fille unique ferait un beau mariage, il en avait les

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

moyens, il fallait seulement me préparer à tenir la maison de mon mari. Maman mit tout le monde d'accord : elle avait une amie dont les enfants s'apprêtaient à confier sa petite-fille à un pensionnat tenu par des religieuses dans une banlieue proche et élégante. Elle y recevrait une éducation complète, avec la possibilité de passer le bac, ce qui était tout de même très chic, si elle montrait des dispositions pour les études. Bien que ma tante Lucie se montrât très réservée, le reste de la famille décida qu'il fallait suivre cet exemple. C'est ainsi que je fus inscrite à cette institution. Toutefois, n'ayant gardé qu'un très mauvais souvenir de la discipline et de la pudibonderie des bonnes sœurs, je me garderai bien de citer son nom. Je devais y passer près de sept années sans y apprendre grand chose d'autre que les bonnes manières et le métier de maîtresse de maison, et n'aurais pas supporté ce régime sans l'amitié de quelques camarades, en particulier de Huguette, une fille de mon quartier. Encore fallait-il ne jamais laisser paraître le moindre signe d'affection entre compagnes d'infortune, les dragons de vertu qui nous gardaient nous soupçonnant toujours, comme notre confesseur, vieux prêtre à l'haleine épouvantable, de pensées impures.

L'établissement, offrait un aspect majestueux et cossu à l'opposé de l'école Blanche de Castille. Les bureaux de la direction et de l'administration, l'infirmierie et un vaste préau occupaient le rez-de-chaussée que traversait un grand hall. Le premier étage était occupé par des salles de classe hautes et claires comme celles que j'avais entrevues à Saint-Ferdinand. Enfin au second, sous les toits, étaient situés trois grands dortoirs, celui des petites, celui des moyennes et celui des grandes, dont chacun était gardé la nuit par une sœur séparée de nous par une mince cloison. La cour de récréation, irrégulière, assez vaste, plantée d'une demi-douzaine

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

de platanes et protégée par de hauts murs, était partagée par des frontières invisibles en trois zones correspondantes qu'aucune d'entre nous ne se serait avisée de franchir. Au fond, la chapelle et un pavillon d'un étage où se trouvaient le réfectoire, les cuisines et, je suppose, les cellules des religieuses, complétaient le décor.

Le régime était très sévère. Une cloche nous tirait brutalement du sommeil à six heures trente, en toutes saisons. Après une toilette hâtive qui consistait à se mouiller le museau avec de l'eau glacée et à se donner un coup de peigne sans l'aide d'aucun miroir, nous faisons nos lits et descendions en rangs et en silence. Le petit-déjeuner, dont le caractère spartiate devait être encore aggravé pendant la guerre par les restrictions – pain noir et eau tiède noirâtre et saccharinée que l'on appelait pompeusement le café – devait être expédié silencieusement et en un temps record, puis après avoir récité un rosaire à la chapelle, nous attendions en jouant dans la cour ou le préau, selon le temps, que la cloche nous appelle aux cours qui se déroulaient de huit heures à douze heures et de treize heures trente à seize heures trente. Après le goûter – grande tranche de pain noir et ersatz de chocolat enrobant une petite barre de pâte blanche et molle dont je n'ai jamais su la composition – et une nouvelle récréation, commençait l'étude, surveillée à tour de rôle par l'une des enseignantes. Nous y faisons nos devoirs et apprenions nos leçons. Après le dîner, suivi d'une prière à la chapelle, nous montions, toujours en rangs et en silence, aux réfectoires où le couvre-feu sonnait à vingt-deux heures.

À part le cours d'éducation religieuse qui prolongeait le catéchisme jusqu'au bac inclus (une quinzaine d'élèves seulement

## Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

y étaient présentées chaque année), les cours n'étaient pas assurés par des religieuses mais par des laïques, vieilles filles pittoresques, toujours vêtues de noir ou de gris, les cheveux strictement tirés en chignon, dont certaines étaient d'anciennes religieuses rendues à la vie séculière par la loi Combes de 1904, mais restées fidèles à leurs vœux, et qui continuaient à enseigner après l'exil de leur congrégation, dans une semi-clandestinité qui prit fin en 1940, ce qui valut à Vichy la reconnaissance de beaucoup d'entre elles et de la plupart des prélats : c'est dire que nous étions « invitées » à prier chaque jour avec ferveur pour le Maréchal Pétain. Qu'elles fussent en habit ou non, la plupart d'entre elles étaient d'une sévérité qui pouvait aller jusqu'à la cruauté. Le réfectoire était le théâtre, au petit matin, d'exécutions publiques dont je ne donnerai qu'un exemple, parce que ce fut le premier spectacle de ce genre auquel il me fut donné d'assister, mais non le dernier, hélas ! Un matin donc, avant le déjeuner, une petite fille d'une dizaine d'années fut obligée de se déshabiller. Quand elle fut complètement nue, deux sœurs vigoureuses la posèrent debout sur une table à la vue de toutes les pensionnaires, et la fouettèrent avec son drap mouillé : son crime était d'avoir fait pipi au lit ! Dans ce pensionnat sinistre où étaient jetés chaque année des enfants, brusquement arrachés à leur famille, il se trouvait souvent des petites filles incontinentes.

Les samedis après-midi, les dimanches et les vacances scolaires étaient heureusement des moments de détente bénis, qui me paraissaient trop courts, où mes parents (que mes camarades prirent d'abord pour mes grands-parents, à ma grande confusion) me récupéraient toujours, non pour leur plaisir ou le mien, mais parce qu'ils avaient une conscience aiguë de leurs devoirs. Ils ne m'ont jamais manifesté beaucoup de tendresse, mais je pouvais

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

prendre un bain chaud dès mon arrivée, et je sentais l'affection d'Anna, que je ne quittais pas d'une semelle en dehors des repas et des réceptions, quand je restais à la maison, prenant plaisir à bavarder de tout et de rien avec elle, et à l'aider à la cuisine et dans le ménage, suivant l'éducation qui m'était donnée. Surtout, j'avais le sentiment exaltant d'être enfin libre ! Cela tenait seulement au fait que mes parents, ne s'intéressant guère à moi, ne se souciaient pas de ce que je faisais, et que je n'avais donc pas le désagrément d'être soumise à une surveillance ou plutôt à un espionnage de chaque instant, comme au pensionnat. C'est ainsi qu'Anna ou plus rarement ma mère me conduisait souvent pour déjeuner chez celles de mes amies, dont Huguette, qui habitaient dans le voisinage, et ne me reprenaient que le soir vers dix-huit heures, et que je les invitais à mon tour. Nous pouvions dans ces occasions bavarder à l'abri des oreilles indiscretes, échanger ou feuilleter des livres sans être réprimandées, et jouer sans être épiées. Mon cousin Gabriel, avec qui je m'étais aussitôt réconciliée, venait également me voir avec sa sœur Gisèle, plus jeune que nous, et nous passions ensemble les grandes vacances et Noël dans la maison familiale de Deauville, tandis qu'à Pâques mes parents me conduisaient dans une villa que mon père avait récemment acquise à Cannes, petite ville en plein essor sur une côte presque intacte.

### III. Vacances

À Cannes, notre villa, entourée d'un beau parc avec piscine, était à vrai dire très sommairement meublée. Pour une raison que j'ignore, mes parents ne s'y plurent jamais, et nous n'y allions que parce que le temps y était, au printemps, plus agréable qu'à Deauville, et qu'il fallait bien qu'elle servît à quelque chose. Moi-même, je ne m'y attachai jamais, parce que mes cousins ne nous y rejoignaient pas, leurs parents trouvant le voyage trop long et sans doute trop dispendieux. La seule à apprécier ces vacances était la brave Anna. La maison était en effet tenue par un couple. Lui, faisait office de jardinier et veillait à l'entretien du logis, tandis que sa femme, un rien obséquieuse, faisait le ménage et la cuisine. Ils assuraient tout le service quand nous étions là, et Anna, déchargée de toute besogne, n'avait pas d'autre tâche que de me surveiller, de me promener et de me conduire à la plage, où je retrouvais d'année en année une petite bande d'enfants.

La maison de Deauville, au contraire, était l'objet de tous les soins de mes parents qui s'y rendaient souvent, même en week-end, quand le temps le permettait. Mais c'est pendant les trois mois d'été que j'y passais invariablement entre maman et Anna que la fête y battait son plein. Mon père nous rejoignait aussi souvent que ses affaires le permettaient, et c'était le lieu de rassemblement de toute la famille. Ma tante Lucie, grande et belle femme très gaie et chaleureuse, y amenait Gabriel et Gisèle, que j'appelais « GG ». Professeur de latin et de grec, elle adorait les enfants et s'occupait beaucoup de nous, trouvant toujours des activités intéressantes ou des jeux nouveaux pour nous occuper pendant les journées pluvieuses, qui ne sont pas rares sous le ciel normand. Son mari, l'oncle Philippe, grand, chauve et si raide



## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

qu'il semblait avoir avalé une canne, était titulaire d'une chaire à la Sorbonne et spécialiste de la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle. C'était un homme sévère, qui s'exprimait avec préciosité et autorité, et que ses idées opposaient à tous les autres hommes de la famille. Sa femme l'adorait et lui vouait une admiration sans bornes. Pour ma part, je le craignais, bien qu'il ne se soit jamais abaissé à me faire une remarque. Dieu merci, c'était un grand travailleur qui ne passait qu'une quinzaine de jours avec nous, le nez toujours dans ses bouquins, et qui profitait des longues vacances universitaires pour pousser ses recherches à la Bibliothèque Nationale. Mais il nous rejoignait ordinairement par le train pour le week-end. Il y retrouvait, sans doute sans trop de plaisir, l'oncle Ernest, frère de mon père et son cadet de cinq ans, mais qui avait vieilli plus vite que lui : il était plus petit, chauve et ventru, cherchait à se donner le genre « vieil officier » avec de grosses moustaches. Veuf et retraité, il continuait à aider son fils, le cousin Henri, dans ses affaires. Les deux hommes, qui venaient chaque semaine ensemble par la route, s'arrangeaient pour prendre leurs vacances en même temps que papa avec qui ils s'entendaient très bien. Le cousin Henri ressemblait physiquement à son père, et si son caractère était aussi jovial et affectueux que celui de l'oncle était sec et sévère, tous deux faisaient preuve, en affaires, d'une rapacité qui devait les conduire à de grandes imprudences pendant la guerre. Quoi qu'il en soit, le cousin Henri adorait sa femme, la pâle et malade Hélène, et plus encore leurs deux jumeaux, Michel et Guy. Ces derniers, absorbés par leur gémellité, faisaient bande à part et n'avaient que peu de contacts avec l'autre clan, celui que nous formions, GG et moi.

Tout ce beau monde tenait à l'aise dans les deux étages de notre maison, à deux pas du casino : le sous-sol était aménagé en salles

## Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

de jeux et de gymnastique (cette dernière avec une table de ping-pong), le rez-de-chaussée était occupé par la cuisine, la salle à manger, un boudoir, un bureau qui servait de fumoir et un grand salon, les adultes logeaient au premier étage, les enfants et Anna au second (il n'y avait à cette époque qu'une salle de bain à chaque étage), enfin toutes sortes de vieilleries s'entassaient dans des malles au grenier, avec des meubles dont on ne se résignait pas à se séparer. Le jardin, protégé par de hauts murs, de dimensions beaucoup plus modestes que notre parc de Cannes, était assez grand et me parut longtemps immense. L'entrée en était gardée par le petit pavillon du couple de domestiques qui y vivaient toute l'année, et auxquels Anna devait prêter main-forte, étant donné le nombre des « maîtres ». Face à ce pavillon, une grande remise et une écurie édifiées jadis pour une calèche et un cheval que je n'ai pas connus pouvaient abriter trois autos, ce qui n'était pas toujours suffisant, mais on pouvait en garer d'autres dans la cour.

C'était le temps des baignades, des jeux sur la plage, des promenades à bicyclette sous la direction de maman et de tante Lucie et d'excursions plus lointaines en auto, quand papa nous rejoignait pour le week-end ou pour quelques jours : la Suisse normande où nous allions souvent pique-niquer n'avait pas plus de secrets pour nous que le pays d'Auge. Le Mont Saint-Michel à l'ouest, Étretat à l'Est, étaient nos destinations les plus éloignées. Contrairement aux jumeaux qui se levaient toujours très tôt et disparaissaient jusqu'à l'heure du déjeuner, nous parissions longuement dans nos chambres, d'où Anna finissait par nous déloger. Les jours de beau temps, le petit-déjeuner expédié, nous courions à la plage. Maman et la cousine Hélène s'installaient confortablement dans des transatlantiques sous une de ces belles

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

tentes rondes qui ornent la plage et tournent le dos à la mer. Elles passaient leur journée à lire, à contempler le flot des estivants qui défilaient sur cette promenade du bord de mer qu'on nomme « les planches », et dont souvent quelques visiteurs se détachaient pour s'asseoir auprès d'elles et faire un brin de causerie autour d'une orangeade ou d'une boisson chaude que ces dames faisaient venir du café voisin. Pendant ce temps, nous traversions la plage en courant, à qui atteindrait le premier l'eau glaciale. Et tante Lucie était de tous nos jeux.

#### **IV. Mon journal**

Depuis près de deux ans, j'avais entrepris, suivant l'exemple de plusieurs de mes camarades, d'écrire un journal intime. Cette pratique, qui convenait bien à des adolescentes, était d'ailleurs encouragée par notre institution, qui y voyait un moyen commode, je crois, de mieux nous espionner. Comme je me méfiais, je le tenais en double : un mince exemplaire où je ne notais que des faits insignifiants et des remarques neutres était rangé, bien en évidence, dans mon casier. Je notais ce qui me paraissait important sur mon vrai journal, que j'écrivais et laissais à la maison au fond de mon ancien coffre à jouets, où j'entreposais mes livres. J'ai retrouvé récemment le premier cahier, qui contient beaucoup de puérilités et de petits faits dont je ne me souviens même plus. Mais il me semble qu'il comporte quelques pages que je peux me permettre de citer, parce qu'elles montrent mieux que de longues explications ce qu'étaient alors mon état d'esprit et mes préoccupations. Mon vrai journal a commencé dans des circonstances que je jugeai dramatiques. En ce temps-là, les filles étaient bien moins précoces qu'aujourd'hui, peut-être parce que la nourriture était moins riche (nous étions aussi, en moyenne, plus petites) ou parce que ces choses restaient cachées, et que les enfants, ne recevant aucune information des adultes et encore moins du cinéma, de la radio et de la presse, leur imagination était beaucoup moins sollicitée. Toujours est-il que pendant plus de deux jours, je vécus l'enfer : je fus terrifiée quand je m'aperçus que je saignais, et comme j'avais mal au ventre, je me crus très malade. C'était le dernier jeudi d'avril 1937, j'avais quatorze ans passés. Il n'était pas question d'en parler à mes cerbères ou à mes camarades qui le leur auraient rapporté, parce que je tenais à rentrer à la maison le samedi suivant, ayant

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

bien trop peur qu'on me garde à l'infirmerie dont j'avais fait l'expérience trois ans plus tôt, quand j'avais eus la rougeole ! On se gardait bien alors de sortir quand on avait cette maladie, de crainte de l'aggraver, en un temps où l'on ne connaissait pas les antibiotiques. Et j'étais persuadée que c'était beaucoup plus grave. Je m'essayai comme je pus dans les toilettes, et réussis à me laver plusieurs fois en cachette, tremblant de peur d'être surprise ! Nous n'avions pas de douches et dispositions seulement dans une grande salle glaciale de deux rangées de douze robinets dont l'eau froide s'évacuait dans deux espèces d'abreuvoirs ; dans ces conditions, la toilette était des plus sommaires. Rentrée chez nous, je ne songeai même pas à parler de ce qui m'arrivait à maman, par un sentiment de honte, et me confiai à Anna. Mon « vrai journal » commence ainsi :

*Mai 1937*

*Aujourd'hui, je commence à écrire mon vrai journal, que je n'écrirai qu'à la maison, car il faut que je note l'événement le plus secret et le plus important de toute ma vie et ceux, imprévisibles, qui ne manqueront pas de suivre.*

*Anna vient de m'expliquer que je n'étais plus une enfant, mais une jeune fille, me voici un peu rassurée, mais c'est quand même dur à avaler ! C'est donc ça, être femme ? Et elle dit que ça durera au moins 25 ans, jusqu'à ce que je sois vieille ! Est-ce à cause du péché originel ? Il faudra que je demande à Anna si les garçons ont le même problème quand ils deviennent des hommes.*

Je passe deux années, où l'on ne trouve, avec une multitude d'événements insignifiants, que des réflexions aussi naïves et encore plus dépourvues d'intérêt. L'extrait suivant présente deux personnages qui reviendront plus tard dans mon récit :

## Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies

Juin 1939

*Quelle joie ! Cette année, les jumeaux ne nous rejoindront pas du tout pour les grandes vacances, à Deauville. Les petits-enfants de l'oncle Ernest n'y passaient jamais plus de quinze jours, mais c'était deux semaines de trop ! Guy et Michel sont des snobs insupportables. Je m'entends si bien avec GG [Gabriel et sa Gisèle, mes deux autres cousins], ils sont adorables !*

Septembre 1939

*L'été, frais et pluvieux, s'achève tristement, bien que le soleil soit revenu. La guerre est déclarée ! Nous avons déjeuné dimanche dernier dans le jardin. Toute la famille était là, parce qu'on redoutait cet événement et que mes parents et leurs frères et sœurs souhaitaient se réunir tous une dernière fois avant peut-être longtemps.*

*Ce fut une réunion de famille sinistre. On n'a bien sûr parlé que de la guerre qui approchait. Presque tout le monde croit à la victoire, mais le plus savant d'entre-nous, l'oncle Philippe, qui est commandant de réserve, soutient que notre armée, mal équipée et mal commandée, ne résistera pas face aux nazis (il ne dit jamais « Allemands » ou « boches », comme tout le monde). Cette affirmation lui a valu d'être vigoureusement pris à partie par papa et surtout par l'oncle Ernest qui a mis en doute son patriotisme. Très vexé, l'oncle Philippe lui a fait remarquer que les jumeaux étaient les seuls dans la famille, et les premiers dans son histoire, à s'être fait exempter. Leur père, mon cousin Henri, a pris leur défense, en leur absence, affirmant qu'ils avaient vraiment un problème respiratoire, et que l'armée ne donnait pas facilement des dispenses par les temps qui courent : « Non, elle les vend très cher, comme toujours ! » a rétorqué l'oncle Philippe.*

*Maman et tante Lucie se sont interposées et ont réussi à apaiser la dispute, mais cette réunion où l'on prenait congé du père de GG, aujourd'hui appelé sous les drapeaux, était bel et bien gâchée, et le dîner s'est terminé*

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

*rapidement et presque en silence.*

L'année de mes dix-sept ans, papa et maman nous emmenèrent tous trois aux sports d'hiver à Megève. C'étaient en ce temps-là des vacances réservées à un tout petit nombre de privilégiés. J'y découvris le monde exotique du décor de haute montagne, des traîneaux glissant dans la neige, des chalets surchauffés dont la tiédeur compensait un hiver particulièrement glacial aux dires des hôteliers, où l'on rentrait épuisés et affamés après une séance de skis. Pendant ce temps, autour de nous, la « drôle de guerre » battait son plein, si l'on peut dire, mais elle ne se manifestait au dehors que par des passages paisibles de chasseurs alpins et, au cinéma, par des actualités optimistes. Personne ne doutait de la victoire : n'avions-nous pas la meilleure armée du monde ? Et ce petit moustachu colérique qui portait le vilain nom de Hitler ne prêtait-il pas à rire ? C'était en tous cas l'avis des caricaturistes, qui s'en donnaient à cœur joie.

Je passe plusieurs pages bien niaises : la guerre, ce furent d'abord pour moi des vacances inespérées, ennuyeuses, mais bien moins que le pensionnat. Papa avait fini par croire aux informations fournies par l'oncle Philippe, lors de ses permissions, et en reçut peut-être d'autres sources : notre armée n'était pas prête, l'équipement des soldats était minable, ce qui expliquait qu'on se gardait bien de bouger, et nous avions trop peu de chars et d'avions pour résister à une offensive, s'il prenait à Hitler la fantaisie de nous attaquer. Dès le mois de janvier, je fus extraite de ma pension et conduite à Deauville avec maman : on se souvenait du siège de Paris en 1870, et mieux valait que nous y attendions la suite des événements. Ainsi avons-nous évité les affres de l'exode, que la plupart de mes camarades ont connus :

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

Huguette, qui après une longue errance sur des routes encombrées par des civils fuyant avec ce qu'ils pouvaient emporter, meubles et baluchons entassés sur toutes sortes de véhicules hétéroclites, échoua avec sa mère à Saint-Fargeau, en Bourgogne, où elles arrivèrent à pied, leur voiture étant tombée en panne. Leur vieux chauffeur les suivait, chargé des deux valises les plus précieuses. Elles logèrent chez de braves gens, inconnus mais accueillants : une jeune femme, ses parents et un garçon de notre âge, qui lui avait paru bien puéril, et dont le père était quelque part sur le front. Quand je rentrai à Paris, où je regagnai aussitôt ma prison, les récits des rescapées, qui avaient quelquefois été mitraillées ou bombardées sur les routes, nous occupèrent longtemps, et vinrent encombrer les pages de mon journal, avec des commentaires d'une sottise qui me paraît aujourd'hui navrante : je regrettais tellement de n'avoir pas connu de si passionnantes aventures !



## V. Huguette

Enfin, un événement important survint, et mit du piment dans notre existence de recluses.

*Octobre 1940*

*La supérieure a appelé Huguette, et j'ai attendu son retour avec impatience. Il se passe si peu de choses dans cette pension que tout ce qui échappe à la routine fait événement, et comme Huguette est une fille très sage, il ne pouvait s'agir d'un problème de discipline, une nouvelle lui était donc parvenue du monde extérieur, sans doute de ses parents.*

*Elle est rentrée en classe au bout d'un quart d'heure, toute rouge, et a repris sa place, à ma droite. Je l'ai interrogée du regard, et elle a soufflé à voix basse : « Je me marie ! » Sœur Marguerite l'a foudroyée du regard, mais n'a rien dit et a continué son cours. Du coup, il a fallu prendre patience jusqu'à la récréation et faire semblant d'écouter, mais nous avions, bien sûr, l'esprit ailleurs.*

*Dès que nous avons pu nous isoler, je lui ai reproché de me faire des cachoteries : nous avons souvent parlé des hommes et de mariage, mais elle ne m'a jamais dit qu'elle était fiancée ou même que quelqu'un l'avait remarquée. Mais elle m'a assuré que ce sont ses parents qui ont arrangé la chose, qu'ils passaient la prendre à midi, et qu'elle n'a aucune idée du mari qu'ils vont lui donner. À ce moment, et comme nous commençons à l'imaginer, un jeu qui nous est familier, Sœur Marie est venue lui dire qu'il était temps qu'elle prépare ses affaires. J'aurais aimé l'embrasser avant notre séparation, qui pourrait être longue, mais Sœur Marie ne l'aurait pas toléré. Huguette m'a promis de m'écrire dès que possible, mais je me sens maintenant bien seule ! Comment pourrai-je supporter cette prison sans ma meilleure amie ? Hélas, l'année scolaire ne fait que commencer !*

## Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies

Novembre 1940

*J'ai enfin reçu une longue lettre de Huguette : elle s'est excusée de ce très long silence, mais naturellement elle a été très occupée. Elle me parle longuement de son fiancé (car les fiançailles ont eu lieu dans l'intimité, huit jours après sa sortie du pensionnat, ses parents lui ayant accordé sept jours de réflexion, mais elle n'en demandait pas tant ! C'est un jeune ingénieur d'une bonne famille en relations d'affaires avec la sienne, très bien sous tous rapports, dit-elle. Il est grand, blond, d'allure sportive, très gentil et prévenant, il a cinq ans de plus qu'elle. Elle m'invitera aux vacances de Noël pour me présenter cette merveille. Elle a bien de la chance. Il est vrai qu'elle vient d'avoir vingt ans (ce n'était pas une très bonne élève, disciplinée mais paresseuse) et il était grand temps pour elle de trouver un mari. Mais recluses comme nous le sommes, comment pourrions-nous en rencontrer un ? Enfin, je suis plus jeune et mes parents y songeront sans doute le moment venu ?*

Décembre 1940

*Huguette a tenu parole, et j'ai passé la journée de samedi avec eux. Jacques (c'est son nom) est vraiment tel qu'elle me l'a décrit, et mieux encore. Nous avons déjeuné chez Huguette, bien plus mal que chez nous, et ses parents s'en sont excusés : « Naturellement, par les temps qui courent... » Mais ce n'est qu'un prétexte, ils sont très avarés. Il est vrai que nous recevons beaucoup de victuailles de notre ferme normande. Mais ils ont comme mes parents largement les moyens de s'offrir beaucoup de choses au marché noir ! Chez mes parents, une seule chose me manque : les fruits exotiques – oranges, bananes, ananas... – quand reviendront-ils, et comme le temps où on les trouvait sur n'importe quel marché paraît lointain ! De toutes façons, s'ils savaient ce qu'on nous sert au pensionnat – salsifis et rutabagas alternés, en soupe et à toutes les sauces – c'est de nous y avoir mises qu'ils devraient demander pardon ! Enfin, quand je vois dans la vieille collection d'avant-guerre de Marie-Claire que ma mère a gardée que les femmes avaient peur de grossir, il faut admettre que nous n'avons plus ce souci, mais*

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

*il n'y a pas lieu de s'en réjouir !*

En fait, nos parents étaient parfaitement au courant du régime qui nous était imposé. Ils avaient d'abord songé à y remédier par des colis que nous emportions ou qu'ils nous faisaient parvenir au milieu de la semaine, mais les religieuses s'y étaient opposées, à cause des grandes inégalités que cela créait entre les filles, tout en faisant savoir aux familles qu'elles accepteraient des dons en nature pour améliorer nos repas. Mais comme personne ne se souciait de nourrir les enfants des autres, cet appel de détresse n'avait pas eu de suite.

*Au début du repas, j'étais très intimidée, mais Jacques m'a vite mise à l'aise : j'étais assise en face d'eux, à côté d'un cousin de Hugnette. Les deux hommes, qui ont à peu près le même âge, se connaissent et ils ont d'abord fait les frais de la conversation, car ils ne s'étaient pas revus depuis la défaite, pourtant j'ai senti comme une gêne entre eux, mais je me fais sûrement des idées ? Puis le maître de maison les a interrogés sur la façon dont la guerre s'était passée pour eux. Sous-lieutenants, l'un dans les Vosges, l'autre en Artois, ils ont tous les deux échappé aux stalags, chacun à sa façon : Jacques est rentré précipitamment de Dunkerque chez lui quand s'est produite la débâcle, pour ne pas être fait prisonnier – il n'était pas question pour lui de poursuivre la guerre en s'embarquant pour la perfide Albion, comme les Anglais l'y invitaient – tandis que François n'a pas su éviter de tomber aux mains de l'ennemi, mais il a réussi à s'évader au cours de son transfert en Allemagne. Ils ont fini par raconter des histoires drôles, et nous nous sommes bien amusées.*

*Après le déjeuner, ils nous ont emmenées au cinéma voir un film nouveau, Remorques, avec Jean Gabin et Michèle Morgan. Ce film, qui ferait dresser les cheveux des bonnes sœurs sous leur voile tant l'histoire est osée*

## Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies

*m'a pourtant paru très beau, mais vu les circonstances, je n'en ai pas bien profité, il faudra que je le revoie un jour avec une amie. Il y a en particulier une scène de tempête particulièrement impressionnante où l'on voit le bateau ballotté par des vagues énormes. Je me demande comment on arrive à filmer ça ! Les deux amoureux n'ont certainement pas vu grand chose du film, très occupés à flirter, comme tous les jeunes couples, à la faveur d l'obscurité. L'autre garçon, François, à ma droite, s'est révélé plutôt timide, et m'a seulement pris la main presque à la fin de la séance. J'avoue que j'étais si embarrassée et me tenais si raide que ça ne l'a guère encouragé. De toutes façons, il n'arrive pas à la cheville de Jacques, mais la plupart des garçons de leur âge sont dans les stalags, et pour combien de temps ? Je n'aurai peut-être pas autant de chance que Huguette, bien que je sois plus jolie. Après le cinéma, nous avons pris un ersatz de café qui ne risquait pas de nous empêcher de dormir, et puis chaque garçon a raccompagné sa cavalière : il fallait qu'ils rentrent chez eux avant le couvre-feu. François a enfin osé m'embrasser sous le porche sombre, en me quittant. Cela s'est fait bien maladroitement, je crois, de part et d'autre, d'autant plus que quelqu'un, en passant, pouvait nous surprendre à tout moment, mais c'était pour moi la première fois, et je suis rentrée contente de ma journée, mais très énermée. Au dîner, mes parents s'en sont aperçus, ce qui a eu le don de les agacer à leur tour, et comme ils m'ont fait des remarques, j'ai quitté la table et suis allée me coucher, mais j'ai eu bien du mal à trouver le sommeil.*

*Avril 1941*

*Le mariage de Huguette et de Jacques a été célébré à l'Église Saint-Augustin, paroisse du marié. Ce fut un événement mondain : Jacques est passé, à l'occasion du dernier changement de gouvernement, d'Anzin à Paris et des Mimes au Ministère de la Production Industrielle ; son ministre, Jean Bichelonne, a tenu à assister à la cérémonie mais a pris congé à la sortie de l'église, après avoir félicité les mariés, appelé par d'importantes affaires. Mon cavalier, un garçon prétentieux, autre ami de Jacques, m'a énuméré vingt*

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

*noms de gens importants, mais comme je ne m'intéresse pas à la politique, je n'en ai retenu aucun autre. Mes parents s'étaient mis en frais, car j'étais demoiselle d'honneur, et j'ai porté, pour dîner et au bal, une robe de rêve, toute la semaine dernière s'étant passée en achats et en essayages. Il ne manquait à mon bonheur que François, avec qui je suis sortie plusieurs samedis au cinéma depuis notre rencontre, mais il m'avait prévenue qu'il s'était excusé auprès de nos amis. Il semble qu'il y ait comme une brouille entre les deux jeunes gens, mais il s'est montré très discret sur ce sujet comme sur ses nombreuses éclipses de Paris, et comme je n'ai aucun titre à me montrer curieuse, j'ai imité sa discrétion. Il m'a beaucoup manqué au début, le garçon d'honneur me paraissant ennuyeux, mais le bonheur de Huguette faisait plaisir à voir, et j'ai fini par me laisser emporter par l'ambiance féerique de cette journée. Nous avons dîné au Bois de Boulogne : comme la guerre et les restrictions paraissaient loin ! Hélas, après deux jours d'autorisation d'absence, il m'a fallu retourner au pensionnat, où je me suis sentie encore plus seule, et que j'ai de plus en plus de mal à supporter.*

Il faut dire que j'étais parvenue, non sans peine et avec quelque retard, à l'année du premier bac, mais en classe de Première B, alors que le pensionnat ne présentait à l'examen, en Première A et Philo, que douze à quinze filles à peu près assurées de l'obtenir. Une année de « fin d'études secondaires », surtout consacrée aux arts d'agrément était réservée aux autres. Encore était-ce à regret que notre institution préparait ces quelques élues au baccalauréat, pour le prestige de l'établissement, et nos professeurs n'y poussaient leurs élèves que si leurs familles insistaient. Au fond, les religieuses considéraient que les matières qui y étaient enseignées ne pouvaient que mettre en danger l'âme de leurs élèves. Chez nous, personne ne s'était plus intéressé à ce diplôme depuis que maman avait découvert que l'expression « niveau bac » ne manquait pas non plus de chic. Pour moi, je n'avais de bons

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

résultats qu'en français, parce que je lisais beaucoup et que cette matière ne me demandait pas d'efforts, mais je me complaisais comme Huguette et la plupart de mes condisciples dans des rêveries vagues sur les thèmes de l'amour et du mariage dont nous ne savions pas grand chose, sinon qu'ils étaient indissociables dans les romans que nous lisions et échangeions chez nous, parce que les sœurs condamnaient unanimement le genre romanesque, qu'on ne devait aborder, selon elles, qu'une fois mariée, et encore !

## VI. Gabriel

*Mai 1941*

*La Mère supérieure m'a convoquée pour me dire de faire mes adieux à mes professeurs et à mes camarades, elle a été avisée par mes parents qu'ils me reprenaient définitivement sans attendre la fin de l'année scolaire. Je ne puis croire à tant de bonheur. Les choses n'iront pas si vite que pour Huguette, puisqu'ils ne lui ont pas parlé de mariage, mais pourquoi me retireraient-ils maintenant ? Ou bien François s'est déclaré (il aurait pu me prévenir, bien que ce ne soit pas tout à fait correct !) Ou bien ils ont quelqu'un d'autre en vue, dont je n'ai aucune idée. Quel dommage que Huguette ne soit pas là, cela nous ferait un beau sujet de bavardage et de rêves !*

*Voici deux jours que j'ai quitté le pensionnat, et mes parents ne m'ont toujours rien dit de leurs projets ! C'est insupportable, aussi ai-je chargé Anna de sonder discrètement maman. Je devrais en savoir plus demain. Encore une mauvaise nuit en perspective...*

*C'est affreux : quand Anna a prononcé le mot de mariage, maman a ri de bon cœur, paraît-il : « Mais voyons, Adèle n'est encore qu'une petite fille, bien que nous nous fassions vieux ! Son père, qui n'a pas d'autre héritier, a décidé de l'initier dès maintenant à la gestion de ses affaires afin qu'elle puisse le remplacer en cas de besoin. Nous avons voulu lui donner de plus longues vacances, qu'elle en profite une dernière fois ! » Je suis restée muette et comme des larmes me montaient aux yeux, j'ai planté là, sans un mot, la pauvre Anna, et j'ai couru m'enfermer dans ma chambre.*

*En accompagnant maman et Anna, ce matin, nous avons rencontré une famille de voisins — le père, la mère et les trois enfants — dont les vestes étaient décorées d'une grosse étoile jaune soigneusement cousue. J'ai demandé si c'était une nouvelle mode, et maman a dit : « C'est une nouvelle loi, je ne*

## Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies

*savais pas que les Crétan étaient juifs ! » J'en ai reparlé à Anna, qui m'a dit que c'était une honte, que c'étaient les boches qui persécutaient les juifs. Je lui ai demandé pourquoi ? « Est-ce que je sais, m'a-t-elle répondu, en tous cas ils leur en veulent à mort, mais on n'a pas le droit de traiter les gens comme ça ! »*

*Juillet 1941*

*Voici des vacances – mes dernières grandes vacances, puisque j'ai définitivement quitté l'école – qui s'annoncent bien tristes ! Trois grands mois sans voir François ! Heureusement, nous sommes convenus de nous retrouver dès mon retour, en attendant je lui écris poste restante, ce sera le seul plaisir de ces longues semaines, mais je suis mineure et ne peux recevoir de courrier par ce moyen, ni par aucun autre : je ne peux ni ne veux mettre mes parents dans la confidence ! Ma tante Lucie et Gisèle ne feront que passer, il paraît que Gisèle, qui n'a pas fait une très bonne année scolaire, doit préparer le rattrapage du bac et prendra des cours à Paris pendant l'été, et mon cousin Gabriel, qui devait me tenir compagnie, nous quitte en grand secret demain. Il me l'a annoncé sur la plage, saisissant un moment où nous étions seuls, très loin, à marée basse.*

*Il a commencé d'une manière qui m'a paru comique, regardant droit devant lui la mer qui se retirait lentement et me disant : « Aujourd'hui, j'ai deux grands secrets à te dire, mais il faut d'abord que tu me jures de n'en parler à personne ! » J'ai souri, parce que cela me rappelait nos secrets d'enfants, il s'en est aperçu et m'a dit : « Non, ce ne sont pas des enfantillages, mais des questions de vie ou de mort : jure-moi le secret ! » J'ai juré, je commençais à être inquiète. Il m'a dit : « Premier secret, je pars demain, peut-être pour toujours, mais personne d'autre que toi ne doit rien savoir. Je vous enverrai des nouvelles dès que possible.*

*– Tu veux nous quitter ? Mais où irais-tu, grands dieux ?*

*– J'ai rendez-vous cette nuit, quelque part sur la côte, avec une barque de*



## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

*pêcheurs. Je rejoins la France Libre, en Angleterre.*

- *Je ne connais rien à la politique, mais papa et l'oncle Ernest disent beaucoup de mal de de Gaulle et des Français de Londres, il disent que ce sont des voyous et des traîtres ! Et tu veux en faire partie ?*
- *Ton père est aveuglé par le jeu de Pétain, il ne veut pas voir qu'il trahit, et l'oncle Ernest n'écoute que son intérêt, qui est pour l'instant du côté de la collaboration... Je n'ai pas le temps de t'en dire plus, mais sors un peu de ta coquille, écoute et regarde autour de toi, et réfléchis. Tu finiras par me comprendre !*
- *Et l'autre secret ? ai-je demandé avec une moue, un peu agacée par son ton professoral qui me rappelait son père.*
- *Je t'aime, et je voudrais t'épouser dès que la guerre sera finie ! »*

*Je m'attendais si peu à cette déclaration que j'ai failli éclater de rire ! Mais Gabriel attendait une réponse. Pour moi, c'était plutôt un frère qu'un garçon comme les autres, je ne pourrais penser à lui comme à un fiancé, je l'aimais bien, beaucoup même, et c'était tout. Et puis il y avait François, malgré ses mystères, lui aussi, et il était plus vieux, c'était un homme. J'allais lui dire franchement tout ça, mais je venais de lire un beau roman d'amour où un soldat se faisait tuer parce que celle qu'il aimait ne partageait pas ses sentiments. Heureusement, comme j'hésitais, il m'a dit qu'il comprenait ma surprise, que malheureusement j'avais tout le temps de réfléchir à ce qu'il venait de me dire, et il m'a demandé seulement de lui laisser un peu d'espoir. Je lui ai dit : « Reviens-nous vite ! », je l'ai embrassé sur les deux joues et je me suis enfuie en pleurant. Je ne l'ai pas revu.*

*Ce matin, maman s'est montrée très inquiète au sujet de Gabriel, qui était absent hier soir à dîner et n'est pas apparu au petit déjeuner, où il arrive toujours le premier, surtout quand Anna est venue lui dire que sa chambre était vide, et qu'il avait emporté la plupart de ses affaires. Elle songeait à prévenir la police de sa disparition, ce qui était bien la dernière chose à faire ! Heureusement, elle a suivi mon conseil et a téléphoné à papa, qui a pris la*

## Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies

*chose en plaisantant et lui a dit qu'il avait sans doute suivi quelque jolie femme... J'ai gardé le secret, malgré mon désir de la rassurer, jusqu'à ce soir. Quand elle a reparlé d'alerter la police, je lui ai dit qu'il avait rejoint de Gaulle en Angleterre, qu'il m'avait prévenue hier mais m'avait demandé le secret. Elle n'en revenait pas, et j'ai eu bien du mal à la convaincre de ne pas appeler papa. Au point où on en est, il vaut mieux que Gabriel ait tout le temps de s'enfuir, il sera bien assez tôt, demain, pour avertir papa, quand il nous rejoindra !*

*Colère épouvantable de papa, qui m'a vivement disputée : il paraît que j'aurais dû m'opposer au départ de mon cousin, au besoin en prévenant mes parents ! « Quelle famille ! s'est-il écrié, dire que son père a refusé au printemps dernier, quand j'ai voulu le faire libérer comme ancien combattant, grâce à mon ami Scapini, sous prétexte qu'il refusait de s'engager à ne commettre aucun acte hostile à l'égard de l'Allemagne ou de la Wehrmacht ! Il en faisait une question d'honneur, cet imbécile ! Sans nous, sa famille n'aurait rien d'autre à bouffer que son honneur ! Et ce petit sournois, il cachait bien son jeu ! Tel père, tel fils ! Et Dieu sait ce que fabriquent la mère et la fille, au lieu de prendre des vacances comme tous les honnêtes gens ! » Cette dernière phrase m'a fait dresser l'oreille, il faudra que je parle de tout ça à Gisèle et à tante Lucie...*

## VII. Rêves brisés

*Septembre 1941*

*Nous sommes rentrés à Paris fin septembre, comme à l'ordinaire. La ville a un aspect de plus en plus sinistre. Les façades des immeubles, qu'on ne ravale plus, commencent à prendre une teinte grise. Les rues, où glissent bicyclettes et vélos-taxis, sont vides et le silence n'est troublé que par le passage d'un fiacre ou de quelque camion tiré par de gros chevaux gris pommelés, les automobiles ayant presque disparu. Les vitrines, garnies seulement de quelques marchandises factices, sont ornées de quadrillages plus ou moins ingénieux de bandes de papier kraft collées aux vitres qu'ils sont censés consolider ou empêcher de s'écrouler sous l'effet des vibrations produites par les bombardements. Les boutiques d'alimentation sont presque vides, et des panneaux annoncent les restrictions : « Plus de pain » ou « Plus d'huile », etc. Les passants flottent dans leurs vieux vêtements devenus trop larges, et font un curieux contraste avec les soldats blonds et roses aux brillants uniformes qu'ils croisent en feignant de ne pas les voir. La pauvre Anna, que maman n'a plus besoin d'emmenner au marché, a repris l'habitude déjà acquise l'an dernier de se lever souvent avant l'aube pour être des premières dans les queues interminables qui se forment dès qu'un commerçant annonce l'arrivée de quelque marchandise.*

*Lundi 28 septembre*

*Papa m'a fait appeler dans son bureau et asseoir en face de lui. Il s'est calé dans son fauteuil et m'a tenu à peu près ce discours, qui restera gravé dans ma mémoire :*

*« Ma petite Adèle, je me fais vieux et n'ai pas eu le bonheur d'avoir un fils qui puisse prendre ma succession à la tête de notre affaire. Comme ce n'est pas une tâche pour une femme, tu ne pourras pas le remplacer. »*

*Après ce préambule, il a fait une courte pause, pendant laquelle mon cœur battait si fort que j'avais l'impression qu'il pouvait l'entendre : je*

## Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies

*m'attendais à ce qu'il m'annonce qu'il se trouvait contraint de prendre un gendre, et qu'il me révèle son nom. Il a poursuivi :*

– *Comme je tiens à assurer ton avenir et celui de ta mère, j'ai donc choisi des collaborateurs, en particulier mon sous-directeur et un jeune comptable très compétent qui seront capables de me remplacer sans problème en cas de défaillance, et j'ai décidé de t'initier dès maintenant à la gestion de notre patrimoine. Cela te prendra environ quatre heures chaque matin, et tu seras libre le reste du temps ; tu commenceras par prendre connaissance de nos biens immobiliers, que tu apprendras à gérer : relations avec les locataires et les concierges, perception des loyers, travaux indispensables, contentieux ... As-tu une remarque à faire ? Alors, mets-toi tout de suite à cette table, où tu trouveras les dossiers du jour : il s'agit seulement ce matin d'apprendre la liste, les adresses et les caractéristiques de nos immeubles. Je vérifierai demain. »*

*Une question brûlait évidemment mes lèvres, mais j'étais si surprise par ce discours que j'avais été incapable de placer un mot. Je me mis donc en silence au travail.*

*L'occasion d'une explication ne m'a été donnée qu'hier, à dîner, quand maman a demandé :*

*« Au fait, es-tu content de ton élève ?*

– *Elle apprend facilement et comprend vite, a répondu papa*

– *Tu as bien de la chance, a dit maman en se tournant vers moi, je serais incapable de m'intéresser à ces questions ! Tu aimes donc ce travail ?*

– *Je le trouve très intéressant. C'est amusant de découvrir d'où vient ce que nous dépensons. Mais...*

– *Mais ? Mon père m'interrompait, l'air surpris*

– *Mais aucune de mes amies ne se mêle de ces questions... Elles se marient ou cherchent un mari, et c'est lui qui se charge de gagner de l'argent. Au pensionnat, on ne nous a appris qu'à tenir une maison ?*

– *Tu es bien pressée, a dit mon père, tu penses à quelqu'un de précis ?*

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

- Non, bien sûr, ai-je menti, rouge de confusion
- C'est heureux, a dit sévèrement ma mère, il ne convient pas à une jeune fille de penser à ces choses !
- C'est en effet à nous qu'il revient de désigner notre gendre, mais tu es bien jeune, et nous aviserons le moment venu. Et puis nous sommes en guerre, rien ne nous assure qu'un prétendant qui nous convienne se présente un jour, et il est prudent, comme je te l'ai expliqué, de te préparer à te débrouiller toute seule et à veiller sur ta mère ! »

*Il n'y avait rien à répliquer et je me le tiens pour dit. Je ne pourrai jamais revenir sur ce sujet, et j'ai compris dès cet instant que mes parents, qui ne m'ont jamais témoigné d'affection ni beaucoup d'intérêt, me destinent au métier d'intendante et de garde-malade pour accompagner leurs vieux jours. Tant d'égoïsme me révolte, mais que puis-je faire ? Il me reste tout de même un espoir, qui s'appelle François. S'il m'aime comme je le crois, il faut qu'il se déclare à mes parents, et s'ils refusaient, j'attendrais ma majorité et je l'épouserai, avec ou sans leur permission. Mes vingt-et-un ans ne sont pas si éloignés ! J'aurais dû m'endormir paisiblement sur ces pensées réconfortantes, mais des doutes vinrent aussitôt m'assaillir : François me fait une cour assidue, il se montre toujours très prévenant, affectueux, et même passionné dans nos flirts, mais il ne m'a jamais parlé de mariage, seulement dit qu'il m'aimait. Peut-être que ce que je prenais au sérieux n'est qu'un jeu pour lui ? Cela ne lui ressemblerait pas, mais que sais-je de lui et des hommes ? Puisqu'il ne se décide pas, je l'obligerai à s'expliquer et à se déclarer à mes parents, sinon il faut rompre ! Cette décision aurait dû m'apporter le sommeil, mais je continuai à me répéter sans fin ce raisonnement et ne me suis endormie qu'à l'aube. Je suis entrée les yeux gonflés et en retard dans le bureau de mon père, qui ne m'a fait aucune remarque mais fut toute la journée d'une humeur exécrable. Dire qu'il me faut attendre jusqu'à samedi !*

### VIII. François

Mon journal s'arrête là : je jugeai plus prudent, à quelques semaines de là, de ne plus rien noter, pour des raisons que l'on comprendra bientôt sans peine, et détruisis les quelques pages qui suivaient. Nous avons rendez-vous avec François place de l'Étoile, pour aller voir sur les Champs-Élysées *L'Assassinat du père Noël*. Pendant la guerre, la plupart des jeunes n'avaient pratiquement pas d'occasions de s'amuser. Les bals étaient interdits, le couvre-feu nous obligeait à rentrer chez nos parents de bonne heure. Le cinéma était le seul endroit qui offrit aux jeunes couples un peu d'intimité. En ce temps-là, une jeune fille honnête n'aurait jamais fait entrer un garçon chez elle, et l'aurait encore moins suivi chez lui. Il m'attendait et s'approcha pour m'embrasser, mais je m'écartai et lui dis que je ne voulais pas aller au cinéma. Visiblement déçu, étonné puis inquiet, il me demanda si j'étais souffrante, il me trouvait mauvaise mine. Je lui ai dit que je préférais que nous nous promenions, j'avais des choses importantes à lui dire. Nous avons descendu en silence l'avenue de la Grande Armée, franchi la Porte Maillot pour suivre la grande allée du Bois qui conduit au lac Saint-James Appuyée à son bras, j'ai pris mon courage à deux mains et lui ai dit alors que, bien que mes parents ne se soucient guère de mes absences, ils pourraient un jour finir par s'en inquiéter et me demander des explications. Que d'autre part, ces longues séances de flirt (à vrai dire, elles m'ont toujours paru bien courtes) dans les salles obscures ne nous menaient à rien. Bref, je lui ai demandé quelles étaient ses intentions, et ce qu'il attendait pour les déclarer à mon père, ajoutant : « S'il ne s'agit que de t'amuser, je ne suis pas la fille qu'il te faut ! » Nous arrivions près d'un petit étang, nous nous sommes assis sur des chaises qui se trouvaient un peu à

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

l'écart et, la chaisière payée, il m'a pris la main :

- Pardonne-moi, me dit-il, mais je t'aime et veux t'épouser, et je croyais que cela allait sans dire et que tu l'avais compris. Mais nous sommes en guerre, il se passe autour de toi des choses très graves, et dont tu ne te doutes même pas, protégée comme tu l'es par ta famille. Je ne peux t'en dire plus, mais je te supplie de me faire confiance, je m'expliquerai dès que ce sera possible et ce jour-là, tu comprendras tout...
- Ce jour-là, mais quand ?
- Quand la guerre sera finie ! Je demanderai aussitôt ta main à ton père, et même si j'essuie un refus, je t'épouserai, si tu m'aimes encore.
- Mais quand retrouverons-nous la paix ? On ne voit pas la fin de cette guerre ! Papa pense que les Allemands la gagneront, mais ils n'ont pas encore débarqué en Angleterre, et le front ne cesse de s'étendre ?
- Les nazis perdront la guerre, dit-il avec conviction, ce n'est qu'une question de temps, l'affaire de quelques années !
- Écoute, je me fiche de qui gagne ou perd, ce sont des histoires d'hommes, ça ne m'intéresse pas, et si tu m'aimais, tu ferais passer cela après nous ! et puis qu'est-ce que ça change à tout ça, qu'on se marie ou pas ?
- Je te l'ai dit, je ne peux m'expliquer pour l'instant, mais cela changerait bien des choses, crois-moi. En attendant, observe un peu ce qui se passe autour de toi, très discrètement, peut-être commenceras-tu à comprendre.

Je me suis levée, mécontente et blessée. Nous avons repris en silence le chemin du retour. Je pensais : « François, tu me demandes beaucoup, tu exiges de ma part une confiance que tu n'as pas en moi ! » Finalement, j'ai éclaté en sanglots et lui ai dit :

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

« Je suis moins bête que tu ne crois, pourquoi ne pas me dire que tu es dans la Résistance ? Tu songes à passer en Angleterre, comme mon cousin ? » Il a pâli, m'a dit de ne jamais parler aussi étourdiment de choses si graves, que sa place était en France, qu'il ne pouvait en dire plus et avait voulu m'épargner. Nous nous sommes quittés tristement, je ne l'ai pas embrassé pour le punir. Mais j'ai quand même accepté un rendez-vous pour le samedi suivant.



## IX. Un dîner d'affaires

L'occasion de suivre les conseils de François et d'observer les événements en cours me fut offerte dès la semaine suivante, au sein même de ma famille. Ce samedi-là, je trouvai Anna de fort méchante humeur. Comme j'entrais dans la cuisine, elle me jeta sur un ton fort désagréable : « Ne restez pas dans mes jambes, j'ai trop de travail, demain c'est le grand tra-la-la ! ». Je n'insistai pas et ressortis en hâte, sachant ce que cela voulait dire : mes parents étaient des gens simples et recevaient simplement, sauf dans certaines occasions – il s'agissait toujours de dîners d'affaires – où ils faisaient appel à un cuisinier et à deux serveurs stylés qui venaient en extra. Ces jours-là, la pauvre Anna, telle une reine déchuë, se voyait dépossédée de sa cuisine et ravalée au rang de souillon, chargée des basses besognes, épluchage et plonge, et admise tout au plus à tourner une sauce sous la direction du chef. Je n'appréciais pas plus qu'elle ce genre de réception où je m'ennuyais mortellement, et m'arrangeais pour y échapper en me faisant inviter chez ma tante ou par les parents d'une de mes amies. Comme je me dirigeais vers le téléphone en me demandant à qui, cette fois, je demanderais du secours, maman sortit de sa chambre et me dit : « Nous recevons demain les Bertueil. Ce sont des gens importants, qui doivent permettre à ton père de se lancer dans des affaires dont il attend beaucoup. Pour une fois, je te demande d'assister à ce dîner : comme ils viennent accompagnés de leur fils André, qui a ton âge, ils pourraient juger offensant que tu n'y assistes pas. » C'était la première fois, en effet, que mes parents exigeaient ma présence. Il n'y avait rien à répliquer, et ce garçon piquait ma curiosité : comment était-il ? Mes parents avaient-ils des vues sur lui ? Je décidai de leur faire honneur, et passai une partie de la journée à

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

choisir la robe que je mettrais, et l'après-midi du lendemain, après la grand-messe et un déjeuner vite expédié et servi par une Anna très renfrognée, à me pomponner.

Les invités se présentèrent à l'heure dite, ce qui me parut de bonne augure car j'étais et suis restée, comme mes parents, très attachée à la ponctualité. À première vue, le couple me parut plutôt comique : le père était un petit homme très brun avec des moustaches qui le faisaient un peu ressembler à Laval, et un début de bedaine. La mère était une fausse blonde grande et sèche, qui faisait un contraste assez drôle avec son mari, qu'elle dominait d'une tête. Quant au fils, il me déplut du premier coup d'œil, mais j'avais décidé d'être aimable et m'en tins à ma résolution. C'était un grand garçon d'allure sportive qui n'aurait point été déplaisant, n'étaient cette assurance, cette satisfaction de soi, et l'impression de brutalité qu'il dégageait.

Les présentations faites, on passa dans le petit salon pour l'apéritif, et l'on se fit d'abord quelques politesses. Ce furent ces dames qui ouvrirent le feu, échangeant quelques compliments sur les mérites respectifs de nos deux quartiers. Ils habitaient dans le XVI<sup>e</sup>, avenue d'Eylau, et Mme Bertueil se déclara enchantée de découvrir ces rues calmes et harmonieuses : habituée à tourner toujours dans les mêmes arrondissements, elle connaissait en fait très mal Paris, bien qu'elle y fût née. Maman lui répondit que notre quartier ne manquait pas d'agrément, en effet, mais que le leur était et resterait le plus prestigieux de Paris. « Pour ce qui est du calme, fit observer mon père, notre pauvre capitale n'a jamais été aussi sage et ennuyeuse ! » puis, conscient du léger malaise que sa remarque avait provoqué, il se tourna vers André :  
« Et quels sont les projets de ce jeune homme ?

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

- Il se prépare à reprendre mes affaires, mais il y entrera par la grande porte. André est en deuxième année de H.E.C., s’empresse de répondre son père.
- Seulement pour vous plaire ! dit l’intéressé, en fait ce qui m’intéresse, ce ne sont pas les affaires privées, mais les affaires publiques, autrement dit la politique. La Révolution nationale crée de merveilleuses opportunités pour y faire carrière. Pour l’instant, on est obligé d’accepter les anciens cadres qui ont servi la Troisième République et qui ne se sont ralliés que par opportunisme. C’est à la jeunesse patriotique que reviendra la tâche, dans les prochaines années, d’évincer et de remplacer tous ces vieux croûtons ! Cela dit, le passage par une école comme H.E.C. n’est pas du temps perdu : le savoir qu’on y acquiert ne peut pas nuire, et surtout on en sort avec un précieux carnet d’adresses !
- Vous êtes bien dur pour la vieille génération, mais la roue tourne, et il convient à la jeunesse d’avoir de l’ambition : sur ce point, je vous félicite ! lui rétorqua mon père.

Madame Bertueil prit alors le relais :

- J’ai appris sans surprise que cette jeune fille a reçu une excellente éducation. La plupart de mes amies confient leurs filles à cette institution de Neuilly. Il paraît que vous avez eu Cécile Boussiou pour condisciple ?
- C’était une excellente camarade, répondis-je avec mon plus beau sourire », me rappelant pour la première fois cette garce prétentieuse et rapporteuse que mes amies et moi évitions comme la peste.

## X. Un complot gaulliste

Une simple anecdote donnera une idée de ce que pouvaient être son caractère et notre ignorance. On sait que, pensionnaires, nous raffolions des romans à l'eau de rose, et en particulier de ceux de Delly, mais que les « bonnes sœurs » à qui était confiée notre éducation ne toléraient de lectures que pieuses ou scolaires, et considéraient en particulier que les romans d'amour étaient l'œuvre du diable : il faut, dit-on, une longue cuiller pour souper avec ce quidam, et considérant sans doute que la nôtre était trop courte, elles traquaient sans répit les filles qui s'y risquaient, et punissaient impitoyablement celles qui étaient prises la main dans le sac. À la privation de dessert et de récréation et à diverses brimades s'ajoutaient les punitions spirituelles de notre confesseur, qui nous menaçait de l'enfer et nous infligeait en pénitence la récitation de longs rosaires.

Naturellement, le plus simple eût été de n'entreprendre ce genre de lectures que dans le cadre familial, généralement beaucoup plus tolérant : chez nous, je puisais dans la bibliothèque de ma mère sans qu'elle s'en soit jamais inquiétée. Mais il n'est pas moins naturel que l'interdiction renforce l'attrait qu'exerce le fruit défendu sur les filles d'Ève et qu'elle soit reçue comme une provocation par les esprits les plus rebelles. Notre amie Suzy était de ces derniers, et ne se privait pas d'introduire dans le pensionnat et de dissimuler, par des moyens connus d'elle seule, de ces ouvrages sulfureux dont elle parvenait à nous lire des extraits en de rarissimes occasions. Cette nuit-là, elle avait donné rendez-vous dans une des salles de classe désertes à notre petite bande, une demi-douzaine de filles triées sur le volet : la surveillante habituelle, souffrante, avait été remplacée par une

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

vieille religieuse sourde comme un pot et dont les ronflements sonores attestaient un sommeil d'une profondeur abyssale. Nous attendîmes que tout le dortoir soit endormi et, en file indienne et à pas de loups, la petite troupe descendit à l'étage inférieur, retenant ses fous rires. On s'assit sans bruit autour de la meneuse, qui sortit de sa chemise de nuit un livre mystérieux et une petite lampe de poche et commença sa conférence.

« J'ai trouvé samedi chez un bouquiniste un livre extraordinaire d'un de nos auteurs favoris, Delly ! Est-ce que quelqu'un le connaît, ça s'appelle *La Fin d'une walkyrie* ? »

Un silence intrigué et excité suivit.

« C'est quoi, une walkyrie ? dit Céline

– Idiote, c'est une espèce de divinité germanique, une grosse dondon montée sur un gros dada ! T'as jamais entendu parler de l'opéra de Wagner ? gronda la savante Solange

– Justement, l'histoire a un rapport avec l'Allemagne, c'est sûrement un livre gaulliste, parce que les boches en prennent pour leur grade, et les Russes sont du bon côté !

– Si c'est de la politique, tu peux le garder ! La guerre, on en a marre, je croyais que c'était un roman d'amour ! dit Jeannine

– Tu crois vraiment que cette fille est gaulliste ? (Céline parlait de Delly, et je n'ai appris que récemment que ce pseudonyme cachait deux auteurs, la sœur et le frère)

– Ça, pas de doute, je vous lirai un ou deux passages ! Mais c'est aussi un roman d'amour, un roman d'amour gaulliste ! C'est l'histoire d'Aniouta, une pauvre orpheline russe, amoureuse de son cousin, un châtelain très riche et séduisant, elle a pour rivale une comtesse allemande, la walkyrie, quoi ! Écoutez plutôt... »

Suzy cherchait sa page, quand la voix aigre de Cécile Boussiou

Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies

nous fit sursauter : « J'ai tout entendu, je dirai tout à sœur Joseph ! » Avant que nous ayons repris nos esprits, Suzy s'était jetée sur elle et lui tordait les poignets, crachant à mi-voix :

« Tais-toi, sale *cafteuse*, ou je te casse les poignets !

– Lâche-moi, c'était pour rire, je ne dirai rien, je le promets !

– Jure-le !

– On ne jure pas, c'est un péché mortel !

– Jure-le sur ta tête !

– Arrête, tu me fais mal ! Je le jure !

– Tu jures le secret sur ta tête !

– Je jure le secret sur ma tête !

– Et sur la tête de ta mère !

– Et sur la tête de ma mère !

– Si tu nous dénonces, je te crève les yeux » ajouta Suzy, la poussant d'une bourrade contre le mur. et nous étions toutes persuadées qu'elle en était capable.

Le charme était rompu. Sans nous concerter, nous sommes sorties de la classe et avons regagné le dortoir, Cécile fermant la marche piteusement.

Les vacances de Noël n'étaient pas loin. Au retour, nous avions toutes lu ce roman d'amour et de propagande chauvine, mélange détonant d'eau de rose et de vitriol. Nous en faisons l'éloge, dans un coin de la cour, quand Solange, qui jusque-là s'était tue, lança : « Un roman gaulliste, vraiment ? Il date de 1916 !

– Et alors ? » répliqua Céline.

Et elle avait raison : que nos familles soient secrètement contre Pétain ou, comme la mienne, ouvertement pour lui, ce livre très conformiste, devenu par un bizarre accident de l'histoire un brûlot sulfureux, avait renforcé ou fait naître notre sympathie pour les hommes de Londres.

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

De cette lecture me restèrent longtemps deux autres convictions : le noir et le jaune étaient des couleurs qui jurait entre elles, il fallait partager le mauvais goût germanique pour porter un corsage jaune et une robe noire ; et les morts avaient les yeux « vitreux », comme la méchante comtesse Brunhilde von Halweg, qui se trouvait bien punie, comme de juste, à la fin du roman.

## **XI. Marché conclu**

Un serveur faisant office de maître d'hôtel ayant annoncé que Madame était servie, Maman prit le bras de M. Bertueil, mon père offrit le sien à son invitée, et je pris celui d'André pour passer à table. Après quelques banalités émaillant l'intense travail de mastication qui s'ensuivit, la conversation s'engagea sur l'actualité. On se félicita de l'action salutaire entreprise par le Maréchal Pétain, qui pour la deuxième fois avait sauvé la France :

- Où en serions-nous, sans lui ? s'écria M. Bertueil. Imaginez notre situation si un gouvernement français poursuivait la guerre à partir de nos colonies ! Les Allemands ne nous feraient pas de cadeaux ! En arrêtant les hostilités, il a mis fin aux destructions et aux deuils des familles !
- Sans compter, fit observer mon père, qu'il a fait taire les extravagantes revendications ouvrières, et que les meneurs se tiennent à carreau !
- Mais ils sont toujours là, intervint André, et ils font un sale travail de sape, en cachette, sans compter que la propagande gaulliste et communiste va bon train ! Il y a plus de terroristes dans nos usines que dans nos forêts !
- C'est possible, dit mon père, mais mon métier est de produire, et non de faire la police !
- Vous avez raison, ne craignez rien, d'autres s'en chargent !

Je compris alors ce qui me déplaisait chez ce jeune homme : Jacques offrait ce même air satisfait et ce soupçon de brutalité, mais je les considérais comme des marques de virilité, de même que son assurance, trait qu'il partageait avec François et mon père. Mais je découvrais chez André, sous le vernis de l'homme de bonne compagnie, une secrète cruauté. Sans rien connaître de



Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

ces questions, l'envie de le contrer me prit :

– Excusez-moi, je ne sais pas grand-chose au sujet de ceux que vous appelez « terroristes », mais il me semble qu'on leur reproche surtout de combattre l'occupation étrangère ? Dans les livres d'histoire, cela s'appelle du patriotisme, je crois ?

Un ange passa. M. Bertueil reprit le premier ses esprits :

– C'est ce qu'on vous a appris, dans cette institution si réputée ?

– On n'y a jamais parlé de politique, c'est moi qui ai tiré cette conclusion de la guerre de cent ans et de l'histoire des francs-tireurs de 1870 !

– Il n'y a pas deux situations identiques dans l'histoire, répliqua mon père, indigné, et ces questions ne sont pas de la compétence des femmes. Veuillez excuser la naïveté de ma fille, elle est bien jeune et n'a encore aucune expérience du monde !

Au dessert, on en vint au sujet qui nous réunissait :

– Et comment vont les affaires ? demanda M. Bertueil

– Très bien, grâce à Dieu et à la sage politique de collaboration du Maréchal. J'avoue qu'au départ, j'ai eu quelque répugnance à travailler pour l'ennemi d'hier, mais la France avait signé l'armistice, il faut bien vivre, et un patron a des responsabilités, il doit d'abord faire vivre de nombreuses familles. Et je dois reconnaître que si les Allemands sont des partenaires commerciaux très exigeants, ils sont aussi très corrects. Le problème...

– Le problème ?

– Le problème est que la guerre se prolonge et bloque des pans entiers de l'économie : je gagne beaucoup d'argent, mais il n'y a rien à dépenser et je ne sais qu'en faire ; pour le placer, il faudrait ne plus être coupé de l'économie mondiale !

– C'est bien là que je vous attendais, la guerre est le problème, mais la guerre est aussi la solution : c'est à ce sujet que je voulais

Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies

vous parler : vous savez peut-être que le général von Witzleben vient de prendre le commandement des forces allemandes de l'ouest ? C'est un homme de grande envergure, qui s'est rendu compte que les défenses de nos ports de la Manche et de l'Atlantique doivent être renforcées, une tentative de débarquement en France n'étant pas exclue. Cela suppose la mobilisation de toutes les compétences disponibles dans le bâtiment, car un immense chantier de fortifications va s'ouvrir ...

- Mais je n'ai rien à voir avec le bâtiment !
- Sans doute, mais de grandes entreprises sont déjà sur les rangs ! Je puis vous mettre en contact avec Jean Gosselin, de la *Société des grands travaux de France*, et Pierre Brice, de *Sainrapt et Brice*, qui ont grand besoin de capitaux. Êtes-vous notre homme ?
- Ce sont des partenaires sérieux, et je ne demande pas mieux que de les rencontrer.
- Le mieux serait de les inviter ici même, ainsi qu'un colonel de l'état-major de von Witzleben avec qui je suis en relations.
- Chez moi ? Vous n'y pensez pas ! dit mon père. Les affaires sont les affaires, mais si je rencontre un officier allemand, ce sera en terrain neutre !
- Va pour le terrain neutre : nos vainqueurs adorent certains de nos restaurants, je vous arrangerai ça !

Là-dessus, mon père se leva et entraîna ces messieurs dans son bureau, qui servait en ces occasions de fumoir, pour leur offrir des cigares et de son meilleur cognac et mettre au point, je suppose, les détails de leur prochain rendez-vous. Maman nous conduisit à son boudoir et nous offrit des liqueurs. Ces dames parlèrent chiffons. Il me fallut encore endurer près d'une heure d'ennui mortel.

## XII. Vichy

Le lendemain, je demandai à Anna ce qu'elle pensait des terroristes. Celle-ci me dit qu'elle ne me le confierait que si je lui promettais le secret : je connaissais l'opinion de Monsieur et de Madame, c'étaient de bons patrons, mais là-dessus elle n'était pas du tout de leur avis. Elle connaissait une personne qui était dans la Résistance, et beaucoup approuvaient de Gaulle : tous n'étaient pas communistes, loin de là, mais il s'agissait dans tous les cas de patriotes, qui n'acceptaient pas la défaite et continuaient la guerre comme ils pouvaient. Pétain et Laval étaient des traîtres, beaucoup de gens honnêtes comme mes parents étaient trompés par le passé du vieux, et la collaboration était une honte. Je lui demandai ce qui se passait quand un résistant était arrêté, et elle me répondit qu'il valait mieux pour lui qu'on le fusille rapidement, mais qu'on les battait et torturait longuement et cruellement, parfois pendant plusieurs jours pour les faire parler et révéler les noms de leurs camarades. Elle me parla du supplice de la baignoire et de l'arrachage des ongles. Horrifiée, parce que j'imaginai François et Gabriel soumis à ces traitements, je voulus savoir ce qu'il arrivait aux déportés ; on n'en savait pas grand-chose, certains avaient le droit d'écrire à leurs familles pour dire qu'ils étaient bien traités, mais comment savoir ? On les emmenait avec les juifs dans des camps en Allemagne, sans doute des sortes de bagnes, mais elle ne connaissait personne qui en soit revenu. Elle insista encore pour que je lui garde le secret, même auprès de mes parents. Je devais apprendre plus tard qu'elle tenait ces renseignements de première main, un de ses neveux s'étant engagé dès la première heure dans cette aventure.

Désormais, les semaines me parurent interminables, et pour tuer

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

le temps, je travaillai aux affaires de mon père deux fois plus qu'il ne me demandait, à sa grande satisfaction. Suivant les conseils de François, je me fis plus attentive aux événements en cours, écoutai Radio Paris avec mes parents, pendant les repas, alors que la veille encore je ne faisais que l'entendre en pensant à autre chose. Des chroniqueurs de talent s'y exprimaient sur un ton haineux, je me souviens particulièrement de Philippe Henriot qui fustigeait les Français de Londres et les gaullistes, et de Jean Hérold Paquis : « L'Angleterre comme Carthage sera détruite ! » Aux informations, il n'était question que d'opérations militaires auxquelles je ne comprenais rien, mais je découvrais qu'à la guerre qui se poursuivait hors de nos frontières et chez nous sous la forme de ces bombardements qui nous obligeaient, en pleine nuit, à descendre aux abris aménagés dans la cave, se superposait une guerre civile, opposant l'État français à des terroristes. J'essayai d'interroger mon père à ce sujet, mais il s'étranglait de fureur dès qu'il était question d'eux : c'étaient des communistes qui bravaient le gouvernement légitime du Maréchal Pétain, le vainqueur de Verdun, qui s'était dévoué dans la débâcle pour nous protéger, nous et nos biens, sans lui nous aurions tout perdu ; les gaullistes étaient des saboteurs à la solde de l'étranger qui, au contraire, détruisaient tout ce qu'ils pouvaient ! Leurs actions entraînaient des représailles des forces d'occupation qui frappaient nécessairement beaucoup d'innocents ! Se pourrait-il, me demandais-je, que François et Gabriel fassent partie de ces gens détestables ? Cela me paraissait impensable : Gabriel n'était qu'un gamin très exalté quand il nous avait quittés, mais François était un homme doux, il était droit, il ne rêvait que de la paix qui nous permettrait de nous marier... Mais alors, pourquoi avait-il choisi leur camp ? Pendant toute cette période, nous avons continué à nous retrouver généralement le samedi (il était

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

rarement disponible un autre jour) mais j'avais compris qu'il ne fallait plus l'interroger sur ses mystérieuses activités.

Je peux dater avec précision du 25 septembre 1942 le souvenir suivant : au retour des vacances, Anna ne manquait jamais d'aller aux informations sur la vie du quartier en bavardant avec la concierge. Ce jour-là, elle remonta toute bouleversée. Elle fit irruption dans la salle à manger comme nous nous installions et nous lança : « Quelle honte ! Mme Martin m'a raconté qu'il y a quelques jours, elle a été réveillée à six heures du matin par des policiers qui sont montés directement chez les Crétan. Un quart d'heure après ils sont redescendus avec les parents et les trois enfants et les ont embarqués dans deux tractions qui attendaient devant la porte cochère. Le lendemain matin, de nouveaux locataires, qui avaient leurs clés, se sont installés dans leurs meubles ! » Maman s'écria : « Ce n'est pas possible ! » mais papa haussa les épaules : « C'est bien malheureux, mais c'est la guerre, on n'y peut rien ! Anna, servez-nous, j'ai du travail qui n'attend pas ! ». Anna sortit en claquant la porte, ce qui ne lui ressemble pas, et elle revint et nous servit sans dire un mot, ce qui lui ressemble encore moins. Le déjeuner fut vite expédié, et en silence : maman et moi y avons à peine touché, tandis que papa, que j'ai toujours vu doté d'un appétit féroce que toute joie ou contrariété multipliait, mangeait pour trois. Il nous a quittées sans ajouter un mot, et s'est enfermé pour l'après-midi dans son bureau. Je ne connaissais cette famille que de vue, comme nos autres voisins, mais j'avais de la peine. Anna m'apprit qu'on rassemblait les juifs dans une cité neuve de HBM à Drancy, pour les déporter en Allemagne, mais personne ne savait ce qu'ils y devenaient...

### **XIII. Jacques**

Nous étions convenus avec François d'un nouveau rendez-vous pour le lendemain, qui était un samedi, après la longue interruption de l'été mais, pour la première fois, je fus la première à m'y trouver. J'attendis près d'une heure, faisant les cent pas, m'éloignant de l'entrée du métro située entre les avenues Mac Mahon et Wagram, qui était notre point de rencontre habituel, mais sans la perdre de vue. Finalement, je rentrai chez nous et m'enfermai dans ma chambre pour y pleurer tout à loisir. Je ne savais que penser : avait-il décidé de rompre, las de cet interminable flirt ? Mais je ne pouvais imaginer qu'il le fasse, surtout sans s'expliquer. Il devait avoir eu quelque empêchement imprévu, mais de quelle nature ? Le plus grave était que, s'il connaissait mon adresse, m'ayant quelques fois raccompagnée jusqu'au coin de ma rue, je ne savais presque rien de lui ni de sa famille, et ne voyais aucun autre moyen de le joindre qu'en m'adressant à Huguette, qui n'était pas au courant de notre liaison, ce qui serait me compromettre, d'autant qu'il faudrait sans doute qu'elle se renseigne auprès de son mari ! Finalement, je n'avais pas d'autre chose à faire que de patienter, d'espérer qu'il reprenne contact, ce qui était plus facile à dire qu'à faire.

Deux semaines passèrent sans que rien de nouveau se produise. L'attente devenait intolérable, et je finis par me résoudre à téléphoner à Huguette qui se montra enchantée de m'entendre et, après quelques reproches au sujet de mon long silence, me donna rendez-vous pour le lundi dans un salon de thé pour y bavarder à notre aise. Je commençai par lui expliquer la manière dont mon père avait organisé mon emploi du temps, et ajoutai négligemment :

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

« Au fait, que devient François ?

– Tiens, il t'intéresse ? dit-elle en fronçant les sourcils

– C'est-à-dire que je l'ai trouvé sympathique, dis-je en rougissant comme une cerise

– Sympathique ? Il trompait bien son monde ! Jacques ne décolère pas à son sujet, il estime qu'il a trahi leur amitié et l'a compromis !

– Mais pourquoi ?

– Il a été arrêté voici bientôt trois semaines par la Gestapo : c'était un terroriste, et après trois jours d'interrogatoires, il a été déporté en Allemagne !

Assommée par cette révélation, j'eus un étourdissement et ne repris mes esprits que grâce aux soins de Huguette et d'une serveuse qui était accourue. Quand cette dernière se fut éloignée, Huguette me demanda anxieusement :

« Il y avait quelque chose entre vous ?

– Rien, lui assurai-je, on s'est revus quelquefois, mais je ne m'attendais pas à ça !

– Bien sûr, dit-elle, qui l'aurait cru ? »

Rentrée chez moi, je me dis que je n'avais plus rien à cacher à Huguette et me reprochai de ne pas lui avoir demandé l'aide de Jacques : certes, les liens qui unissaient les deux amis s'étaient beaucoup distendus, ils ne partageaient sûrement plus les mêmes convictions, Jacques était très fâché de l'engagement de François, mais je le croyais assez généreux pour tenter une démarche en sa faveur, d'autant qu'il m'avait toujours témoigné beaucoup d'amitié. Je rappelai donc Huguette, lui avouai notre relation, qui était d'ailleurs bien innocente, et lui demandai si Jacques ne pourrait pas intervenir. Elle m'invita à déjeuner le lendemain, son mari passant chez eux avant de prendre le train de Vichy dans l'après-midi.

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

Ce fut Jacques qui vint m'ouvrir : il m'embrassa sur les deux joues comme à l'ordinaire, prit mon manteau et m'expliqua que sa femme, qui était partie faire une course, serait un peu en retard. Je compris qu'elle avait eu la délicatesse de me laisser faire ma démarche en toute tranquillité, et lui en sus gré, car je redoutais les questions de son mari. Jacques me fit asseoir sur le canapé du salon, prit place à côté de moi et, me prenant familièrement par les épaules, me dit sur le ton de la plaisanterie : « Alors, comment va notre petite veuve éplorée ? » Je ne pus m'empêcher de rougir jusqu'au bout des oreilles, et protestai qu'il n'y avait rien entre François et moi, enfin, balbutiai-je, nous nous étions revus quelques fois, mais il ne s'agissait que de bonne amitié, et il était normal que je m'inquiète pour lui. Je savais que Jacques était dans les bonnes grâces de son ministre et que l'on commençait à parler de lui dans l'entourage du Maréchal, ne lui serait-il pas possible de tenter quelque chose ? Jacques me prit par la taille et me dit : « Cela dépend du prix que la petite veuve veut y mettre !  
– Quel prix ? lui répondis-je, en essayant de me dégager  
– Allons, ne fais pas l'enfant, dit Jacques en resserrant son éteinte et approchant ses lèvres.

Indignée, je le repoussai de toutes mes forces, me levai et courus comme une folle, reprenant mon manteau au passage et claquant la porte derrière moi. Dans la rue, le malheur voulut que je rencontre Huguette qui, surprise, voulut m'arrêter, mais je la bousculai et m'enfuis, rouge de honte. J'ignore ce qui s'est passé entre les deux époux, mais je n'osai pas la rappeler, et elle ne donna plus jamais signe de vie : de mon côté, j'étais trop humiliée pour la revoir.

Le surlendemain, je reçus la lettre suivante :



Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

*Chère Adèle,*

*Je me suis renseigné sur le cas de François, qui est très grave, et souhaiterais t'en reparler. Je suis prêt, pourtant, à prendre des risques et à faire jouer mes relations par amitié pour vous deux.*

*Comme tu le sais, cela ne dépend que de toi. Fais-moi signe, je t'en prie.*

*Ton dévoué,*

*Jacques*

Mon premier mouvement fut de mettre en pièces ce billet infâme, mais je me ravisai aussitôt et le cachai au fond de mon coffre à jouets : à son retour, je le montrerais à François s'il se faisait encore la moindre illusion sur son « ami ».

#### **XIV. Années de guerre**

Que dire des deux années qui suivirent ? À partir de ce moment, je n'eus pas d'autre pensée que d'attendre la libération de François, considérant que je m'y étais en quelque sorte moi-même engagée. Je suivis son conseil (je me disais : « ses instructions ») en cherchant à savoir ce qui se passait pour mieux comprendre son engagement. Je m'étais déjà aperçue que l'adhésion de mes parents à Vichy était moins pure que je n'avais cru. Elle correspondait bien sûr à la haine des possédants pour les communistes, catégorie dans laquelle ils mettaient tous ceux qui s'opposaient à la collaboration, mais ils tiraient aussi parti de celle-ci : notre usine travaillait pour l'industrie de guerre allemande, qui lui offrait un débouché assuré après les années de crise ; par l'entremise de Bertueil, mon père s'était lié avec Jean Gosselin, fondateur de la Société de Grands Travaux de France, et avait pris des actions dans de puissantes entreprises de construction qui travaillaient à l'édification du mur de l'Atlantique. Un jour, enfin, je croisai, en descendant du métro, ma cousine Gisèle qui y montait, escortée par trois espèces de géants bizarrement accoutrés de vêtements trop courts ; je lui fis un signe d'amitié, mais elle ne parut pas me reconnaître. J'avais entendu parler de ces étudiantes qui faisaient passer en Espagne ou en Angleterre des pilotes alliés abattus, et me demandai si elle n'en faisait pas partie ; je lui téléphonai donc, et lui dis sur le ton de la plaisanterie qu'elle devenait bien fière, dans l'espoir d'en apprendre davantage. Mais elle fit bien sûr l'étonnée, m'assura qu'elle se trouvait en cours à l'heure que je lui indiquais, et j'en fus pour ma curiosité.

Bientôt, je me persuadai que le choix de François était une

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

preuve de courage et de noblesse, tout en lui en voulant d'avoir préféré ses idées à ma petite personne. Je le comprenais comme il l'avait souhaité, mais je ne pouvais le suivre jusqu'au bout de sa démarche. Je n'ai jamais eu l'âme héroïque, je redoutais le danger et la souffrance. Je préférais ses convictions à celles de mon père, et j'attendais avec impatience la victoire des alliés qui me le rendrait, mais je n'ai jamais envisagé de suivre son exemple. L'arrestation, en janvier 1943, de Gisèle et de ma tante Lucie, suivie de leur déportation, avaient achevé de me terrifier et m'eussent dissuadée de les imiter, si j'en avais jamais eu l'idée. À cette occasion, je dois dire que mon père, bien que furieux d'apprendre ce qu'il appelait « les imprudences de ces deux écervelées », entreprit toutes les démarches possibles, à la demande de maman, pour les faire libérer, faisant jouer toutes ses relations, qui étaient nombreuses, aussi bien du côté de Vichy que de l'occupant ; mais il lui fut répondu que leur cas était trop grave pour intervenir à n'importe quel niveau, et nous n'en eûmes plus de nouvelles jusqu'à la fin de la guerre.

Mes journées s'écoulaient, monotones, suivant un horaire presque invariable : levée à sept heures, je travaillais dans le bureau de mon père de huit heures trente à douze heures trente. Au bout de quelques mois, il me laissa le soin de gérer entièrement nos immeubles, se contentant de vérifier mon travail à des intervalles de plus en plus grands. Puis commença ma longue initiation à la Bourse : les femmes n'y avaient pas accès, ce qui ne les empêchait pas d'y intervenir par agents de change et coulissiers interposés, aussi m'en expliqua-t-il patiemment (et avec passion) les mécanismes. Il me donna après la Libération un petit portefeuille à gérer, ce dont je me tirai de façon satisfaisante, mais il garda la main sur cette partie de ses affaires, que je ne fus

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

autorisée qu'à observer, jusqu'à sa mort. Quant à l'usine et aux placements dans l'industrie de guerre, il ne m'en toucha jamais un mot. S'il se montrait avec ses relations d'affaires, qu'il invitait volontiers, très satisfait de ces opérations qui lui rapportèrent beaucoup comme j'ai pu le constater depuis, je crois (et j'espère) qu'il en avait un peu honte.

Après déjeuner, la journée s'étirait sans fin : rendue à l'oisiveté, je retrouvais aussi mes chagrins. Que devenaient François, dont j'étais sans nouvelles ? et tante Lucie ? et GG ? Étaient-ils seulement encore en vie ? Je savais par Anna, qui écoutait la BBC, que les villes allemandes s'effondraient par pans entiers sous les tapis de bombes, et par Radio Paris que les Allemands répliquaient en pilonnant Londres à l'aide d'engins nouveaux, sortes d'avions sans pilotes ou de fusées, qu'on nommait V1 et V2. J'imaginai que Gabriel y résidait dans l'attente de l'assaut contre la forteresse continentale. Reverrais-je jamais ceux que j'aimais ?

L'amitié de Huguette me manquait cruellement. L'oncle Ernest, avec sa haine sénile des résistants, des Alliés et des juifs, m'insupportait et je le fuyais comme la peste. Ses petits-fils, devenus zazous à sa grande indignation étaient désormais plus fréquentables, ou plutôt j'aurais eu plaisir à les fréquenter si j'avais été épanouie, car ils avaient beaucoup de succès auprès des filles : cheveux frisés, vêtements longs (lorsque la mode, imposée par les restrictions, était aux vêtements étriqués), fous de jazz, leur tribu anticonformiste était méprisée par les bourgeois. Le régime de Vichy les haïssait franchement, parce qu'ils montraient les limites de son influence sur une jeunesse qu'il prétendait forger à l'image « virile » de la jeunesse hitlérienne et les faisait à l'occasion rosser

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

par sa milice. Enfin les petites gens voyaient en eux, non sans quelque raison, une jeunesse dorée qui s'offrait du bon temps pendant que tant d'autres souffraient et qu'une minorité menait un combat autrement dangereux. Tandis que leur grand-père les maudissait et refusait de les voir, leur père, toujours admiratif et protecteur, pourvoyait largement à leurs besoins, qui étaient grands, mais il en avait les moyens. Ils vinrent à Deauville pendant l'été 1943 à bord d'une invraisemblable voiture jaune découverte qu'ils nommaient « Bécassine » et qui, de fait, me fit immédiatement penser à un album alors fameux de l'héroïne bretonne qui avait tant fait rêver mon enfance. Équipée de gazogène, elle avait noirci leurs mains et leurs beaux costumes. Deauville était alors une station balnéaire sinistrée, avec ses commerces fermés, les volets clos de ses maisons abandonnées, son casino dont les peintures s'écaillaient, mais ils trouvèrent le moyen de s'y amuser comme des fous. Ils tentèrent d'ailleurs de m'entraîner dans leurs soirées. Maman, qui ne supportait pas ma mélancolie, m'engageait à les suivre, mais je n'avais pas le cœur à rire et me montrai si agressive qu'ils n'insistèrent pas et repartirent au bout de trois semaines. Les rares amies de pension avec qui j'avais gardé quelques liens de camaraderie se marièrent une à une, et je perdis bientôt tout contact avec elles, sauf une, Suzy, restée célibataire par vocation, mais que je voyais de plus en plus rarement, ma mère jugeant qu'elle menait une mauvaise vie et redoutant son influence.

Je me mis à suivre avec passion l'évolution des opérations militaires. J'achetai une grande carte du monde et une autre d'Europe, dont je décorai les murs de ma chambre, et j'y suivis les progrès des Alliés en plantant des épingles à tête colorées, comme j'avais vu faire ma tante Alice. Nous n'écoutions pas radio

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

Londres, mais les informations de Radio Paris ne pouvaient dissimuler les difficultés des forces de l'Axe, et la « défense élastique » invoquée pour expliquer leur inexorable recul ne trompait personne. Et puis nous avions avec Anna de longs conciliabules : elle écoutait Londres, « *Les Français parlent aux Français* », et me répétait les couplets des chansonniers, que je fredonnais avec délices. Bien entendu, ce manège n'échappait pas à mes parents, mais quand ils voulurent me faire des reproches, je leur répondis vertement, et conseillai à mon père de prendre ses distances avec les collabos et les « boches », ce qu'il finit par faire, juste à temps...

## XV. Deuils

Vinrent le Débarquement et la Libération. De chez nous, je suivis avec impatience la trop lente progression des Alliés en Normandie. Notre quartier fut épargné, je ne vis rien des combats de rue et n'appris qu'après coup qu'une concierge de notre rue, Mme Perdrix, avait été tuée par une balle perdue : nous restions terrés chez nous, volets fermés, à l'écoute de tous les bobards. C'est ainsi que Radio Londres ayant lancé le message personnel : « *Chez Bati on boit de la gnôle* », le bruit courut que le quartier des Batignolles, tout proche, allait être bombardé ; c'était évident, la gare de triage était une cible toute désignée ! Ce fut une fausse alerte. Enfin j'assistai sans y participer aux réjouissances qui suivirent l'insurrection de Paris. Gabriel vint bientôt frapper à notre porte, dans la gloire de son uniforme. Il avait beaucoup changé, les derniers traits de l'adolescence s'étaient effacés, c'était vraiment devenu un homme, et pourtant c'était comme si ses adieux sur la plage étaient d'hier : nous retrouvions la même complicité. Il n'était que de passage à Paris, la guerre n'était pas finie et il allait la poursuivre et en finir avec les nazis. Il venait de chez lui, où il n'avait trouvé qu'un appartement vide. Le concierge lui avait raconté l'arrestation de sa mère et de sa sœur et il espérait que nous pourrions lui en dire plus. Hélas, nous étions sans nouvelles ! Ma mère lui dit qu'il fallait espérer, les déportés reviendraient bientôt. « Je vais les chercher ! », dit-il simplement, sur quoi il nous embrassa en retenant ses larmes, refusant l'invitation de mon père.

Ce n'est qu'en janvier 1945 que nous avons reçu un coup de téléphone de l'oncle Philippe, nous demandant si nous avions des nouvelles des siens. Pendant toute sa captivité, nous avions

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

maintenu le contact, et je lui préparais avec maman, chaque semaine, un colis. Comme il ne recevait plus de nouvelles de sa femme et de ses enfants, maman avait été obligée de lui dire ce qu'il en était, et cette question revenait en tête de chacune de ses lettres. Le débarquement des Alliés et l'invasion de l'Allemagne avaient interrompu nos échanges pendant de longs mois. Cette fois, il nous annonçait sa libération et son arrivée à la gare d'Orsay le lendemain matin. J'y fus avec maman, et nous le retrouvâmes au milieu d'une foule immense. J'eus quelque peine à le reconnaître : il paraissait en assez bonne santé, bien qu'il eût encore maigri, mais il s'était précocement voûté, et ses traits s'étaient accusés et durcis. Il nous posa la question habituelle et nous serra dans ses bras en pleurant. Nous n'avions à lui raconter que le passage rapide de son fils, dont nous étions sans nouvelles depuis deux semaines. Il déjeuna avec nous mais refusa notre hospitalité : c'est chez lui que Lucie et Gisèle rentreraient, c'est là qu'il devait les attendre.

En avril 1945, Gabriel réapparut : il avait été blessé sur le front d'Alsace, se trouvait en convalescence et dans l'attente d'être réformé, et avait rejoint son père, dont le caractère et la santé se détérioraient. Les déportés libérés affluaient maintenant à l'hôtel Lutetia. Cet établissement luxueux, qui avait été le siège des services de renseignement allemands pendant l'occupation, venait d'être confisqué pour recevoir les détenus des camps nazis. Mon cousin y accompagnerait désormais l'oncle Philippe qui s'y rendait chaque matin. Je proposai de me joindre à eux, ce qu'il accepta avec joie. Dès qu'il en eut l'occasion, il me demanda en rougissant si je me souvenais de nos adieux. Je lui dis, gênée, que oui, mais que je n'avais jamais pris au sérieux cet enfantillage. Je l'aimais beaucoup, mais comme un frère, et nous étions bien trop



Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

proches... « Les filles mûrissent bien plus vite que nous, dit-il, visiblement soulagé. J'ai souvent regretté ce mot imbécile ! Mais parlons un peu de toi, tu as bien quelque amoureux, ma jolie cousine ?

– Je connais un garçon, il s'appelle François et m'a promis de m'épouser. Mais il a été déporté comme Gisèle et tante Lucie, pour faits de Résistance, alors je l'attends...

– As-tu une photo de lui ?

– Non, hélas !

– Mais tu connais son nom et son adresse ?

– Son nom seulement...

– Quelle drôle d'histoire ! Ça ne fait rien, avec son nom, on devrait le retrouver !

– Vraiment ? Et toi, tu as une fiancée ?

– Non, dit-il en riant, je connais quelques filles, mais je ne songerai pas à me marier avant d'avoir terminé mes études ! »

Dès le lendemain matin, je les retrouvai à l'hôtel Lutetia. Chacun d'eux portait ostensiblement une grande pancarte avec les dernières photos agrandies de tante Lucie et de Gisèle et leur nom écrit en grosses lettres, qu'il présentait au public nombreux qui nous entourait. Voyant qu'ils étaient loin d'être les seuls, je regrettai amèrement de ne jamais avoir songé à demander une photo à François, mais je me promis de revenir avec une pancarte à son nom. Le vaste hall était garni de ces panneaux d'affichage en bois qu'on utilise devant les écoles pour les élections. Ils étaient recouverts de milliers de petits cartons qui comportaient la photo et le nom d'une personne déportée que l'on avait retrouvée, avec quelques renseignements au sujet de chacune. Je passai longtemps à les parcourir tous, au milieu des familles qui se pressaient et d'où parfois fusait un cri de joie, mais ce fut en vain. Des étages descendaient des hommes à peine

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

vêtus de ces bizarres pyjamas rayés très légers qui seraient bientôt connus du monde entier, et des femmes mal fagotées dans des habits civils de récupération. Certains étaient dans un état de maigreur affreux, d'autres avaient commencé à se remettre, les uns semblaient n'être pas encore sortis d'un cauchemar, d'autres se réjouissaient bruyamment... Gabriel, qui m'avait assistée dans ma recherche, me proposa de nous adresser au bureau d'accueil. Il me conduisit à l'une des hôtesse, jeune femme très élégante et gracieuse qui nous demanda si nous savions dans quel camp Georges avait été transféré, puis entreprit une longue recherche dans ses registres : « Nous n'avons pas son nom, mais il y a près de 200 000 personnes à rapatrier, sans compter les prisonniers de guerre, les combats continuent, alors vous imaginez la pagaïe ! Ne perdez pas espoir, Mademoiselle, ajouta-t-elle en me voyant fondre en larmes, nos listes s'allongent chaque jour, chaque jour des trains et des avions ramènent de nouveaux déportés, revenez nous voir ! » Avec l'aide de Gabriel, qui me soutenait, je rejoignis son père : nos recherches étaient terminées pour ce jour-là, nous nous sommes donné rendez-vous pour le lendemain.

Cette attente reprit chaque jour, sans aucun résultat jusqu'au mois d'août, peu avant que ne ferme le centre de regroupement. Ce jour-là, comme nous venions d'arriver, une très jeune femme qui venait de descendre avec ses compagnons de l'un de ces autobus qui amenaient les déportés à l'hôtel Lutetia pour un hébergement provisoire, éclata en sanglots en voyant la pancarte que Gabriel portait :

« Vous connaissez ma mère et ma sœur ? Où sont-elles ? s'écria Gabriel d'une voix tremblante.  
– Soyez courageux comme elles, dit-elle. Nous étions ensemble à

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

Ravensbrück. Lucie est morte du typhus au début de cette année, et Gisèle a tenu bon jusqu'au moment où on nous a évacuées à l'approche des Russes. Comme elle avait de grandes plaies infectées aux pieds, nous l'avons soutenue longtemps de notre mieux, mais elle est tombée dans la neige, et un soldat l'a aussitôt achevée. C'étaient deux femmes courageuses, vous pouvez en être fiers. Gisèle était ma meilleure amie... »

Sa voix se brisa, et elle s'éloigna sans pouvoir ajouter un mot, pour se perdre dans la foule. Le lendemain, je ne retrouvai que Gabriel, très sombre : son père s'était couché, n'avait voulu rien prendre et n'avait plus dit un mot. Il craignait pour sa raison et pour sa vie. De fait, mon oncle devait s'éteindre au bout de quelques semaines. Maman, très affligée aussi, lui avait rendu visite deux fois sans en tirer une seule parole. Bientôt, le flot des déportés décrut, et l'hôtel Lutetia fut rendu à sa vocation initiale. Gabriel, qui m'avait accompagnée chaque jour, et voulait reprendre ses études de médecine interrompues par la guerre, nous apprit au printemps suivant qu'il avait obtenu une bourse d'études pour le Québec et avait résolu d'y émigrer : trop de mauvais souvenirs l'assaillaient dans ce pays, il voulait tenter de se refaire une vie nouvelle. Le 6 Mars 1946, deux jours avant son départ, il me téléphona pour me donner rendez-vous dans un café du Quartier Latin, me disant qu'il avait voulu me faire un cadeau d'adieu, mais de ne pas me faire d'illusions à ce sujet. Sur quoi il raccrocha. J'y courus, intriguée et inquiète. Il m'attendait à la terrasse du Dupont (naguère interdit aux chiens et aux juifs), sur le boulevard Saint-Michel, et je compris aussitôt à sa mine qu'il n'avait rien de bon à me dire. Il m'expliqua qu'il avait retrouvé l'un de ses camarades de Londres qui avait accès par ses fonctions à de nombreuses archives, et qu'il lui avait demandé d'ouvrir une enquête sur François :

Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies

« Et alors ? l'interrompis-je avec impatience

– François n'a jamais été déporté, il est mort rue des Saussaies, sous la torture, sans avoir parlé. Mon ami a photographié une partie de son dossier, voici sa fiche d'identité et la lettre de dénonciation, anonyme, bien sûr, car il a été dénoncé !

Je jetai un coup d'œil sur la fiche, qui ne m'apprit que les dates exactes de sa naissance (11 juillet 1919) et de sa mort (1<sup>er</sup> octobre 1942) et qu'il avait habité rue du Théâtre, dans le XV<sup>e</sup> arrondissement. Je pris ensuite avec répugnance la photo de la lettre anonyme, et eus un sursaut qui ne pouvait échapper à Gabriel :

« Tu connais cette écriture ?

– Oui !... C'est-à-dire que non, balbutiai-je en lisant :

*« Serviteur fidèle de la Révolution nationale, je me vois dans la triste obligation de vous signaler que le dénommé François \*\*\*, ingénieur aux Ponts et Chaussées, est un dangereux terroriste dont l'arrestation devrait permettre de faire tomber un important réseau.*

*À bon entendeur, salut !*

*Un Patriote. »*

Bien sûr que je reconnaissais cette écriture presque illisible, ces lettres informes et ces majuscules tarabiscotées ! Je remerciai brièvement mon cousin, hélai un taxi et m'enfuis. Arrivée dans ma chambre, je plongeai dans mon vieux coffre à jouets et, sous les livres, récupérai le billet de Jacques : la comparaison des deux textes ne laissait aucun doute, ils étaient bien de la même main. J'avais appris par Suzy, qui fréquentait toujours le couple de loin en loin, que Jacques avait réussi un savant virage. Il avait donné quelques gages dès janvier 1944 à la Résistance, où il entra bravement le 26 août, paradant en jeep, une mitrailleuse à la main. Accablée, je songeai à Huguette, à ses enfants, à tout ce qu'il me faudrait jeter en pâture au public de ma propre vie... Et puis son

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

mari avait une belle situation, de hautes relations, il prendrait un excellent avocat, quel tribunal condamnerait un tel homme sur la foi d'une expertise graphologique ? Dans ces affaires, en outre, les experts sont rarement du même avis ! Abattue, je compris qu'il n'y avait rien à faire, et qu'il ne me restait que mes yeux pour pleurer. Je serais la veuve d'un homme à qui je ne m'étais même pas donnée ! Ce traître savait de quoi il parlait en m'appelant « la petite veuve » ! J'essayai de me persuader que le Ciel le punirait, que depuis son crime il était bourrelé de remords, mais je savais bien qu'il n'en était rien. Les photos de presse le montraient frais et rose, épanoui, plein d'assurance, il commençait à s'empâter... Une nausée me prit, j'allai vomir dans la salle de bain, revins en titubant dans ma chambre où j'eus encore la force de cacher le billet de Jacques et la photo de sa lettre dans le coffre et de me jeter toute habillée sur mon lit, tremblante de fièvre. Je me recroquevillai et sombrai presque aussitôt dans un sommeil agité et rempli de cauchemars affreux.

.....

## **XVI. L'après-guerre**

Quand je m'éveillai, il me fallut un moment pour comprendre que les murs blancs qui m'entouraient étaient ceux d'une chambre d'hôpital. Par une grande fenêtre, le soleil entra à flots. Allongée sur le dos, j'avais l'impression de flotter au-dessus de mon lit. Je voulus lire l'heure à ma montre, découvris mon bras prodigieusement amaigri et poussai un faible cri : « Étais-je plongée dans un nouveau cauchemar ? ». Une jeune infirmière entra aussitôt, me passa la main sur le front, me saisit le poignet pour prendre mon pouls et me dit « Bonjour, Mademoiselle, vous voici donc réveillée ! Tout va bien ! »

« Quelle heure est-il ? Demandai-je

– Dix heures quinze

– J'ai donc dormi bien longtemps ?

– Plus que vous ne croyez : nous sommes le 13 Juin 1946 ! »

J'avais dormi plus de trois mois !

Bientôt, un médecin me rendit visite et, m'ayant examinée, me dit que j'avais passé cent jours dans le coma et qu'on s'était demandé si je m'en remettrais jamais. « Mais c'est fini, ajouta-t-il, vous allez pouvoir vous réalimenter très progressivement et dans quelques semaines vous serez sur pieds et pourrez rentrer chez vous ! »

Ma convalescence fut interminable et s'acheva au cours d'un long séjour à Deauville. Mais enfin, j'étais jeune et robuste, et la nature fit son œuvre, malgré le peu de goût que je ressentais de revenir à la vie. Maman, qui venait me voir chaque jour, et surtout Anna, qui passait auprès de moi le plus de temps possible, me mirent au courant des derniers événements. Ernest et le cousin Henri qui avaient disparu comme par enchantement, avaient réussi à s'enfuir en Espagne d'où ils ne revinrent que deux ans plus tard.

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

Les jumeaux, assagis et bientôt mariés avaient repris leurs affaires, et mon père se terrait, n'osant pas même se rendre à son usine. Suzy m'apprit que, comme tout était à reconstruire, Jacques avait reçu une belle promotion du nouveau régime, il fit une brillante carrière au Ministère de l'Industrie. Moins heureux, Jean Gosselin, avec qui mon père s'était plus ou moins associé, fut arrêté, condamné à une peine de prison, et ses biens furent saisis. Un autre ami de la famille dont j'ai dit quelques mots, Georges Scapini, dut s'enfuir à l'étranger pour échapper à la justice et fut gracié en 1952. D'autres furent moins heureux. Papa sut se faire oublier, on ne pouvait lui reprocher que d'avoir fait de bonnes affaires avec l'occupant, et il était loin d'être le seul ! Si quelques profiteurs écopèrent pour l'exemple, ils étaient trop nombreux, et de trop bonnes familles, pour être punis. Mais il n'est plus retourné à l'usine, qu'il dirigeait de chez lui, son sous-directeur, moins compromis aux yeux du personnel, venant lui rendre des comptes chaque semaine. Après les grandes grèves de 1947–1948, il finit par revendre l'affaire à une grosse entreprise de métallurgie, dont il prit un gros paquet d'actions. Sur ces entrefaites, je perdis définitivement de vue mes cousins Michel et Guy, qui s'étaient brouillés avec leur grand-oncle à propos de la liquidation de certaines affaires réalisées pendant la guerre, ce que je ne compris que par de rares et brèves allusions de mon père.

J'avais alors repris depuis longtemps mon travail auprès de lui, après avoir négligé complètement nos affaires pendant de longs mois. Mon père me faisait entièrement confiance pour la partie qu'il m'avait donnée à gérer, et nous n'avons eu qu'un différend. En 1948, une loi confirma le blocage des loyers et donna aux locataires le droit de se maintenir dans les lieux autant qu'ils le voudraient. Beaucoup de propriétaires vendirent leurs immeubles,

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

qui menaçaient de leur coûter plus qu'ils ne leur rapportaient. Je voulais suivre leur exemple, de meilleurs placements s'offraient. Mon père se cramponna à ce qu'il possédait, me faisant observer que c'étaient les banques et les compagnies d'assurances qui se substituaient aux investisseurs privés, des plaques de marbre apposées sur les plus beaux immeubles signalaient fièrement leurs acquisitions : elles devaient avoir de bonnes raisons pour cela ! Il avait raison : la crise du logement, qui ne devait plus cesser, fit augmenter rapidement la valeur de ces biens et le loyer des appartements qui finissaient par se libérer.

Autour de moi, le vide s'était progressivement fait. Mes parents, en vieillissant, virent se restreindre le cercle de leurs relations et leur activité. Ils recevaient de moins en moins, et seulement quelques personnes de leur âge. Gabriel s'était marié avec une jeune Française du Canada, et nous n'échangions plus qu'une lettre au nouvel an. Il ne manquait jamais de réitérer la même invitation : lui et sa femme seraient heureux de m'accueillir, ils avaient plein d'amis sympathiques et il se faisait fort de me trouver un mari charmant. Mais qu'aurais-je fait dans ce pays de neige ? En décembre 1947 j'avais coiffé la Sainte-Catherine ; c'était alors comme entrer dans la pire des carrières féminines : celle de vieille fille ! En 1950, Suzy se mit en ménage avec une femme plus jeune qu'elle de cinq ans : ce genre de situation n'était pas plus rare qu'aujourd'hui, du moins dans notre milieu, mais les « femmes damnées », comme leurs homologues masculins, étaient réputées infréquentables par les honnêtes gens. Mon dernier lien, bien ténu, avec ma génération, se trouvait rompu.

En vendant l'usine, mon père s'était séparé de son chauffeur,



## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

qu'il avait cédé avec sa voiture de fonction. Maman ne conduisait plus depuis quelques années. Il acheta une puissante Mercedes et reprit le volant avec confiance, se souvenant d'avoir fait de la compétition au temps lointain de sa jeunesse, c'est-à-dire bien avant la première guerre mondiale, et très fier d'avoir été parmi les premiers à passer son « certificat de capacité », ancêtre du permis de conduire, en 1892, à l'âge de trente ans. Il conduisait donc avec assurance, très vite et n'hésitant pas à prendre des risques, comme tout le monde en France en ce temps-là. L'été 1952, au cours de notre séjour habituel à Deauville, un gendarme vint m'apprendre que mes parents avaient trouvé la mort dans un accident de la route, me laissant orpheline, et leur seule héritière.

## DEUXIÈME PARTIE : JUAN

« *Mon cœur exulte* » (*Samuel 2.1*)

## XVII. Hibernation

Si la mort de mes parents me fit éprouver un choc, je m'en remis aussitôt et n'en éprouvai guère de chagrin : ils ne m'avaient jamais témoigné d'affection, et leur monstrueux égoïsme m'avait sacrifiée à leur confort personnel, me condamnant à vivre en solitaire jusqu'à la fin de mes jours. Je ne connaissais plus personne au monde, sinon la vieille Anna qui se faisait grincheuse et taciturne tout en me restant dévouée, et le comptable légué par mon père, qui me rendait visite une fois par mois et que je recevais dans le petit salon. J'étais à la tête d'une fortune que je savais gérer, qui me mettrait à l'abri du besoin pour le reste de mes jours, et qui me fournissait ma seule occupation. J'avais d'ailleurs peu de besoins, et aurais pu tomber dans l'avarice. Je songeai un instant à entrer dans quelque ordre religieux qui aurait fait bon usage de mes biens et m'aurait peut-être apporté la paix, mais je n'avais jamais eu la foi, et mes années de pensionnat m'avaient fait comprendre à quel degré d'aigreur et de méchanceté la vie conventuelle pouvait conduire des femmes qui n'étaient pas soutenues, ou plutôt entraînées, par une vraie vocation. Il me semblait, et je crois d'ailleurs encore, que la vie religieuse ne peut conduire qu'à l'aigreur et au dessèchement ou à la sainteté. Et je savais bien que je n'avais pas l'étoffe d'une sainte. Si ridicule que cela puisse être, je dois avouer que j'étais restée, au fond, et sous une enveloppe qui menaçait de se racornir, la petite fille imaginative et rêveuse que j'avais toujours été. Je choisis donc de devenir une sorte de nonne laïque et de me donner un emploi du temps régulier, le calme retour des mêmes occupations devant m'anesthésier et me faire oublier mes déceptions, et j'y réussis assez bien.

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

Été comme hiver, je me levais à sept heures et me mettais au travail à huit heures et demie derrière le bureau qui avait été celui de mon père et dont j'avais adopté symboliquement le grand fauteuil. Je déjeunais, presque toujours seule, à midi et demie précise, dans la grande salle à manger : une nouvelle du *Sortilège malais*, où l'on voit un gouverneur britannique maintenir pour lui seul, dans la brousse, l'étiquette qui réglait la vie de sa caste en Angleterre m'avait fascinée. J'avais pourtant essayé de convaincre ma brave Anna de prendre avec moi ses repas, mais elle s'en était montrée choquée et continua à manger seule, dans la cuisine : « On ne mélange pas, disait-elle, les torchons et les serviettes ! » Après le café, il m'arrivait d'inscrire à mon programme quelque course urgente : visite à des locataires, visite de chantier ou rendez-vous avec un artisan, consultation de mon courtier ou de mon notaire, mais la plupart du temps je faisais une grande promenade, traversant la Porte Maillot pour gagner le Bois de Boulogne, où je faisais le tour des lacs avant de rentrer, qu'il pleuve ou qu'il vente. Une fois par semaine, j'allais à la piscine. Restaient de longues soirées où je lisais et relisais inlassablement les auteurs de ma jeunesse, découverts en pension et que nous lisions en cachette, traquées par les religieuses qui les trouvaient immoraux : Gyp, Henri Bordeaux, René Bazin, et pour les modernes, Delly et Pierre Benoît dont les romans sentimentaux me transportaient dans un monde idéal où les jeunes filles malheureuses finissent toujours, après diverses épreuves, par trouver le bonheur... Je n'y croyais guère, la vie m'avait appris que la réalité pouvait être moins rose, mais c'était justement le moyen de la fuir et de rêver tout à mon aise. Je n'avais aucune raison de changer quoi que ce soit à l'appartement que mes parents m'avaient laissé, mais je revendis le vieux coffre à jouets et installai dans ma chambre une grande et belle bibliothèque

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

d'acajou que je remplis de mes romans, après les avoir fait relier en cuir à grands frais en m'inspirant de la collection de la Pléiade, avec une couleur de reliure et de couverture différente pour chaque écrivain.

Le dimanche, ayant donné congé pour la journée à Anna, j'assistais à la grand messe de dix heures à l'église Saint-Ferdinand des Ternes, alors en pleine rénovation : si je rêvassais pendant les sermons que je trouvais tous ennuyeux, j'aimais les fastes de la liturgie et j'appréciais la musique grégorienne des grandes orgues. Les offices étaient encore dits en latin, les prêtres étaient revêtus de costumes richement ornés, les enfants de chœur de la soutane de drap rouge et d'un surplis blanc orné de dentelle, et un Suisse majestueux faisait résonner la hampe de sa hallebarde sur les dalles. Comme ce drame japonais qu'on appelle le Nô, la messe était un spectacle qui atteignait à sa perfection quand rien de nouveau ou d'imprévu ne venait l'adultérer. Une autre de mes habitudes, transmise par maman, était de donner une légère aumône aux mendiants qui attendaient la sortie de la messe, mais vers cette époque, ils se firent rares et disparurent : on devait parler plus tard des « trente glorieuses ». En rentrant, je faisais une ou deux courses au marché Lebon, passais à la merveilleuse pâtisserie Laborde et y achetais une religieuse au chocolat, qui était la seule gâterie que je m'accordais dans la semaine, moins par goût que pour maintenir une tradition familiale qui me rassurait, comme la messe. Puis je me préparais un repas léger. L'après-midi, je retournais à l'église pour entendre les vêpres, et le soir j'allais au concert, de préférence à Pleyel ou à la salle Gaveau, proches de chez moi.

J'avais accepté de renouer à l'occasion des obsèques avec l'oncle

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

Ernest, qui se faisait vieux et mourut en 1956 et avec mes cousins : le passé était le passé, et si je ne les avais jamais beaucoup appréciés ni estimés, je n'avais pas non plus de griefs personnels à leur égard. Nous les recevions à tour de rôle une fois l'an, c'était pour nous, comme le répétait à chaque fois Anna, l'occasion de retirer les housses des meubles et d'aérer le grand salon. Quant aux cinq grandes chambres, personne n'y entrait plus. Ces retrouvailles me permirent de maintenir la tradition des vacances en famille dans la grande maison de Deauville, que les femmes et les enfants de mes cousins animaient à leur tour : j'ai toujours aimé les enfants. Je gardai aussi l'habitude des vacances de Pâques à Cannes, mais je n'y emmenais qu'Anna. Ma vie ainsi réglée, le temps passait vite, sans événement notable qui vînt en troubler le cours.

### XVIII. Révélation

Pourtant, le retour inexorable de mon anniversaire devenait un moment de plus en plus pénible. En 1957, le jour de mes trente-cinq ans, qu'Anna ne manquerait pas de me souhaiter – elle serait bien la seule – je me réveillai de fort méchante humeur, qu'une longue contemplation de mon image dans le miroir ne fit qu'aggraver. Mon visage ne présentait pas encore ces fameuses pattes d'oie qui dans mes romans annonçaient la vieillesse, mais il perdait incontestablement de sa fraîcheur, et il me sembla que ma peau commençait à se dessécher : peut-être devrais-je utiliser quelque pommade grasse ? Je ne songeais pas à plaire, et j'avais écarté sans regret les quelques hommes (des amis de mes cousins et une ou deux rencontres de hasard) qui avaient tenté de me faire la cour, et que je soupçonnais d'être moins attirés par ma personne que par ma fortune, ou qui me paraissaient inconsistants, mais l'idée que j'offrirais bientôt l'image classique de la vieille fille m'était odieuse. L'après-midi, n'ayant pas le courage d'entreprendre ma grande promenade habituelle, je flânai sans but dans le quartier, dans l'espoir que le spectacle de la rue me détournerait de mes tristes pensées. Comme enfin je me décidais à rentrer, je m'arrêtai devant la boutique du marchand de T.S.F. qui faisait l'angle de ma rue et de la rue du Sergent Hoff. Elle venait de changer de propriétaire, la devanture en bois était repeinte et les deux petites vitrines, naguère poussiéreuses et désormais brillamment éclairées, offraient au regard des passants les tous derniers modèles de postes de radio. Un grand poste dernier cri en était la vedette : c'était une longue boîte de palissandre munie de sept touches, d'un grand cadran lumineux où étaient inscrites toutes les grandes capitales du monde et bien d'autres noms mystérieux – Helsinki, Ljubljana, mais aussi

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

Kalundborg, Hilversum, Huizen, Sottens... – et enfin d'un non moins mystérieux « œil magique » de verre (j'appris bientôt qu'il devenait plus net au fur et à mesure qu'on approchait de la station recherchée), le haut parleur étant dissimulé par un grand rectangle d'une belle étoffe brillante de couleur grège agrémentée de minuscules points jaunes et rouges... Je me fis la réflexion que le vieux poste tout en hauteur de mes parents qui trônait dans le grand salon avait fait son temps : il grésillait et nasillait tant qu'il était impossible d'y écouter de la musique, et je n'entrais d'ailleurs jamais dans cette pièce en dehors des visites que j'ai mentionnées. En débarrassant ma table de nuit de tous les bibelots que j'y avais accumulés, je pourrais placer mon nouveau poste à ma portée, et accompagner mes lectures d'un fond musical, ou même écouter la retransmission de concerts comme nous faisons sur celui de Deauville, bien moins beau, que les jumeaux m'avaient offerts deux ans plus tôt ! Ce serait mon cadeau d'anniversaire !

Je suis donc entrée dans la boutique où un jeune homme brun – il n'avait pas beaucoup plus de vingt ans, petit mais râblé, et dont je notai immédiatement avec dédain le visage gras et lisse et les manières vulgaires – quitta immédiatement l'établi où il travaillait à quelque réparation pour m'accueillir avec son plus beau sourire commercial. Je lui expliquai que je souhaitais disposer dans ma chambre d'un poste de T.S.F. moderne, m'enquis pour la forme du prix de celui que j'avais déjà choisi, eus à en subir un vibrant éloge et demandai s'il pouvait me le livrer tout de suite.

« Tout de suite, non, je ne peux pas quitter mon magasin dans la journée ! (le mot boutique était alors dévalorisé, et aucun commerçant ne l'eût employé en présence d'un client)

– Alors ce soir, dès la fermeture ?



Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

- Je ferme à huit heures, mais j’ai déjà une livraison à faire, disons neuf heures ?  
– Bon, mais pas plus tard ! »

Sitôt rentrée, je m’empressai de procéder aux préparatifs indispensables qui se réduisaient à transporter la lampe de chevet de la table de nuit située du côté de la porte à celle qui était à droite de mon lit et je fourrai provisoirement dans un placard (où je les oubliai longtemps avant de les jeter) les bibelots qui encombraient ces deux meubles. Satisfaite de mon travail, je passai à table et dînai avec appétit, servie comme d’ordinaire par Anna à qui j’avais annoncé mon acquisition, et qui se montra toute heureuse de me voir enfin désirer quelque chose. Elle se retira à huit heures, toujours selon l’usage : je lui avais aussi proposé, à la mort de mes parents, de venir s’installer dans l’une des cinq pièces vides, mais elle avait refusé avec énergie, préférant rester dans notre chambre de bonne du sixième, mal chauffée en hiver (elle avait seulement accepté que j’y fasse installer un bon radiateur électrique), étouffante l’été et sans eau courante (elle devait aller la chercher sur le palier, près de toilettes turques qu’elle partageait comme la prise d’eau avec les chambres voisines). Je pris le livre que je lisais, ou plutôt que je relisais à ce moment-là, en attendant le commerçant qui se présenta cinq minutes avant l’heure prévue, portant dans ses bras un grand carton qu’il tint à débarrasser dans le vestibule. Puis il me suivit dans ma chambre, posa le poste sur la table de nuit que j’avais préparée, et se pencha pour le brancher.

« Vous n’avez pas de prise ? me dit-il en se relevant

– Je ne sais pas, je n’y ai pas pensé !

– Bon, fit-il grossièrement, les femmes n’ont pas l’esprit pratique ! Heureusement, j’ai tout prévu ! »

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

et là-dessus, il retourna dans le vestibule où était resté l'emballage et en revint avec une rallonge de deux mètres environ et une prise multiple. Ayant effectué les branchements, il me dit que c'était une installation provisoire, et qu'il serait plus prudent de faire venir un électricien pour poser une seconde prise. « D'ailleurs, me fit-il observer, votre installation électrique date de la construction de l'immeuble, elle est à refaire entièrement ! » Agacée par son ton autoritaire, je lui fis observer que je ne l'avais pas fait venir pour une expertise, mais pour me livrer un poste de T.S.F. Penaud, il s'assit sur mon lit, et étant donné la disposition des lieux, m'invita à m'asseoir à côté de lui pour suivre ses explications. Il enfonça du doigt la touche de gauche et le cadran s'éclaira. Il commença à m'expliquer le fonctionnement du poste tandis que j'étais obligée d'approcher ma tête de la sienne pour suivre sur le cadran ses indications ; cette présence masculine toute proche me troublait étrangement. Je m'aperçus avec confusion que s'éveillait en mon corps une émotion intime que je n'avais plus ressentie depuis le temps lointain où François, à la faveur de l'obscurité (il choisissait toujours pour cela une place au dernier rang du cinéma) glissait sa main sous ma robe pour une longue caresse qui me mettait hors de moi. Soudain, je sentis sa main sur le bas de mon dos. En d'autres circonstances, j'aurais vertement remis à sa place le malotru, mais le geste imprévu de ce rustre me surprenait à un instant où je me laissais aller, et me trouvais sans défense. Tandis qu'il m'expliquait les secrets de l'œil magique en me caressant d'une main prudente, je me sentais, inexplicablement, gagnée par son excitation. Quand il me prit dans ses bras et chercha mes lèvres, je me laissai aller, toute molle. Mais quand je sentis sa langue qui cherchait à pénétrer dans ma bouche, j'éprouvai une telle répulsion que je me levai d'un bond, le repoussai de toutes mes forces, fit trois pas, et

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

tombai en larmes sur une chaise. Le jeune homme se jeta à mes genoux, implorant mon pardon, avec des gestes doux : c'était plus fort que lui, il me désirait mais n'aurait jamais voulu me manquer de respect. Ses grands yeux marron semblables à ceux d'un chien triste me rappelèrent que j'avais songé à prendre un animal de compagnie pour peupler ma solitude, et tandis que je me rassurais, les mains de l'homme dégrafaient doucement mon corsage. Quand il me porta sur le grand lit, je m'entendis murmurer avec ferveur « Faites-moi tout ce que vous voulez ! » et je fermai les yeux en m'abandonnant. Il se montrait, dans sa hâte, incroyablement maladroit, et je dus l'aider à retirer mon soutien-gorge. Après des caresses si tendres que j'atteignis l'orgasme, il tira si brutalement sur la fermeture éclair de ma jupe que je l'entendis craquer. Je voulus l'arrêter quand il me retira mon dernier vêtement, mais il était trop tard. Son corps nu et musculeux m'écrasait...

Il se leva très discrètement vers quatre heures du matin et commença à se rhabiller, mais ses allées et venues avaient suffi à m'éveiller, et je tendis la main pour le retenir. Il se pencha sur moi et m'embrassa tendrement puis me dit, suppliant : « Ce soir, même heure, je viendrai poser la prise ? » Sur quoi il partit, et je me rendormis aussitôt. Je me réveillai tard et restai paresseusement au lit, contre mon habitude, à me remémorer cette nuit fabuleuse. Je n'étais pas tout à fait l'oie blanche de mes chers romans, la jeune fille innocente et pure à laquelle j'aimais à m'identifier. Mon expérience était pourtant très mince. Quand j'étais gamine, lors de grandes vacances, et profitant d'une maladie infantile qui obligeait Gisèle à garder la chambre, nous étions montés plusieurs fois au grenier, avec mon cousin Gabriel, pour jouer à touche-pipi. Nous avions à cette occasion, et pour

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

mieux tenir nos rôles de docteur et de patiente, dégagé de la housse qui le recouvrait un vieux divan que je me souvins avoir vu, toute petite, chez ma grand-mère maternelle, très vieille femme qui avait fini ses jours dans cette maison. Je n'en avais gardé que l'image d'un masque silencieux et sévère, car elle était morte à près de soixante-quinze ans, l'année de mes cinq ans, mais ce souvenir donnait plus de saveur à nos puériles transgressions. Cela ne s'était jamais reproduit depuis ce bel été, et nous n'en avions jamais reparlé. François m'avait fait connaître mes premiers émois, mais ce n'avait été qu'un flirt trop tôt interrompu. Pourtant, j'en savais davantage par les confidences très complaisantes que Suzy m'avait faites au sujet de ses premières expériences sexuelles (avec un garçon), sans doute dans le but de m'émouvoir, mais elle en avait été pour ses frais, la seule idée qu'une fille puisse me toucher me paraissant répugnante. Enfin Huguette m'avait raconté en termes presque aussi crus sa nuit de noces et un peu plus tard quelques fantaisies de son mari. Mais je n'avais jamais soupçonné la violence des émotions et la jouissance que ces récits recélaient. Je souris en songeant à la première page de mon journal, écrite quand je me croyais devenue femme. Comme j'étais loin, alors, d'imaginer ce que cela signifiait !

### **XIX. Anna et sa mère**

Mais j'entendais, dans l'appartement, aller et venir la brave Anna qui faisait beaucoup de bruit pour me réveiller, n'osant pas frapper à ma porte, mais sans doute inquiète. Je me levai donc, tirai les rideaux et ouvris les persiennes à grand bruit aussi, pour l'avertir qu'elle pouvait entrer. Anna avait l'habitude, comme toutes les bonnes ménagères de ce temps-là, d'aérer la literie en mettant draps et couverture sur l'appui de la fenêtre après les avoir secoués sur la cour. Comme elle tirait les draps en ronchonnant parce que je l'avais mise en retard, elle se retourna, visiblement inquiète, et dit en scrutant mon visage : « Mademoiselle a été malade cette nuit ? Vous avez les traits tirés ! » Je la pris par les épaules et lui dis : « Nom, ma petite Anna, je suis seulement très heureuse ! » Elle me serra dans ses bras avec effusion :

« Vous allez donc enfin vous marier ?

– Je ne sais pas, je n'y ai pas encore songé, mais je ne crois pas !

– Le monsieur est marié ?

– Je ne sais pas, je ne lui ai pas demandé... »

Elle réfléchit un instant et ajouta :

« Vous savez, ma mère n'a jamais été mariée et comme nous étions très pauvres, j'ai commencé à travailler à douze ans, mais nous étions très heureuses !

– Et tu ne t'es jamais mariée non plus ?

– Mais j'ai quand même été très heureuse aussi, dit-elle avec un sourire malicieux. Il ne m'a manqué qu'une fille... jusqu'à votre naissance !

– Et tu as toujours été et tu restes ma vraie mère ! » ai-je conclu en l'embrassant. Mais raconte-moi, après tant d'années, je ne sais rien de toi ! »

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

Je me suis assise sur le lit défait, Anna s'est installée en face de moi sur une chaise et, après un instant de réflexion, a commencé le récit de leur vie :

« Ma mère était la plus âgée d'une famille nombreuse de paysans. Ils étaient du petit village breton de Saint-Maugan, dans le Pays de Brocéliande, en Ille-et-Vilaine. C'étaient des gens très pauvres, qui ne parlaient que le breton. Bien sûr, elle n'est jamais allée à l'école ! Au lieu de ça, il a fallu la placer toute gamine (elle devait avoir guère plus de dix ans) comme domestique dans un château, pas très loin de chez eux. Le curé l'avait recommandée à un vieux seigneur très dévot. Elle ne gagnait pas beaucoup plus que sa nourriture, mais c'était toujours une charge de moins. Les journées de travail étaient longues, mais plutôt moins dures qu'à la maison, où elle devait s'occuper de ses frères et sœurs quand elle ne gardait pas les vaches ou n'aidait pas aux champs. Et puis c'était une bonne maison, et les autres domestiques étaient gentils avec elle. Donc, tout se passait bien.

Mais voilà-t-il pas qu'un jour qu'elle cirait le parquet, le vieux, qu'était sans doute éméché, l'a culbutée par surprise ! Elle avait pas quinze ans. Ensuite, il venait souvent la voir dans sa chambre, sous les toits. Personne ne faisait semblant de rien voir. Que voulez-vous, c'était l'habitude ! Et puis un jour, ce qui devait arriver arriva, la gosse a su qu'elle était enceinte. Vous parlez d'une affaire ! Elle a caché son état le plus longtemps possible, mais comme elle revenait chez ses parents tous les mois, sa mère a fini par s'en apercevoir ! Son père était furieux, il lui a défendu de revenir jamais dans sa maison, et elle n'est jamais retournée dans son village. Heureusement, le vieux avait pris goût à cette aventure, il devait sentir que ça serait la dernière, alors il l'a fait accoucher en secret, à Rennes, et a

confié l'enfant à une nourrice.

– Tu as donc du sang bleu ?

– Ma foi, ça m'avancerait bien ! Mais non, c'était mon frère, je suis née deux ans plus tard !

– Et d'un autre père ?

– C'est-à-dire que oui, il avait logé ma mère dans un tout petit meublé, où il continuait à lui rendre visite chaque semaine, et il l'entretenait tant bien que mal. Elle avait pour voisin un jeune maçon, marié, avec déjà deux enfants. C'était vraiment un beau gars, et il n'a pas fallu longtemps pour qu'il lui donne envie de goûter à un autre potage ! C'est comme ça que je suis née, de père inconnu, comme mon frère, bien sûr : le vieux, qui était très fier de ce nouvel exploit, n'aurait jamais songé à me reconnaître, et le jeune ne pouvait pas ; dans ce temps-là, on était marié pour la vie, il tenait à ses autres enfants, et même à sa femme, il paraît : les hommes sont comme ça ! Ma mère n'avait rien à faire avant ma naissance, et elle s'ennuyait ferme ente les visites de ses deux hommes. Elle était habituée à travailler dur et n'était pas fainéante. Alors elle s'est mise en apprentissage chez une couturière qui habitait sur le même palier et s'est trouvée bientôt en état de vivre de son travail – bien pauvrement, mais elle y était habituée – quand le vieux est venu à mourir. J'avais alors dix ans, et mon frère, que nous allions voir chez sa nourrice quand c'était possible, arrivait à douze. C'était chez nous l'âge de travailler, et plus personne ne payait sa pension. Sur les conseils de son ami, maman l'a placé comme grouillot chez son patron, et il a fini par monter son entreprise de maçonnerie, mais c'est bien plus tard. Il s'est marié, a eu deux filles et un fils. Pendant la guerre, mon neveu qui avait été fait prisonnier s'est évadé et est entré dans la Résistance : c'est pour ça que je savais pas mal de choses...

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

Bon, mais c'est une autre histoire, je reviens à ma mère. En attendant que je puisse travailler, et en se privant beaucoup, la pauvre, elle m'a mise à l'école des Pères : en deux ans, j'ai su lire et écrire, mais je n'ai jamais eu une bonne orthographe. Maman avait de l'ambition pour moi, elle ne voulait pas que je recommence la même histoire qu'elle, alors elle m'a élevée sévèrement, m'a mise en garde contre les hommes, et quand il a fallu me mettre au travail, elle m'a placée chez une veuve qui tenait un magasin de modes, où je devais devenir vendeuse. Entre temps, son maçon s'était tué en tombant d'un échafaudage, ça n'était pas rare dans ce métier. Mais elle était encore belle, et elle n'a jamais manqué d'hommes. De beaux messieurs lui ont fait des avances, mais c'était une honnête femme, elle n'était pas à vendre et elle a toujours pris ses amis dans notre milieu.

Ma patronne avait une fille qui avait une bonne dizaine d'années de plus que moi, mais qui m'avait prise en amitié. Elle s'est mariée à un monsieur de Paris, et quand elle l'a rejoint, elle voulait que je la suive, pour faire la modiste dans leur belle boutique, mais maman n'a jamais voulu, elle disait que Paris est un lieu de perte. Mais elle est morte à trente-trois ans, en essayant d'avorter ! J'avais seize ans, l'envie de voir du pays, et comme la fille de ma patronne renouvelait son offre, j'ai pris une petite valise en carton et un parapluie, et ma patronne m'a mise dans le train pour Paris, avec un mot d'écrit où il y avait l'adresse de sa fille, près des Champs-Élysées, et les numéros des omnibus pour m'y rendre.



## XX. Amours d'Anna

C'était mon premier voyage, et j'étais un peu ahurie en arrivant à la gare de Lyon. Sur le quai, un beau garçon m'a accostée, il m'a demandé si je venais de Bretagne, m'a proposé de porter ma valise et m'a demandé où j'allais. Quand je lui ai dit que j'allais m'installer directement dans ma chambre, il m'a offert de me conduire en fiacre à ma nouvelle adresse. Je n'étais jamais montée en fiacre, il n'y en avait pas à Rennes, alors j'ai accepté.

- Pauvre Anna, te voilà bien mal partie !
- Ne croyez pas, Mademoiselle, il ne faut pas croire que les Bretonnes étaient toutes des Bécassines (elle détestait cette héroïne que j'avais adorée), ma mère m'avait raconté son histoire et bien mise en garde, je savais ce qui lui était arrivé, et j'étais futée ! Bien sûr, ce garçon a voulu m'embrasser, sitôt dans la voiture, mais je lui ai dit : « Bas les pattes ! Tu es trop pressé, mon ami ! Je suis fatiguée du voyage ! » Eh bien, il s'est tenu tranquille, mais il a dû être bien étonné de me voir entrer avec ma valise et mon parapluie, pendant qu'il payait le cocher, non pas sous la porte cochère, mais dans la belle boutique de modiste. Comme j'ai vu par la vitrine qu'il m'attendait dans la rue, je l'ai montré à Madame, qui m'a répondu « Ne crains rien, je te conduis à ta chambre ». Nous sommes sorties, elle est allée droit au gars et lui a dit : « Maintenant, déguerpissez ! Si je vous revois dans ce quartier, j'appelle la police ! » Il m'a jeté un regard noir, mais il s'est sauvé la queue entre les jambes, sauf votre respect, et je n'en ai plus entendu parler !
- Te voilà donc Parisienne, et toujours vierge ?
- Ça n'a pas duré très longtemps ! Pourtant j'étais très sage, comme vous voyez, mais je me suis vite rendue compte que mes camarades de travail, qui étaient toutes jeunes et jolies,

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

l'étaient moins. Comme à Rennes, la clientèle était féminine, mais c'étaient des dames très riches, presque toujours accompagnées de beaux messieurs qui nous observaient sans en avoir l'air, faisaient leur choix et revenaient nous voir le soir même ou le lendemain, quand nous sortions du travail. J'ai eu plusieurs propositions, mais je les ai tous envoyer promener, suivant l'exemple de ma pauvre mère. Mais un jour...

- Un jour ?
- Une dame est venue avec son fils, qui avait l'air d'un étudiant. Il m'a regardée timidement, et nous avons rougi tous les deux. Il était très beau, grand et mince, brun comme je les aime, de grands yeux noirs, la peau mate, de longues mains blanches de fille, et élégant avec ça ! Quand elle a eu fini ses achats, il est reparti avec sa mère sans avoir dit un mot, ni regardé d'autres filles. C'était le matin, et la journée m'a paru bien longue ! Mais à la fermeture, quand je suis sortie pour monter dans ma chambre, il m'attendait sur le trottoir. Il m'a demandé si j'étais libre, si je voudrais bien dîner avec lui, déjà je sentais que je n'avais rien à lui refuser. Il a fait signe à un fiacre en maraude, et je l'ai suivi...
- En somme, c'est ta première histoire qui recommençait ?
- Ah, ne croyez pas, ça n'avait rien à voir. Je m'étais tout de suite rendu compte que ce jeune homme n'était pas un vaurien comme l'autre, c'était un vrai Monsieur, il m'a traitée tout de suite avec beaucoup de respect, il s'est présenté, m'a dit son nom, m'a demandé le mien, il faisait sa première année de droit et voulait être avocat, et il a voulu savoir où j'étais née, quelle était ma famille, pourquoi j'étais venue à Paris... Nous avons dîné dans un petit restaurant du quartier latin, puis il m'a emmenée au bal et nous avons dansé jusqu'à tard dans la nuit.
- Tu devais être bien fatiguée au travail, le lendemain ?

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

- Dame, mais je l'étais bien plus trois jours plus tard : je l'avais suivi chez lui et ce qui devait arriver arriva ! Heureusement, le lendemain était un dimanche. Le lundi soir j'ai déménagé chez lui – toujours ma petite valise en carton et mon parapluie, avec un chapeau en plus – et on a vécu ensemble trois années délicieuses. C'était un garçon sérieux, il allait à ses cours pendant que je travaillais et il étudiait beaucoup huit jours avant chaque examen, là je me faisais toute petite pour ne pas le déranger. C'est qu'il m'avait promis de m'épouser quand il aurait fini ses études ! Le reste du temps, c'était la belle vie, on n'avait pas beaucoup d'argent, mais on n'était pas difficiles, on vivait d'amour et d'eau fraîche, comme on dit, enfin on allait souvent dans de petits restaurants pas chers, et à Nogent le dimanche, pour danser, on rencontrait ses camarades, tous de joyeux lurons, et leurs petites amies, et puis il était si gentil...
- Et ça a fini comment ?
- Bien tristement, Mademoiselle ! Quand il a eu son diplôme (qu'il était donc beau dans sa robe d'avocat toute neuve !) il a demandé à ses parents de me présenter, mais c'étaient des gens riches et sans cœur comme souvent (excusez-moi, je ne dis pas ça pour vous, ni même pour vos parents qui étaient de bons patrons). Bref, ils avaient leur plan, ils ont exigé qu'il rompe avec moi et qu'il épouse une héritière ! Nous avons bien pleuré, mais enfin il ne pouvait pas désobéir, j'ai repris ma valise, mon parapluie, plus un paquet des petites robes qu'il m'avait offertes et il m'a raccompagnée dans ma chambre, en face de la boutique où je travaillais toujours, on s'est aimés une dernière fois et il ne m'est resté que mes yeux pour pleurer. »

J'avoue que j'étais émue par son aventure, qui ressemblait par certains côtés aux romans que j'aimais, mais qui se terminait si

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

mal. Depuis, j'ai beaucoup appris, et j'ai compris que ma pauvre Anna n'avait sans doute été pour cet étudiant, et sûrement aux yeux de ses parents, qu'une de ces petites ouvrières pauvres qu'on appelait des grisettes, et dont le rôle était de permettre aux fils de bonne famille de jeter leur gourme avant de passer aux choses sérieuses : le travail et le mariage bourgeois. Mais au fond, qu'importe ? Elle ne l'a jamais su, et a vraiment vécu un grand amour. Sur le moment, je lui ai demandé :

« Tu as connu d'autres hommes ?

– Dame, je n'avais que vingt ans, et quand on y a goûté ! Il y a eu encore trois étudiants dans ma vie. Que voulez-vous, j'avais pris goût à ce genre de vie. Ô bien sûr, ce n'était plus pareil, j'avais compris qu'ils ne pourraient m'aimer que le temps de leurs études, alors je ne me suis jamais vraiment attachée à aucun, mais j'ai eu un peu de peine chaque fois que j'en ai quitté un, ou plutôt qu'il m'a quittée.

– Et après ?

– Après ? À presque trente ans, je devenais un peu vieille, mais j'ai eu encore un ami, un homme marié, un commis que j'ai perdu de vue en 1914, à la mobilisation.

– Comment s'est passée la guerre, pour toi ?

– C'était un temps très dur pour toutes les femmes. Les métiers de luxe, comme le mien, connaissaient des difficultés, les hommes valides étaient sur le front, et on encourageait les femmes à travailler en usine : pour la Patrie, qu'ils disaient, mais c'était pour l'armée, quoi ! Je me suis embauchée chez votre père en 1915 comme ouvrière. Quand la paix est revenue, les hommes ont été démobilisés, ils ont repris leurs places, on n'avait plus besoin de nous. C'est votre père qui m'a proposé...

– Comment, mon père aussi, petite coquine ?

– Oh non ! Mademoiselle ! Monsieur était très amoureux de sa

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

femme, et je ne l'ai jamais vu faire attention à une autre. Je sais bien que ça ne prouve rien, mais ces choses-là se sentent ! S'il a jamais trompé Madame, il cachait bien son jeu ! En tous cas, il était bien trop fier pour jeter les yeux sur ses employées ! C'était un patron exigeant, mais il s'occupait de chacun et de chacune. Il nous avait encouragées à prendre, parmi ses ouvriers mobilisés qui revenaient de temps en temps voir leurs vieux camarades, à l'usine, des filleuls de guerre. C'était la mode. Les hommes étaient si rares, et on ne savait jamais s'ils en reviendraient ! Alors forcément, on était gentille avec eux. Le mien voulait se marier, je ne pouvais pas lui refuser. Il devait venir en permission pour ça le 15 août 1918. Il a été gravement blessé le 13, et quand notre patron, je veux dire votre père, m'a annoncé quelques mois plus tard qu'il fallait que je trouve un autre travail, je venais d'apprendre la mort de mon fiancé. Alors, vous comprenez, j'ai fondu en larmes. Quand il a su ce qui était arrivé, il m'a demandé si j'accepterais de travailler chez vous (enfin, vous n'étiez pas encore née) et de remplacer leur bonne, qui se faisait vieille et allait prendre sa retraite ; on ferait un essai, elle aurait trois mois pour me mettre au courant, après on verrait. À près de quarante ans, j'étais bien vieille pour reprendre mon ancien travail, alors j'ai été bien contente d'accepter.

- C'était un grand changement ?
- Sûrement, il fallait se mettre à la grande cuisine [en fait, nos menus étaient très variés mais très simples], et surtout apprendre les règles du service, dont je n'avais aucune idée. Mais après son départ Madame, qui m'avait prise en amitié, s'est montrée très patiente et a complété les leçons de la vieille Hortense, un caractère de cochon, celle-là, mais un cœur d'or ! Et puis vous êtes née un peu plus tard : j'étais piégée pour le

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

reste de mes jours !

- Tu n’as pas regretté de ne pas t’être mariée ?
- Au contraire, je crois que j’aurais fait une bêtise si j’avais épousé ce pauvre Julien, j’étais devenue trop indépendante, et il n’était pas mon genre... Après, j’ai eu encore quelques aventures, des rencontres... Et puis ça ne m’a plus intéressée ! Bon, mais vous m’avez mise en retard pour la journée, laissez-moi donc faire votre chambre ! »

## XXI. Jean

Pendant que je prenais le bain qu'elle m'avait préparé, je l'entendis chanter pour la première fois depuis longtemps. J'expédiai mes affaires les plus urgentes, fis après déjeuner une courte sieste et sortis faire mon grand tour, mais la journée me parut interminable. Quand Anna fut partie, je pris une douche écossaise. Enfin, à l'heure dite, retentit le coup de sonnette attendu. Je cours ouvrir : l'ascenseur, qu'on venait de rappeler, stoppait à l'étage supérieur ; mon visiteur, qui portait une boîte à outils, me dit en souriant, assez fort pour être entendu de mon voisin : « Je viens poser la prise ! ». Sitôt qu'il fut entré, je refermai la porte et me suspendis à son cou, sans même lui laisser le temps de se débarrasser de son matériel. L'expression « poser la prise » fit désormais partie de notre langage amoureux. Il avait des manières assez vulgaires, qui devaient s'affiner à mon contact, et aimait ce genre de sous-entendus qui m'aurait encore fort choquée la veille, mais que je trouvais adorable. Bien entendu, il ne posa jamais la prise au sens propre, et ce fut un électricien que j'en chargeai comme il me l'avait suggéré, mais deux ans plus tard !

Après l'amour, nous avons commencé à faire connaissance : il s'appelait Jean, ou plutôt Juan, étant né en Espagne, ce qui me surprit beaucoup. J'imaginai alors les Espagnols comme des hommes minces, de haute taille et au teint olivâtre, avec un accent à couper au couteau, c'est-à-dire aussi différents de lui que possible. Cela le fit bien rire. Pour ce qui est de l'accent, il avait appris presque en même temps les deux langues, ses parents ayant fui le franquisme quand il n'avait que deux ans. J'avais très vaguement entendu mon père et l'oncle Ernest parler de la

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

guerre civile espagnole, mais n'en savais pratiquement rien. Je me promis de l'interroger à ce sujet, mais remis à plus tard cette question qui me paraissait secondaire. Il me dit, en se vieillissant un peu comme je devais l'apprendre plus tard, qu'il avait vingt-cinq ans, et ne voulant rien lui cacher, je lui dis que nous nous étions connus le jour de mes trente-cinq ans : « Tu vois, ajoutai-je tristement, je suis déjà une vieille femme, tu te lasserai vite de moi... » Il me prit alors dans ses bras, me serra tendrement et me dit avec ferveur : « Si demain je te retrouve avec les cheveux blancs, je t'aimerai tout autant ! » C'était sa première déclaration d'amour, et elle ne manquait pas, me semble-t-il, de délicatesse. De fait, je fus bientôt convaincue que si son éducation laissait à désirer, se cachaient sous son apparence rustique un grand cœur et beaucoup de tendresse. J'ajoute que tant qu'il vécut, je me gardai d'avoir des cheveux blancs. Mais c'était pour lui faire honneur. Je n'eus jamais lieu de mettre en doute sa parole.

J'eus le même jour l'occasion de m'apercevoir qu'à ces qualités, il fallait ajouter une ouverture d'esprit et une culture d'autodidacte dont je devais bientôt bénéficier. Ce soir-là, il fit le tour de ma chambre et s'arrêta longuement devant la bibliothèque qu'il ouvrit pour mieux déchiffrer titres et noms d'auteurs. J'étais un peu gênée par cet examen, sentant, bien qu'il ne laissât rien transpirer de ses sentiments, qu'il ne partageait pas mes goûts littéraires ; il ouvrit et feuilleta rapidement deux ou trois volumes, puis les rangea soigneusement et referma le meuble sans commentaire.

« Qu'en penses-tu ? Lui demandai-je, tu les a lus ?

– Je ne connais vaguement que les noms d'un ou deux de ces écrivains, et je ne savais pas qu'on leur avait consacré une édition de luxe...

– Ce n'est pas une édition, c'est moi qui ai eu l'idée de les relier.



Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

- Mais ça a dû te coûter les yeux de la tête ?
- Quand on aime, on ne compte pas. Il t'arrive de lire ?
- Je lis beaucoup, tous les jours. J'aimais l'école, mais j'ai dû, après le certificat d'études, entrer dans un centre d'apprentissage pour apprendre un métier. Ma mère, qui était veuve, avait du mal à joindre les deux bouts comme femme de ménage, il n'y avait que moi pour l'aider... Mais en préparant mon C.A.P., j'ai eu la chance de tomber sur un prof qui m'a guidé dans mes lectures.
- Ton père est mort depuis longtemps ?
- En 1943, j'avais cinq ans, mais je me souviens un peu de lui.
- La guerre ?
- Je te raconterai ça un autre jour, dit-il en me prenant les mains
- Et ta maman, elle vit toujours ?
- Non, nous habitions ensemble à Saint-Denis tant qu'elle a vécu, j'ai loué depuis, en prenant mon magasin, un petit deux pièces rue du Sergent Hoff...
- Tu es marié ?
- Non, grands dieux, c'était la question de confiance ? Je n'y ai jamais songé, je n'ai pas la vocation. Ça te fait de la peine ?
- Au contraire, je n'ai pas la vocation non plus. Pourvu que nous restions longtemps ensemble...
- Mais c'est pour toujours ! s'écria-t-il en m'entraînant de nouveau vers le lit.

La fois suivante, il m'apporta un livre comme je n'en avais jamais lu, c'était *Marie-Claire* de Marguerite Audoux, puis ce fut *Le Grand Meaulnes* d'Alain Fournier, puis une traduction d'un roman espagnol, *Los pazos de Ulloa* d'Emilia Pardo Bazán, puis les beaux romans des sœurs Brontë... J'avais vu et aimé le film *Les Hauts de Hurlevent*, mais avais à peine noté que le scénario était tiré d'un roman célèbre, et n'avais pas retenu le nom de l'auteur et encore

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

moins songé à lire d'autres livres de ses sœurs. Il prit ainsi la direction de mes lectures, se trompant rarement sur ce qui me plairait, et m'amenant ainsi à découvrir progressivement la littérature classique, et j'admirais que cet homme que j'avais trouvé grossier parce qu'il ne ressemblait pas à ceux de mon milieu puisse se révéler un guide si sûr et si cultivé. Un dimanche, il m'emmena au musée du Jeu de Paume voir les Impressionnistes, et ce fut par cette porte qu'il m'introduisit dans le monde pictural et me fit connaître aussi la sculpture. Il n'avait en revanche aucune connaissance de la musique classique, qu'il croyait ennuyeuse. Ses goûts ne s'élevaient pas plus haut que *Le beau Danube bleu* et quelques airs d'opérettes, et j'eus à cœur de l'initier à mon tour à un domaine artistique où il me suivit de son mieux. Mais je dois avouer que s'il aimait m'écouter massacrer sur le piano du grand salon, que je n'avais pas ouvert depuis longtemps, quelque pièce apprise jadis au pensionnat et que j'avais révisée la veille, il s'endormait souvent au concert, si bien que je devais lui donner des coups de coude dans les côtes quand je sentais venir un léger ronronnement, prélude à de plus tumultueuses tempêtes. J'étais sans doute moins bonne pédagogue que lui, à moins qu'il ne fût vraiment pas doué dans ce domaine ou qu'il fût trop tard...

Mais parmi toutes les lectures qu'il me conseilla, il en est une qui m'a particulièrement marquée, et dont j'ai longtemps hésité à parler, mais pourquoi taire ce qui m'a causé tant de plaisir ? Maman en aurait été sidérée, et ce qui reste de ma famille, indigné (les hypocrites !) ; mais je ne les fréquente plus depuis longtemps. Et puis, comme ces pages ne seront pas publiées de mon vivant, et sans doute jamais, je ne me refuserai pas cette confession : Suzy, au pensionnat, prétendait inventer des péchés pour faire

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

sortir de ses gonds notre confesseur, vicaire très austère à Saint-Ferdinand que nous soupçonnions d'être un fichu Tartuffe (ou l'équivalent, car la pièce de Molière, encore une révélation que je dois à Jean, nous était bien sûr tout à fait inconnue). Mais ses inventions étaient des plus naïves et des plus pauvres. Quoi qu'il en soit, il ne fallut pas longtemps pour que je sois éblouie par la variété que Jean ne cessait d'apporter à nos menus amoureux : il est vrai que j'étais si novice que ce n'était pas difficile, mais j'étais étonnée de le voir toujours devancer des désirs que je n'aurais jamais osé formuler, et à peine concevoir. Je lui demandai où il avait pris tant d'expérience : « Tu es très jeune, et pourtant tu as dû connaître beaucoup de femmes ! » Jean me répondit en riant : « Détrompe-toi, tu es la première femme que j'aie vraiment connue, si cela veut dire quelque chose. Je n'étais pas puceau, bien sûr, mais je n'ai fréquenté que les prostituées du Faubourg Saint-Denis et de Montmartre, j'étais trop pressé d'aller au fait, et elles d'en finir et de passer à un autre client, pour qu'elles m'aient appris autre chose que les rudiments ! Mais dans ce domaine comme en tout, on peut faire preuve d'imagination, et aussi s'aider de saines lectures : je t'offrirai un livre instructif, demain. » Et il m'apporta en effet, le soir suivant, soigneusement enveloppé, le *Kâmasûtra* bellement illustré, qui fut quelque temps, en attendant d'autres lectures érotiques, mon livre de chevet.

Il habitait depuis peu dans le quartier, ayant longtemps vécu auparavant à Saint-Denis, et fut très étonné par les proportions de mon appartement, qui n'excédait pas deux ou trois-cents mètres carrés. Quand j'entrepris de le lui faire visiter, il fut à la fois surpris par ses dimensions et étonné par son mobilier recouvert de housses, qu'il me demanda l'autorisation de retirer pour voir ce qu'elles dissimulaient :

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

« Mais pourquoi cacher d'aussi beaux meubles ? demanda-t-il, sincèrement surpris

- Pour les protéger de la lumière et de la poussière, voyons !
- Et un jour, tu mourras au milieu de toutes ces belles choses, comme tes parents, sans en avoir profité, presque sans les avoir vues ? »

Cette remarque qui me paraît aujourd'hui frappée au coin du bon sens, me choqua sur le moment, et je choisis de rire de sa naïveté. Il ne fut pas moins surpris par le délabrement du logis : mes parents avaient cessé de l'entretenir en vieillissant, et habituée à ses peintures qui s'écaillaient et à ses tentures fanées, je n'y avais pas non plus songé depuis qu'il m'était échu. Il dut en conclure que je n'avais pas les moyens de l'entretenir mais ne me posa pas de question à ce sujet, et lui en sachant gré, je tins à récompenser sa discrétion :

« Avant toi, je crois bien que je dormais debout, je n'attachais pas d'importance à ce qui se passait autour de moi, tout aurait pu s'écrouler... Mais si tu voulais venir vivre ici, nous pourrions refaire tout ce logis à ton goût ?

- Tu es ma Belle au bois dormant, me dit-il, mais je ne suis malheureusement pas le Prince Charmant, et c'est lui qui l'a emmenée dans son château moderne, pour l'héberger ! Il n'est dit nulle part qu'elle a rénové le sien, qui avait pourtant dû prendre un petit coup de vieux : les araignées avaient eu tout le temps de tisser leurs toiles »

## XXII. Ruptures

La fierté est un caractère qu'on prête ordinairement aux Espagnols. Les préjugés antisémites de l'oncle Ernest m'avaient depuis longtemps mise en garde contre ce genre de clichés mais, quoi qu'il en soit, je me rendis bientôt compte qu'il était très fier, et n'accepterait jamais de ma part un cadeau qui excède ce qu'il pouvait m'offrir en retour. Pour un petit artisan, il gagnait bien sa vie et considérait que ses affaires étaient florissantes et qu'il avait acquis une certaine aisance. Ses goûts étaient aussi simples que les miens. Comme moi, il n'avait que faire de mes richesses et ne voulut jamais rien savoir de mes affaires, s'étonnant seulement que je continue à les faire fructifier, puisque je n'aurais jamais l'usage de ce que j'y ajoutais.

- « Hier, tu as rappelé à tes amis votre rendez-vous pour une partie de cartes, vous jouez de l'argent, je crois ?
- Un franc la partie, juste pour donner plus d'intérêt au jeu !
  - Eh bien, mes affaires, c'est mon jeu à moi : l'argent que j'y perds rarement ou que j'y gagne presque toujours ne sert qu'à leur donner de l'intérêt, comme tu dis !

J'avais en effet pris, au bout de quelques semaines, l'habitude de passer mes après-midis près de lui, dans sa boutique. La première fois, ce fut presque par hasard, j'eus brusquement envie de le voir alors que je passais par là au retour de quelque course. Il était seul à son établi, à cette heure creuse, absorbé dans quelque réparation délicate. À mon entrée, il leva la tête et me sourit, puis revint à sa tâche.

- « Je peux m'asseoir un instant ?
- Mais bien sûr, prends une chaise dans l'arrière-boutique, et

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

mets-toi là ! » dit-il en me désignant l'étroit espace où il se trouvait, entre son établi et le mur.

Ce qu'il nommait pompeusement « l'arrière-boutique » était un réduit aveugle guère plus grand qu'un placard et tout entouré de rayonnages. Cet endroit était poussiéreux et désordonné, autant qu'était propre la boutique, où chaque objet était disposé avec soin. Dans ce capharnaüm s'entassaient une foule de vieilleries, carcasses de vieux postes de T.S.F., pièces détachées, mystérieux appareils électriques, outils, fils électriques, lampes usagées... Trois objets bizarres retinrent mon attention : ils ressemblaient à un double cadre rectangulaire de bois blanc dont la base comportait deux pieds qui permettaient de les maintenir à la verticale, et formaient une sorte de grande bobine autour de laquelle s'enroulait sur plusieurs couches un fil mince. Intriguée, j'en pris un du bout des doigts et lui demandai ce que c'était :

« On appelait ça "un cadre", pendant la guerre. C'était en fait une antenne orientable qu'on branchait sur les postes pour éliminer les parasites avec lesquels Vichy brouillait Radio-Londres pour empêcher qu'on l'écoute. Mon prédécesseur a fait beaucoup d'argent en en vendant à tout le quartier, sous le manteau bien sûr, et à des gens de confiance : s'ils avaient été pris, le marchand et le client l'auraient payé cher ! Tu n'en as jamais vu ?

– Certainement pas, mes parents n'écoutaient que Radio-Paris !

– Bon, maintenant assieds-toi si tu veux, j'ai du travail !

Je pris l'une des quatre chaises empilées dans un coin du réduit : c'étaient les seuls objets propres qui s'y trouvaient, preuve qu'on s'en servait quelquefois, restai là, silencieuse pour ne pas le gêner, à le regarder travailler, et m'éclipsai discrètement à l'arrivée des premiers clients. Ce fut le début d'une douce habitude, qui ne passa pas longtemps inaperçue dans le cercle très restreint de

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

mes relations.

Anna, qui s'était montrée très discrète et n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer « le Monsieur » qui était entré dans ma vie, puisqu'il ne venait me voir qu'à une heure où elle avait terminé son service, me dit un jour, à mon retour :

« Je me suis arrêtée tout à l'heure devant la vitrine du marchand de T.S.F. et j'ai eu la surprise de vous voir assise derrière le comptoir : ce n'est tout de même pas lui ?

– Mais si, dis-je en rougissant comme une petite fille prise en faute, ça te dérange ?

– Non, bien sûr, ça ne regarde que vous, mais...

– Mais ?

– Mais il me semble que Mademoiselle méritait beaucoup mieux !

– Tu as quelque chose à lui reprocher ?

– Non, mais enfin il n'est vraiment pas de votre milieu, il a l'air bien ordinaire !

– C'est ce que j'ai pensé de lui à première vue. Mais je t'assure que c'est un homme très intelligent, et un cœur d'or, il vaut beaucoup mieux que la plupart des hommes que j'ai rencontrés « dans mon milieu », comme tu dis ! Et puis enfin, je l'aime ! Il faudra bien t'y faire !

– Mais c'est un étranger ?

– Et alors ?

– Alors, rien ! Mademoiselle est bien libre de choisir le premier chien coiffé ! Elle est assez grande pour faire à son idée, même si ça n'est pas convenable. Je ne m'en mêlerai pas, mais je vous aurai prévenue ! »

Les jours suivants, elle retrouva son mutisme et sa mauvaise humeur d'antan, malgré mes efforts pour me la concilier. Elle se

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

plaignit bientôt de rhumatismes, de son travail trop lourd et finit par me dire qu'il fallait lui trouver une remplaçante, il était temps qu'elle prenne sa retraite. Il était temps, en effet, et si j'eus vraiment du chagrin de quitter en si mauvais terme cette brave femme qui avait été pour moi comme une mère, j'avoue que j'éprouvai aussi un secret soulagement de cette séparation par laquelle j'achevais mon passage à la vie adulte. Je décidai de ne pas la remplacer, et me contentai des services d'une jeune femme qui assura désormais, à raison de six heures par jour, l'entretien de la maison et la préparation de mes repas. Toutefois, je n'abandonnai pas à son sort notre vieille servante. La chance voulut que je puisse la loger dans un deux pièces sur cour qui venait de se libérer dans notre immeuble. Perché au cinquième étage, il était très clair, et bénéficiait d'un ascenseur, luxe qui était refusé aux habitants du sixième. Je lui rendais visite chaque jour, sans me laisser rebuter par sa mauvaise humeur et ses jérémiades au sujet de sa santé, que bien des personnes de son âge auraient pu lui envier.

Le temps de mes très rares réceptions prit fin en même temps. Depuis le départ d'Anna, je ne me gênaï plus du tout, et nous sortions souvent, Jean et moi. Le dimanche nous faisons de longues promenades. Le soir, après sa journée de travail, nous allions au cinéma, spectacle qu'il adorait comme tous les gens du peuple, et dont il me fit découvrir les richesses ; je n'y étais jamais retournée depuis l'époque de François, qui ne se souciait pas plus que moi du contenu des films. Souvent aussi, nous sortions tout simplement pour dîner dans un de ces petits restaurants populaires qu'il affectionnait, sortes de bouges où je n'aurais jamais mis les pieds autrefois, mais où l'accueil était chaleureux et la cuisine excellente. Un jour, ma cousine Odette, femme de



Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

Michel, me téléphona, m'invitant à prendre le thé avec sa belle-sœur. Surprise, car ce n'était vraiment pas dans nos habitudes, j'acceptai et me rendis à son invitation. En fait, je tombai dans une espèce de traquenard : on m'avait vue « m'afficher » avec Jean, on avait pris des renseignements... bref, je ne rapporterai pas leurs propos, qui reprenaient avec beaucoup d'hypocrisie et de méchanceté les arguments de la pauvre Anna, en accusant en outre mon ami d'être un anarchiste et un communiste dangereux, dont la fréquentation déshonorait nos familles. Bientôt je me levai, leur lançai à la figure que cet anarchiste valait beaucoup mieux que nos familles bourgeoises enrichies dans la collaboration, et qu'il me faisait beaucoup d'honneur en me permettant de les déshonorer ! Ainsi fut rompue ma dernière attache au passé.

### **XXIII. Immigrés**

Mais au fond, que savais-je de Jean ? Bien sûr, nous nous étions très vite raconté nos vies, bien qu'il ait d'abord éludé ma question d'une plaisanterie : il n'était qu'un voyageur sans billet, et n'avait rien d'intéressant à déclarer. Il n'avait en fait aucun souvenir de la Catalogne où il était né. Sur les images les plus anciennes qu'il avait gardées en mémoire, et qui n'étaient peut-être que de faux souvenirs, tant on lui avait parlé de cet exode, il se revoyait dans une longue file de pauvres gens qui avançaient péniblement dans la nuit sur un sentier de montagne. Tantôt il était dans les bras de sa mère, tantôt sur les épaules de son père... Sa famille, à son arrivée en France, avait erré de camp en camp avant d'être internée au centre d'hébergement de Rivesaltes, en 1941. À partir de ce moment, ses souvenirs se faisaient plus précis. Cet ancien camp militaire entre route et voie ferrée, composé de baraques alignées, où l'on entassa des dizaines de milliers d'étrangers jugés indésirables – Espagnols pour moitié, juifs, gitans et autres – était divisé en trois quartiers, hommes, femmes et jeunes enfants, hébergés dans des conditions inhumaines. Il s'y revoyait pourtant entre ses parents. Ce qui est certain, c'est que par suite de circonstances qu'il ignorait, sa famille s'était retrouvée en 1942 à Saint-Denis, qui était alors dans le département de Seine-et-Oise, dans un galetas misérable où l'on avait froid et faim. Sa mère faisait des ménages, son père travaillait à l'usine. Cet équilibre précaire n'avait pas duré : arrêté par la milice de Vichy, le père avait réussi à s'échapper du convoi de déportation, et rejoint la Résistance à Lyon. De là, son réseau l'avait renvoyé à Paris pour exercer la fonction très dangereuse de radio : « C'était suicidaire, me dit Jean, les Allemands disposaient d'autos équipées d'antennes orientables qui les conduisaient droit au but, si la

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

communication était un peu longue ou reprenait au même endroit. Les opérateurs radio de la Résistance ne tenaient alors pas plus de trois jours ! » Vite repéré, arrêté, il était mort en déportation à Oranienbourg, en 1944. Un de ses compagnons, résistant français et célibataire invétéré, s'était improvisé le « parrain » de l'orphelin de sept ans, sitôt après la Libération, l'avait guidé et aidé dans ses courtes études et lui avait fait apprendre son métier avant de lui léguer sa petite boutique.

Je n'avais jusqu'alors qu'une idée très abstraite de la pauvreté. Le discours des gens d'Église et la pratique religieuse me paraissaient, sur ce sujet, plutôt contradictoires : d'une part, il fallait aimer les pauvres, leur faire l'aumône, et l'on nous donnait en exemple Saint-François d'Assise et les moines qui faisaient vœu de pauvreté ; d'autre part, le haut clergé et le Pape vivaient dans des palais somptueux, et les sœurs mesuraient leurs égards envers les élèves à la richesse de leurs familles. Maman m'avait accoutumée à distribuer quelques piécettes aux mendiants à la sortie de la messe et dans la rue. J'en éprouvais plus de honte que de satisfaction, comme si leur abjection avait rejailli sur moi à l'occasion de ce contact. Dès que j'eus l'âge de raison, je me rendis compte que la somme distribuée était loin d'atteindre celle que nous dépensions l'instant d'après chez le pâtissier pour un seul de nos gâteaux. Je savais que nous étions beaucoup plus riches qu'Anna, que nos ouvriers et que la plupart des gens que je croisais dans la rue, mais l'image du pauvre, du fait de mon éducation, était liée à celle du mendiant, toujours soupçonné chez nous de n'être qu'un paresseux et un asocial. Jean me révéla, en me racontant son histoire, ce qu'est le visage ordinaire de la pauvreté : un travail ingrat et toujours menacé, des calculs sordides et sans fin pour éviter la moindre dépense, des fins de

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

mois difficiles, le moindre imprévu compromettant le maigre budget, des privations dont je n'avais aucune idée... Il m'apprit aussi ce qu'avait été la crise des années 30. J'en avais naturellement entendu parler dans ma famille, où mon père se plaignait de la difficulté de trouver des commandes et de l'obligation où il était de licencier une partie de son personnel, mais cela n'affectait pas vraiment notre train de vie, en tous cas à mes yeux, même si mes parents réduisirent sans doute leurs dépenses dans cette période. Ce fut encore Jean qui me révéla les ravages du chômage :

« Dans ces moments-là, me dit-il, un jeune qui ne pouvait pas compter sur une aide familiale se retrouvait rapidement à la rue : les privations, le manque d'hygiène et le froid venaient vite à bout de ses forces. De toutes façons, les pauvres vivent beaucoup moins longtemps que les riches !

– Et dans le même cas, une fille ? demandai-je, regrettant aussitôt ma question

– Si elle est robuste, elle sera vite adoptée... par quelque mac, sinon elle finira bientôt dans le ruisseau ou, au mieux, à l'hôpital. »

Je ne savais rien, en fait, des opinions politiques de Jean et n'avais jamais soupçonné qu'il pût avoir quelque activité dans ce domaine. J'étais seulement certaine qu'il n'avait rien d'un fanatique. Un jour, comme je lui disais que j'avais honte de mes parents, qui s'étaient conduits de façon ignoble, il me répliqua : « Ne dis pas cela ! Les choses paraissent simples aujourd'hui, mais c'était beaucoup plus compliqué qu'on ne croit. Ta mère ne comprenait rien au monde qui l'entourait et faisait confiance à son mari. Il n'a jamais dénoncé personne, et s'est contenté de faire ce qu'il avait toujours fait et qu'on lui avait appris : profiter

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

de toutes les occasions de s'enrichir ! Un jour, je te présenterai peut-être un ami de mon père. Il avait dix-huit ans en 1942, est entré dans le même réseau, et n'a dû son salut qu'au fait qu'il courait plus vite que les miliciens qui sont un jour venus l'arrêter. Et pourtant, il garde une reconnaissance éternelle à Doriot, l'ancien maire communiste de Saint-Denis, fondateur du P.P.F. qui était aussi le parti de Darnand, chef de la milice ! Parce qu'il avait aidé, comme maire, les réfugiés espagnols, avait vêtu leurs enfants et lui avait offert, dans les colos de la ville, les seules vacances qu'il ait alors connues ! »

Au surplus, enfermée dans mon confort et mes problèmes personnels, je n'avais prêté qu'une attention très passagère à ces questions, au temps de François et de Gabriel, quand j'avais essayé de comprendre leur engagement dans la Résistance. Les mots d'anarchiste et de communiste que mes cousines avaient employés ne m'avaient rappelé, bien vaguement, que les malédictions qu'ils déclenchaient automatiquement chez mon père et chez l'oncle Ernest quand ils venaient par hasard dans leurs conversations, et j'aurais été bien incapable de les définir. Jean menait apparemment une vie calme et sans histoire, tout entière occupée par son travail, des loisirs simples, quoique beaucoup plus intelligents que ceux de mes cousins, et par moi, qui lui prenais désormais beaucoup de temps. La seule part de lui qui me fût inconnue était la place réelle qu'occupaient dans son existence des amis espagnols qui passaient souvent de longues heures avec nous dans sa boutique. Ils s'appelaient Javier, Pedro et Carlos (je n'ai jamais su que leurs prénoms), et venaient passer un moment en sa compagnie, ensemble ou séparément, tenant des conversations animées, mais ne se cachaient pas et n'avaient vraiment pas l'air de comploteurs ou de poseurs de bombes. Le

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

premier, petit homme de moins de trente ans, maigre et à figure chevaline, avait l'apparence d'un ouvrier et parlait peu en présence des deux autres ; le second, rond et jovial, aimait raconter de longues histoires qui les faisaient rire. Le dernier répondait exactement à l'idée que je m'étais faite naguère des Espagnols : grand, mince, le teint olivâtre, des manières aristocratiques qui tranchaient avec celles de ses compères. La première fois que je les avais vus, ils étaient entrés ensemble, avaient pris trois chaises qui paraissaient les attendre, et j'avais compris qu'ils interrogeaient leur hôte à mon sujet. Sa réponse, assez brève, avait dû les rassurer, car ils ne firent désormais pas plus attention à moi que si j'étais une potiche. De mon côté, ne comprenant rien à leur langue, je patientais jusqu'à leur départ ou, quelquefois, me levais et sortais en les saluant d'un signe de tête. Je tenais trop à Jean pour le questionner : je ne voulais surtout pas que le lien qui nous unissait lui paraisse pesant, et je faisais de mon mieux pour que ma présence lui soit légère.

## XXIV. Où l'on parle d'histoire

Un an s'était écoulé depuis notre rencontre. Jean marqua cet anniversaire par un geste qui me toucha beaucoup. Il sortit de sa poche un petit écrin qu'il m'offrit. En l'ouvrant, je découvris, au bout d'une fine chaîne d'or, un étrange bijou du même métal. Je le considérai, surprise, puis lui dis :

« Comme c'est curieux ! On dirait l'étoile jaune qu'on faisait porter aux juifs pendant la guerre !

– C'est bien ça, on l'appelle l'étoile de David ! C'est un bijou que ma mère a porté jusqu'à sa mort, il lui venait de sa mère, qui le tenait de sa mère... Avant de mourir, elle me l'a remis pour que ma femme la porte à son tour...

Très émue, j'embrassai Jean qui me passa cette chaîne au cou.

– Tu es donc juif ?

– Je ne sais rien de cette religion, ni d'aucune. J'ai été baptisé, mais je n'ai pas fait ma communion. J'ai fait expertiser ce bijou : il serait très ancien, d'origine hispanique, et daterait à peu près de l'époque où les rois catholiques ont chassé les juifs d'Espagne. On appelle ça, je crois, un *Chaddai*. Il se peut que je sois un descendant de marranes : c'est le nom qu'on donnait aux juifs qui s'étaient convertis pour rester dans leur pays, mais que l'Inquisition a toujours soupçonnés d'être restés attachés au judaïsme et de le pratiquer en secret, ce qui n'était pas toujours faux et leur a valu de longues persécutions. Il n'est pas impossible qu'on se le soit transmis de mère en fille depuis cette époque, et que ma famille ait oublié, volontairement ou non, sa signification. Il est également possible qu'une de mes ancêtres catholiques l'ait reçu en cadeau... En tous cas, ma mère y attachait une grande importance !

– Et moi aussi, je te le promets ! J'aimerais tant pouvoir le

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

transmettre un jour à ma fille ! »

Nous avons déjà abordé ce sujet : je désirais vivement un enfant, ce qui n'avait rien d'impossible : je n'avais en somme que trente-six ans, et ma mère avait dix ans de plus à ma naissance. De son côté, Jean n'avait jamais rien fait pour l'éviter, et quand je lui en avais parlé, il m'avait répondu qu'il pouvait très bien s'en passer et que je lui suffisais amplement, mais que s'il s'en présentait un ou plusieurs, il serait heureux de les accueillir et de leur donner son nom, hors mariage bien entendu ! Je n'en demandais pas plus, et je vivais dans cette espérance, qui ne faisait qu'augmenter mon bonheur. Je saisis naturellement l'occasion qu'il m'offrait pour lui demander de me parler de sa famille : que s'était-il passé pour que ses parents se réfugient en France ? Étaient-ils anarchistes ou communistes ?

« Comme tu y vas ! On n'échappe jamais tout à fait à son éducation ! Ça te gênerait ?

– Pas du tout ! Tu sais bien que la politique ne m'intéresse pas : il me semble qu'elle ne réussit guère à ceux qui s'en sont mêlés autour de moi ! De plus, je ne sais même pas ce que ces mots veulent dire !

– Tu as entendu parler de la guerre civile ? Anarchistes et communistes combattaient la dictature de Franco, mais ils se battaient encore plus féroce­ment entre eux. Les premiers refusaient toute forme d'autorité, y compris dans l'organisation de leur propre mouvement, tandis que les communistes adhéraient sans s'en apercevoir à une espèce de religion dont Staline était à la fois Dieu le père : « *Le père des peuples* », son prophète, « *Grand Guide des peuples* » et le théoricien infaillible, « *le génial Staline* ». Ils s'opposent, mais on peut les renvoyer dos



## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

à dos : même goût de la simplification, même refus de ces droits et de ces compromis qui font la démocratie, même inclination à la violence aveugle !

- Mais alors, si tes parents n'étaient ni anarchistes ni communistes, pourquoi se sont-ils réfugiés en France ?
- Mon père était républicain, tout simplement, il a défendu la République, qui était le régime légitime. Elle a été écrasée non par Franco, qui n'était qu'un général rebelle, mais par Hitler et Mussolini qui l'ont soutenu et sont même intervenus directement. La répression a été terrible, mes parents l'ont fuie avec 400 000 de leurs compatriotes. Et voilà !
- Et tes amis ? Vous faites partie d'un réseau de résistance ?
- Certainement pas, et d'abord parce qu'il n'y a pratiquement plus de résistance armée en Espagne, depuis 1944 et la récupération de Franco par les Occidentaux, qui auraient dû nous aider à l'évincer, mais en ont fait leur allié dans la guerre froide. Si Mussolini avait eu assez de flair pour quitter Hitler à temps, il serait toujours au pouvoir en Italie ! Pedro et Carlos se sont rencontrés par hasard chez moi, comme clients, il n'y a pas deux ans. Quant à Javier, c'est le dernier venu, il a émigré dans l'espoir de trouver un travail plus intéressant. Nous avons commencé à parler du pays, et ils ont pris l'habitude de se rencontrer au magasin, pour le plaisir de parler notre langue, et je crois aussi, parce que nous sommes si différents les uns des autres qu'il était naturel de devenir amis...
- C'est drôle, dans ma famille on a toujours pris nos amis parmi des gens très semblables à nous, au contraire...
- Alors, vous n'avez pas d'amis, seulement des relations de famille, d'affaires ou de voisinage...
- Mais tes « vrais » amis sont des républicains, comme toi ?
- Pedro est un bon vivant, il s'intéresse à la politique autant que

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

toi. Carlos est monarchiste (c'est un noble, mais très fauché). Javier se croit communiste parce que son père a été fusillé pour cette raison, mais il en reviendrait vite sous un régime stalinien !

J'en avais assez appris ce soir-là, et il me faudrait quelque temps pour assimiler tant d'idées nouvelles et y réfléchir. Ce fut pour moi le début de nouvelles lectures sur l'histoire récente, dans lesquelles il me guida et qui furent la première occasion où je lui en indiquai d'autres. Pour la première fois, nous avions un véritable échange intellectuel, l'information ne circulait plus à sens unique.

## XXV. Aménagements

Cependant, les remarques que Jean avait faites au sujet de mon appartement délabré avaient fait leur chemin dans mon esprit, bien qu'il ne soit jamais revenu sur ce sujet, qui était sans importance à ses yeux. Plusieurs raisons m'amènèrent à vouloir refaire le cadre de ma vie : d'abord, effacer les traces des années perdues, et marquer mon entrée dans une ère nouvelle, tellement plus heureuse ; ensuite, préparer à loisir l'appartement gai et confortable où j'élèverais un jour, je n'en doutais pas, nos enfants ; enfin, convaincre mon compagnon de venir s'installer près de moi, et de passer de ses visites quasi clandestines à une véritable existence de couple.

Je jugeai plus sage de ne lui donner, dans un premier temps, que les deux premiers motifs, et il entra volontiers dans le jeu, participant à toutes les phases de conception et de réalisation de mon projet, qu'il marqua fortement de son empreinte, avec un sens pratique qui me surprit. Il me conseilla de renoncer au papier peint pour suivre la mode du jour, qui était aux peintures unies, très claires. Avant d'y procéder, je tins à vendre tous nos vieux meubles de famille qui seraient remplacés par des meubles modernes : je devrais plutôt écrire que je les fourguai car, à notre grand étonnement, et quelques pièces exceptionnelles mises à part, je ne tirai qu'une somme dérisoire d'un mobilier qui serait, je le savais, revendu très cher, et ce n'est pas faute de m'être informée, d'avoir couru les antiquaires et tenté de marchander. Jean, refusant l'aide d'un architecte que je voulais engager, fit redessiner l'appartement presque en entier pour y ajouter deux salles de bain, de façon à mieux desservir les six chambres. Bien entendu, l'ancienne, qui apparaissait dans mon enfance comme

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

un luxe rare, fut entièrement refaite, ainsi que la cuisine et l'office. Les chambres de mes parents, destinées à nos futurs enfants, furent simplement repeintes et seules ces pièces restèrent vides. Bien entendu, il profita de ces grands travaux pour refaire complètement l'installation électrique et la plomberie, toutes deux vétustes.

Dans l'opération, on fit disparaître le boudoir de ma mère, dont je ne m'étais jamais servie, pour agrandir ma chambre, qui y gagna une fenêtre. Je n'en conservai que la grande bibliothèque d'acajou, qu'il fit déplacer, et y adjoignis des meubles de même style, dont un vaste lit qui remplaça celui, plus étroit, où nous nous étions connus. J'en eus un petit pincement au cœur, je l'avoue, mais j'ai gardé de ma première éducation le refus de m'attacher aux choses, et ce n'est que par indifférence que j'avais conservé en l'état toutes celles qui m'avaient été léguées. Je pensais recouvrir le sol de cette pièce de moquette, revêtement qui redevenait insensiblement à la mode et qui me paraissait très confortable, mais je suivis finalement l'avis de Jean, qui était de garder apparent le beau parquet de chêne ciré et de ne le recouvrir que partiellement de tapis épais.

Pendant ces travaux, je campai plus ou moins d'une pièce à l'autre, et nous avons été obligés d'abandonner complètement l'appartement aux ouvriers pendant un mois entier, que je passai à Deauville où, comme mon père jadis, il me rejoignait par le train du samedi après-midi au lundi soir. Il aurait été assez naturel que mon compagnon m'héberge dans cette période, mais cela ne parut même pas lui venir à l'esprit. J'en fus un peu déçue, je l'avoue, d'autant que j'avais espéré percer son dernier secret, celui de son propre logis dont la porte me restait tacitement interdite.

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

Mais je me souvins du plus étrange des *Contes de ma mère l'Oye*, *La Barbe bleue*, et ne lui demandai point ce service : non que j'aie craint de découvrir des horreurs en pénétrant chez lui, il m'inspirait une entière confiance, mais parce que le vrai sens de cette histoire me paraît être que chaque être a un jardin secret qu'il faut respecter. De fait, il devait m'échoir plus tôt que je n'aurais voulu d'y entrer pour en faire l'inventaire : je ne découvris qu'un petit appartement impersonnel et très sommairement agencé : salle de séjour avec une table et quatre chaises et chambre meublée d'un lit étroit, d'un placard-penderie et d'une chaise, les murs des deux pièces étant couverts de rayonnages croulant sous de vieux livres, parmi lesquels deux petites photos étaient encadrées : celle de ses parents dans les années quarante, et celle que je lui avais donnée. Mais j'anticipe.

Les travaux achevés, Jean ne voulut jamais déménager pour me rejoindre dans ce logement refait à son goût : il tenait trop à son indépendance, et ne voulait ni vivre « à mes crochets », comme il disait, ni devenir un affreux bourgeois ! À cet égard, j'avais sous-estimé sa fierté, et j'en fus pour mes frais, mais je fus quand même heureuse de vivre désormais dans le décor qu'il avait conçu pour moi.

## XXVI. Échappées

Il est un point sur lequel Jean ne voulut, ni d'ailleurs ne pouvait me conseiller : c'était celui du remplacement de ma voiture. Il ne savait pas conduire et ne voyait pas l'utilité de passer son permis, puisqu'il vivait dans une ville dont il ne franchissait guère les limites et riche en transports en commun.

Pour ma part, je conduisais depuis longtemps, conformément aux plans de mon père, qui pensait que cela pourrait lui être utile « quand il serait vieux » et qui tenait à ce que, en tant qu'héritière, je sois (mais seulement après la mort de mes parents) une femme indépendante. Aussi m'avait-il offert une des premières « quatre chevaux » Renault, un petit joujou que j'avais adoré, me laissant piloter à l'occasion ses grosses voitures. Depuis sa mort, je n'avais pas jugé utile de remplacer la dernière de celles-ci, jugeant plus pratique et moins coûteux de louer une routière en cas de besoin, la « quatre pattes » suffisant à mes déplacements en ville. Elle avait beaucoup roulé et se faisait bien vieille, mais je n'avais pas songé à en acheter une neuve par la même négligence que j'avais apportée à tous les détails matériels qui me concernaient.

Le moment me parut venu de m'en occuper. Après mûre réflexion, je décidai de m'en tenir à une petite cylindrée pour Paris : je continuerais, tant que nous n'aurions pas d'enfants, à recourir si nécessaire à mon loueur, formule qui m'avait donné toute satisfaction. Puisque nous étions maintenant deux, je souhaitais un modèle un peu plus grand et confortable, mais sans ostentation : sur ce point aussi, nos goûts coïncidaient. Finalement, j'optai pour une petite Austin de l'année, dont je fus très satisfaite mais qui laissa complètement indifférent celui qui

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

avait indirectement et sans le vouloir provoqué cet achat : « Tu en es contente ? me dit-il, c'est le principal : pour moi, c'est toujours un siège avec un toit sur quatre roues ! »

Il dédaignait la voiture dans Paris, et ne comprenait pas que je ne prenne pas l'autobus ou le métro comme tout le monde. La première occasion que je trouvai de la lui faire apprécier fut une promenade au château d'Ecouen que je lui proposai un dimanche, d'où il voulut bien pousser jusqu'à Chantilly, pour y déjeuner et visiter le château. Dès lors, il prit goût à ces courtes échappées que nous faisons souvent durer tout le week-end en passant la nuit à l'hôtel.

L'été précédent, j'avais voulu prendre mes vacances, comme à l'accoutumée, dans la maison familiale de Deauville, et Jean avait consenti à m'y suivre. Mais s'il apprécia beaucoup la Normandie – il n'était pratiquement jamais sorti de la région parisienne, et se souvenait à peine de la mer, qu'il n'avait qu'entrevue dans sa première enfance – il trouva la grande demeure sinistre, et il est vrai qu'elle n'est plaisante que remplie de plusieurs familles, mais je n'ai jamais pu m'en défaire, trop de souvenirs s'y rattachent. Quoi qu'il en soit, il fallut l'abandonner au bout de trois jours et déménager dans un petit hôtel que nous avons déniché dans l'arrière pays. Ce furent donc de belles vacances. Il ne dédaignait pas de m'accompagner sur la plage, le temps d'une baignade, et il fut au début très étonné par la riche faune qui fourmillait sous nos pieds : espèces de puces d'eau dont je n'ai jamais su le nom, petits crabes, coqueaux, coques, et autres bestioles abandonnées par la marée ; mais sitôt séchés, il fallait reprendre la voiture, et explorer la région qui ne manque pas de sites magnifiques.

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

Pourtant, les vacances d'hiver, à Cannes, lui plurent encore davantage : la villa, plus petite, trouva grâce à ses yeux. D'un commun accord, nous nous sommes débarrassés des quelques vieux meubles que mes parents y avaient mis jadis, et nous avons passé beaucoup de temps à en choisir de nouveaux plus nombreux, plus beaux, plus confortables et au goût du jour. Je chargeai aussi une entreprise de travaux de rénovation et de peinture qu'elle effectuerait après notre départ. Cet arrangement nous évitait du trac, et nous donnerait l'occasion de revenir pour les fêtes de Noël afin d'en vérifier la bonne exécution.

Mais c'est surtout la découverte de cette province calme et ensoleillée qui enchantait mon compagnon : peut-être retrouvait-il quelque chose de ses racines oubliées ? Nous passions d'ordinaire la matinée à nager et paresser sur la plage, où nous faisons un déjeuner léger dans un petit restaurant du bord de l'eau. L'après-midi, après une courte sieste, je l'emmenais en voiture découvrir la côte, encore peu construite, de Monte-Carlo à Saint-Tropez, et l'arrière-pays, magnifique et embaumé, Saint-Paul de Vence, Grasse, Fayence, les Gorges du Loup... par des routes où la circulation était si fluide qu'on ignorait ralentissements et bouchons.



## XXVII. Espagne

C'est alors que l'idée me vint de découvrir avec lui le pays de ses ancêtres, la Catalogne. Il me dit qu'il ne s'y connaissait aucune famille, mais que les haines étaient tenaces, et qu'il pouvait y être reconnu par des ennemis de sa famille et n'en avait aucune envie, bien que beaucoup d'enfants de réfugiés espagnols devenus français comme lui y retournent sans être inquiétés par la police. Je lui proposai alors de faire un tour d'Espagne en passant par Hendaye, c'est-à-dire du côté opposé, et en évitant la Catalogne. Nous pourrions pour cette première excursion voyager en train, le réseau routier d'Espagne, très mal entretenu, ayant alors très mauvaise réputation. Les trains ne valaient guère mieux, d'ailleurs, les Espagnols eux-mêmes en plaisantaient, disant qu'ils passaient « à partir de telle heure » ! Mais une partie du réseau était desservie depuis 1950 par un des meilleurs trains d'Europe, le luxueux Talgo, et rien ne nous pressait. En revanche, l'hôtellerie avait excellente réputation, nous pourrions alterner *paradores* (des hôtels somptueux installés dans de beaux sites) pour me faire plaisir et petites *pensiones* que Jean, enfin séduit par la documentation que je lui rapportai de la maison du tourisme, se chargerait de trouver sur place.

Ce voyage, qui me conduisait pour la première fois hors de nos frontières, fut un enchantement. On n'aurait pu, à cette époque, trouver plus exotique que ce pays si proche. Les distances parcourues à chaque étape étaient faibles. Mais quelles oppositions entre la moderne Saint-Sébastien, Burgos la médiévale, Valladolid, l'austère Saint-Jacques de Compostelle, la studieuse Salamanque, Avila et ses cigognes, Madrid et les palais proches de l'Escorial et d'Aranjuez, Séville, Cordoue, Grenade, Valence, To-

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

lède, Saragosse et Pampelune ! La lenteur même des trains n'était pas sans avantage : nous parcourions souvent à quarante à l'heure des campagnes où nous n'avions pas prévu de mettre les pieds, mais nous avions du moins tout loisir de contempler les splendides paysages de la Navarre, les plaines austères des deux Castilles, les riches huertas du sud, d'apercevoir de petits villages aux maisons blanches et de constater l'extrême arriération de l'agriculture. En Castille, par exemple, on battait le blé sans machines, avec des fléaux ou des ânes qui le piétinaient comme sur les gravures du XIX<sup>e</sup> siècle de mes livres ou comme on faisait encore au Maroc.

L'Espagne de cette époque paraissait, comme le château de la Belle au Bois dormant, avoir été frappée d'un enchantement, et s'éveiller d'un sommeil de cent ans. Les villes n'étaient pas en reste avec les campagnes. Elles étaient peuplées d'une soldatesque pittoresque aux calots ornés d'un pompon qui pendait au bout d'un petit cordon, de gendarmes aux chapeaux de cuir (ou de carton ?) verni, de moines et de nonnes drapés dans leurs costumes antiques et de curés en soutane, de vieilles femmes tout en noir et de mendiants hautains. Elles n'avaient connu aucune extension récente. Souvent, elles n'avaient pas débordé de leurs remparts et, sauf peut-être à Madrid, on passait toujours sans transition des champs à la cité.

Notre avant-dernière étape, de Valence à Saragosse, de loin la plus longue (on contournait comme convenu la Catalogne) ne fut que de trois cents kilomètres mais prit, il est vrai, près de huit heures, Jean ayant tenu à expérimenter la quatrième classe avant la fin de notre périple. Habitée au confort, j'étais assez réticente, mais ne savais rien lui refuser. Et ce fut pour nous deux l'occa-

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

sion de regretter de ne pas avoir tenté l'expérience plus tôt. Le wagon de bois était excessivement inconfortable, les banquettes dures, et nous étions serrés comme des sardines à huit dans un compartiment. Mais l'ambiance était extrêmement sympathique. Les voyageurs engagèrent aussitôt la conversation avec Jean, je crus comprendre qu'ils l'interrogeaient à mon sujet, eux-mêmes racontaient sans doute leur vie, car ils sortirent bientôt de leur sac ou de leur portefeuille des photos de famille. Nous ne pouvions leur rendre la politesse, n'ayant pas l'habitude d'en emporter. Comme il faisait très chaud, un vieil homme sortit une espèce de gourde de peau, et chacun but à la régéade, exercice qui exige un certain entraînement. Jean s'en tira assez bien, mais j'inondai mon corsage à la grande joie de nos compagnons. Sans rancune, je leur offris du *turrón*, espèce de nougat que j'avais récemment découvert et dont je rapportais une petite provision. À l'heure du déjeuner, le premier qui sortit un pain et de la charcuterie m'en offrit. Jean m'expliqua : « Il te demande si tu en veux. Simple politesse, réponds non, merci, il comprendra. » Aux arrêts, dès que des voyageurs descendaient, d'autres les remplaçaient, et l'on faisait connaissance avec les nouveaux venus, si bien que cette longue étape nous parut courte. Mais nous étions épuisés à notre arrivée à Saragosse.

Il était arrivé à plusieurs reprises, dans certaines villes, qu'au cours d'un de ces repas pour lesquels Jean m'entraînait dans un de ces petits restaurants populaires qu'il affectionnait, et qu'il découvrait avec un instinct très sûr au hasard de nos promenades, un inconnu venait s'installer à notre table et entame la conversation avec lui. Il s'agissait d'hommes très divers, tantôt c'était un ouvrier ou un petit employé, tantôt quelqu'un qui avait l'air d'un intellectuel ou d'un marchand cossu. Naturellement, mon ignorance com-

*Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies*

plète de la langue m'excluait de ces conversations, que Jean me résumait ensuite, et qui étaient d'une grande banalité, assez semblables à celles que nous devions avoir dans le train, mais je me promis de faire l'effort d'apprendre la langue de ce pays que j'espérais bien revoir souvent. Après quelques jours passés à Saragosse, nous arrivâmes à notre dernière étape avant le retour, Pampelune. Mais le lendemain, après une de ces conversations improvisées, Jean, qui paraissait soucieux, me dit à ma grande surprise qu'il aimerait avancer notre départ, la ville ne lui semblait pas très intéressante, et il avait, ajouta-t-il avec un sourire, le mal du pays. Nos valises furent vite faites, et vingt-quatre heures plus tard, nous débarquions à la gare de Lyon.

### XXVIII. Sous la voûte

Je retrouvai avec plaisir nos habitudes qui ressemblaient déjà à celles d'un vieux couple, bien que nous ayons conservé nos logements respectifs et que Jean ait gardé l'habitude de me quitter pour rejoindre le sien vers minuit. Bientôt, j'eus l'immense joie de m'entendre confirmer par mon médecin que j'attendais un enfant. Un peu inquiète malgré tout au sujet de sa réaction, j'en informai le père, qui se montra non moins heureux que moi de l'événement, et redoubla, s'il est possible, d'attentions à mon égard. En ce temps-là, une femme n'avait aucun moyen de savoir à l'avance si elle donnerait naissance à une fille ou un garçon. J'avais une petite préférence pour une fille, et Jean pour un garçon, mais au fond, cela n'avait pas d'importance, et l'un comme l'autre serait le bienvenu ! Nous parlions beaucoup du bébé que je portais, et qui commença bientôt à se manifester par des coups de pied. Nous avons préparé ensemble sa chambre future, bien que nous ayons prévu de placer le berceau dans la mienne pendant les premiers mois. Mais d'un commun accord, nous n'avons pas cherché de prénoms, attendant de savoir à qui nous aurions affaire.

En décembre de cette année 1959, j'atteignais mes trente-sept ans. Nous avons fêté l'événement par un souper aux chandelles en tête-à-tête dans un restaurant de l'avenue de Villiers. Le temps, doux pour la saison, invitait à flâner, et nous sommes rentrés par le boulevard Pereire, longeant le petit train de ceinture jusqu'à la rue Bayen. Cette nuit d'hiver était très sombre, et notre quartier mal éclairé. Un piéton nous dépassa d'un pas pressé et disparut devant nous sous la voûte obscure du château des Ternes qu'il nous fallait aussi franchir pour atteindre la rue Demours. Comme

*Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies*

nous la traversions à notre tour, nous avons distingué la silhouette de l'homme qui s'était arrêté et semblait nous attendre. Il nous demanda poliment si nous avions du feu. Jean, qui me tournait le dos et lui faisait face, plongeait les mains dans les poches de son pardessus à la recherche de son briquet, quand l'homme fit un geste brusque et s'enfuit par la rue Saint-Senoch. Pendant ce temps, Jean vacillait et tomba à mes pieds. Je me penchai sur lui : il semblait évanoui, mais je sentis un liquide chaud et poisseux qui s'écoulait de sa poitrine. Je poussai un cri strident. Une des rares fenêtres éclairées à cette heure-là s'éteignit : les bourgeois du quartier sont craintifs et détestent qu'on les dérange. Je courus comme une folle, cherchant à arrêter les rares passants. Après plusieurs tentatives vaines, un jeune couple voulut bien m'écouter. Ils habitaient tout à côté, et avaient pour voisin un médecin : c'était le mien, mais je n'y avais pas songé ! Ils me dirent d'attendre auprès du blessé, ils allaient l'avertir, et appeler police-secours de chez eux, par téléphone. Le docteur vint presque aussitôt : en ce temps-là, les médecins répondaient immédiatement à tout appel, de jour ou de nuit. Il me dit après un bref examen que, selon lui, mon compagnon était mort sur le coup et n'avait pas souffert. La police arriva bientôt, prit nos noms et adresses, et enleva le corps. Le médecin me accompagna chez moi, anéantie, appela une garde de nuit et me fit prendre un somnifère et je m'endormis comme on tombe dans un gouffre profond.

Je préfère passer très vite sur les jours qui suivirent et qui furent, comme on peut l'imaginer, particulièrement pénibles. L'autopsie confirma que, blessé dans la région du cœur, Jean n'avait pas souffert. Ses obsèques furent les plus sinistres que j'aie connues. Le corbillard conduisit directement le corps de l'hôpital au cime-

tière de Saint-Ouen. J'étais seule à assister à l'inhumation, qui se fit sans la moindre cérémonie, avec un policier qui se tenait discrètement à distance dans le cimetière, sous la pluie glaciale. Je n'avais pu avertir aucun de ses amis : Javier avait quitté le quartier depuis plusieurs semaines, Carlos et Pedro ne cherchèrent sans doute pas à le voir dans cette période, et l'avis que j'avais collé sur le rideau de fer de la boutique n'attira personne d'autre. À mon retour, je me demandais comment je surmonterais mon chagrin. Pourtant ma peine fut adoucie, encore une fois, par la bonne Anna qui, renonçant à tous ses principes, vint s'installer dans la chambre d'amis pour mieux veiller sur moi, et par les soins de mon médecin qui était revenu de lui-même dès le lendemain du meurtre et me rendit visite pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que j'aie surmonté le choc. Mais ce qui me soutint le plus fut cette petite vie qui s'éveillait en moi, et à laquelle je consacrerai désormais la mienne : il ne fallait pas l'accabler de mon chagrin, et me préparer à l'accueillir. Je fus bientôt en état de répondre à deux longs interrogatoires de la police, qui avait évidemment commencé son enquête par une perquisition dans l'appartement de Jean. Elle n'y avait trouvé, me dit l'inspecteur, que deux documents intéressants : un testament par lequel, « en cas de malheur », ce qui supposait qu'il avait sujet d'être inquiet, il reconnaissait expressément notre enfant, dont il indiquait la date de naissance attendue ; et son passeport, qui témoignait de notre voyage récent en Espagne. On me demanda naturellement si je l'accompagnais, si je lui connaissais des activités politiques ou autres ou des relations dans son pays d'origine, enfin si j'avais remarqué quelque chose d'anormal dans son comportement et les rencontres que nous avions faites, ou si je lui connaissais des ennemis. Je n'avais rien à cacher, et souhaitais qu'on arrête le meurtrier. Je répondis donc très franchement, mais n'avais aucune information précise à four-

*Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies*

nir, n'ayant gardé qu'un souvenir très flou de nos quelques rencontres, dues très probablement au hasard. Des personnes qu'il fréquentait en France, je ne pouvais donner que trois prénoms. À l'occasion du second interrogatoire, j'appris d'ailleurs qu'on les avait identifiées et retrouvées sans peine, et qu'elles étaient hors de cause. Quant à l'agresseur, j'avais à peine entrevu dans la nuit la silhouette d'un homme de taille moyenne, plutôt mince, vêtu d'un imperméable et coiffé d'un chapeau dont le bord incliné cachait le visage, autrement dit mon témoignage n'apportait rien d'utile. J'appris encore que la police avait retrouvé les quelques amis qu'il avait encore à Saint-Denis, et d'autres personnes qu'il avait connues, sans se trouver plus avancée. Puis comme le temps passait sans que je reçoive de nouvelles de l'affaire, je voulus savoir où on en était. On m'a dit qu'elle était classée, faute d'indices, si bien que l'assassin court encore.



## TROISIÈME PARTIE : YAËL

*« L'espérance voit ce qui sera.*

*Dans le temps et pour l'éternité »*

Charles Péguy (*Le Porche du mystère de la deuxième vertu*)

## XXIX. L'étoffe des héros

Le mystère qui entourait la mort de Jean s'est un peu dissipé, un mois plus tard, quand en sortant de chez moi j'aperçus Pedro, qui paraissait flâner sur le trottoir d'en face. Cela me surprit, parce que je n'avais jamais vu ses trois amis ailleurs que dans sa boutique. Mais je fus plus étonnée encore de le voir traverser la rue dès qu'il m'aperçut, ôter son chapeau d'un air grave et me dire avec un accent très léger :

« Madame, je vous ai cherchée longtemps, n'ayant pas votre adresse exacte et ne connaissant pas votre nom. Je tenais à vous faire part de nos condoléances, et à vous faire savoir que Juan est mort en héros.

– En héros ?

– C'est le mot qui convient. Comme vous le savez sans doute, il était profondément hostile à la dictature de Franco, mais il n'a jamais voulu travailler pour notre organisation. Il pensait que c'était aux Espagnols de régler leur problème, et il considérait qu'ayant choisi de vivre ailleurs, il n'était pas l'un d'entre nous. Mais quand il nous a parlé de ce projet de vacances, j'ai pensé qu'il pourrait nous être utile en transmettant à nos contacts certains messages, et il a accepté sans hésiter, sachant les risques qu'il encourait.

– Mais de quelle organisation parlez-vous ? Pedro et Carlos en font partie ?

– Non, pas du tout ! Quant à notre organisation, moins vous en saurez, mieux cela vaudra pour tout le monde... Madame, croyez que je partage votre peine. *Adios*, nous ne nous reverrons plus. »

Sur ces mots, il s'éloigna d'un pas vif, me laissant stupéfaite, et je

n'en ai plus jamais entendu parler.

Cette dernière démarche de Pedro me plongea dans un abîme de réflexions et raviva mon chagrin, auquel s'ajouta d'abord la déception de savoir que Jean avait pris de tels risques sans me consulter ni même me prévenir. Il m'avait menti, certes par omission seulement, mais avec un tel sang-froid ! Je revis ces petits bistrotts qu'il feignait de découvrir au hasard de nos explorations, et où il se rendait en mission, pour délivrer à des inconnus des messages codés. J'imaginai ce qu'avait été sans doute son inquiétude quand son contact de Saragosse – je ne doutais pas que les choses s'étaient passées ainsi – l'avait averti d'un danger, d'autant qu'il ignorait si la police secrète de Franco ne me considérait pas comme sa complice. Ce qui est certain, c'est que, la frontière franchie, mon compagnon, que je croyais souffrant, retrouva toute son insouciance et sa bonne humeur, et qu'il ne prit jamais la moindre précaution ni ne manifesta la moindre inquiétude. Sans doute ses amis l'avaient-ils rassuré, mais je crois surtout qu'il avait une confiance sans borne dans son pays d'adoption et ne pouvait imaginer qu'un agent étranger pourrait y commettre un attentat. J'imagine aujourd'hui ce qu'aurait été sa douleur s'il avait vécu quand, André Malraux étant ministre de la culture, la pièce *La Passion du général Franco* d'Armand Gatti, qui traitait de l'immigration, fut interdite en France par le gouvernement du général de Gaulle, pour « offense à un chef d'état étranger » ! C'était le 18 décembre 1968 : du moins ce chagrin lui fut-il épargné.

À la réflexion, j'ai compris Jean et lui ai pardonné ce qui m'avait semblé d'abord une trahison. Me consulter ? Au nom de quelle compétence aurais-je pu le conseiller ? J'étais très ignorante en

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

politique, et je lui devais le peu que je savais. Et puis, c'était une affaire à régler entre Espagnols, il a dû se sentir lié malgré son choix d'être Français par l'histoire de son père et de plusieurs de leurs amis, il a voulu sans doute s'acquitter de ce qu'il considérait comme une dette, ou marquer une fidélité. A-t-il eu conscience de me mettre en danger ? Je n'en crois rien, mais quand ce serait, n'étais-je pas sa femme ? Et aurais-je hésité un instant à le suivre ? Mais, quoi qu'en ait pensé Pedro, Jean n'était pas de l'étoffe des héros. Le hasard m'en avait fait rencontrer deux : ils avaient en commun de faire passer leurs idées avant tout, y compris avant leur bonheur, celui de leurs proches, et leur vie même. Jean avait des convictions, mais aussi une bonne dose de scepticisme, il ne voulait qu'être heureux, et d'abord en me rendant heureuse. Il n'a certainement pas cru un seul instant, jusqu'à l'alerte de Saragosse, qu'il pouvait nous faire courir le moindre risque. Il a dû se dire, oubliant qu'il avait affaire à un régime criminel, qu'on ne pouvait lui reprocher que des rencontres anodines – lui-même ne m'avait-il pas expliqué que l'opposition avait complètement renoncé à renverser la dictature par la force – et tout au plus le renvoyer chez lui, si son manège était découvert. Et je soupçonne fort ceux qui l'ont entraîné dans cette aventure de lui avoir tenu ce raisonnement. Et le fait qu'il se soit rassuré si vite le prouve. Bref, je n'ai pas tardé à faire la paix avec la mémoire de mon ami défunt. Qu'il repose en paix.

### XXX. L'enfant

Le temps a passé. On m'avait laissé craindre une grossesse difficile : c'était la première, et je n'étais plus ce qu'on appelle une jeune maman. Aussi ai-je demandé au docteur Boiveaux, à qui je devais tant, de me suivre pendant cette période délicate. Tout en se montrant très attentif, il m'a tout de suite rassurée, je n'avais, dit-il, rien à craindre, ayant conservé un corps très jeune. Et de fait, les neuf mois se sont passés sans encombre, à croire que, comme maman, j'étais faite pour avoir un enfant sur le tard. Notre petite fille est née il y a un mois. Anna, qui proclame qu'elle est la plus belle enfant qu'elle ait connue (comment ne la croirais-je pas) prétend qu'elle me ressemble et n'a rien de son père, mais j'espère bien qu'elle aura son caractère et sa gentillesse. Pour mieux me consacrer à son éducation, j'ai confié la gestion de mes immeubles, qui me prenait beaucoup de temps, à trois agences, et tant pis si elles me coûtent cher ! Elle n'aurait sans doute, comme moi, ni frère ni sœur, pas même de cousins connus du côté de son père ou fréquentables du mien. Mais nous ferons revivre la maison de Deauville, je veillerai à recevoir ses camarades, garçons et filles, pour qu'elle se fasse beaucoup d'amis, puisqu'il paraît qu'il existe quelques écoles appartenant au mouvement « Éducation nouvelle » qui sont tout à l'opposé de ce que j'ai subi, et qui pratiquent la mixité. On voit que je m'intéressais beaucoup à tout ce qui touche à ces problèmes, mais j'avais tout le temps d'aviser pour celui-ci. Je voudrais tenir envers elle la même conduite qu'envers Jean : m'en occuper beaucoup, être très présente et disponible, sans être pesante. Il me semble qu'on doit élever un enfant pour lui-même et non pour soi. Sa seule existence est un tel bonheur !

Le Témoin gaulois – *Adèle en ses trois vies*

Je l'ai appelée Yaël. J'aime l'alliance de cette semi-consonne tranchante comme un yatagan, de ces deux voyelles aériennes et de cette consonne liquide : rien de terreux, cela évoque l'Ariel de Shakespeare. Et puis surtout c'est ma façon de protester contre l'injustice qui règne parmi nous. Non que le peuple hébreu, qui en a souffert peut-être plus longtemps et de façon plus continue que tout autre, en soit la seule victime : il est si semblable à ceux qui osent exiger de lui des vertus qu'ils n'ont pas et lui reprocher des fautes qu'ils n'ont cessé de commettre eux-mêmes tout au long de leur histoire, et souvent de façon bien plus grave, qu'il peut aussi, tout comme nous, produire ses extrémistes religieux et ses nationalistes aveugles ! J'aurais pu aussi bien choisir Leïla, ou bien d'autres prénoms plus exotiques encore... Mais celui-ci ira mieux avec le *Chaddai* que je lui transmettrai un jour, d'où qu'il vienne.

Mon existence, qui s'était entièrement réorganisée autour de mon enfant, avait pris un rythme nouveau, réglé par les tétées (j'ai tenu à l'élever au sein, suivant l'avis du médecin et contre celui d'Anna), ses périodes de sommeil et d'éveil, et les promenades, qui furent d'abord limitées à un périmètre étroit. Heureusement, Anna m'assistait efficacement, ce qui me laissait un peu de temps libre pour la lecture, qui m'a toujours été indispensable. Mais quel chemin parcouru grâce à Jean : j'ai depuis longtemps fait cadeau à une bibliothèque de quartier des collections de romans à l'eau de rose reliés par mes soins, à grands frais, et m'étonne à présent de leur avoir trouvé tant d'intérêt. C'est comme si j'avais vécu mes premières années dans un cachot obscur, à la manière de Gaspar Hauser, pour en être tirée à l'âge adulte. Heureusement, j'ai eu la chance de trouver un merveilleux pédagogue, qui m'a permis de m'adapter au monde réel.

Mais quelle incroyable expérience que d'être mère : cette petite chose presque chauve, rouge et fripée, que l'infirmière a mise dans mes bras – et je me suis d'abord demandée si je saurais l'aimer autrement que par devoir et en mémoire de son père – s'est si vite développée, tissant entre nous deux des liens toujours plus étroits, si bien que je me trouvai souffrir avec elle et bien plus qu'elle, me disait Anna, qui a heureusement plus de sang-froid, à la moindre alarme !

Et quel émerveillement de suivre les progrès d'un bébé : ce regard flou qui bientôt se fixe, ces toutes petites mains qui commencent à explorer le monde, saisissent les objets et les portent à la bouche, le premier sourire, la peur qu'elle m'a faite en se retournant pour la première fois pendant que je la changeais, au risque de tomber de la table ! Et ces premières approches de la parole, quand, bien avant le premier mot, l'enfant qui jasant dans une sorte de jeu solitaire commence visiblement à s'adresser à vous ! Mais tous les parents ont fait ces expériences, et je bêtifie : mieux vaut m'en tenir là !

### XXXI. Ouvertures

Pourtant, le bonheur que me procurait la maternité n'était pas sans mélange. Souvent, je me sentais vieille et solitaire. Jean était si heureux de cette naissance, et il ne se pencherait jamais sur le berceau de sa petite fille, il ne lui tiendrait jamais la main ! Comme il me manquait ! Et comme les nuits étaient longues !

J'ai demandé au docteur Boisveaux, que je faisais souvent venir pour le bébé, bien qu'il m'ait toujours assurée qu'il poussait comme un charme et n'avait aucun problème de santé, de me prescrire un somnifère :

« Il n'en est pas question, ne comptez pas sur moi pour vous droguer !

- Vous ne me comprenez pas, ou je me suis mal exprimée, je voudrais quelque chose de léger, disons un simple calmant.
- Ce n'est pas de médicaments que vous avez besoin, c'est... c'est d'exercice. Faites-vous un peu de sport ?
- J'y ai songé, et j'ai repris l'habitude de passer chaque semaine une heure à la piscine et de marcher le plus possible, mais Yaël me laisse moins de temps qu'auparavant.
- Vous devriez faire de la gymnastique !
- Mais j'en fais un quart d'heure chaque matin !
- Ce n'est donc pas suffisant, je pensais à un gymnase où vous iriez une heure chaque jour.

Je me suis donc inscrite à une salle de gymnastique dont j'avais remarqué la plaque sur un immeuble de la rue du Faubourg Saint-Honoré, sur le trottoir en face de la salle Pleyel. C'est une très grande salle où je retrouvais quinze ou vingt personnes, jeunes pour la plupart, et extrêmement entraînées, qui travaillaient à un



## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

rythme effréné sous la direction d'un moniteur sympathique mais impitoyable. La première fois, je me demandai si je tiendrais jusqu'à la fin de l'heure, et le matin suivant, toute courbatue, je me traînais lamentablement. Mais comme j'avais dormi d'un trait, je décidai de ne pas abandonner. J'y allais chaque jour et me sentis mieux. Je trouvais plus facilement le sommeil et espérais, avec le temps, rétablir ainsi mon équilibre. Et puis cela me permettait de reprendre des contacts avec mes semblables. Je m'aperçus que, pendant les deux années où j'ai vécu avec Jean, je m'étais pratiquement coupée des rares relations que je pouvais avoir, sans faire aucune nouvelle connaissance.

À la sortie de la salle, le troisième jour, un petit groupe de mes compagnons de misère (mais eux ne paraissaient pas souffrir) me proposèrent de prendre un pot avec eux. On était dans les premiers jours de mai, et la température était assez douce pour que nous puissions nous installer à la terrasse d'un café. Il n'y eut pas de présentations, on me demanda simplement mon prénom quand on voulut me parler. Tous se connaissaient, il y avait là deux filles d'une trentaine d'années, Claudine et Odette, secrétaires dans une même entreprise, et trois jeunes hommes, qui ne se connaissaient que pour s'être rencontrés dans cette salle et avaient l'habitude de se retrouver ainsi après chaque séance pour se détendre, mais je compris qu'il n'y avait pas d'autre lien entre ces cinq personnes. Elles ne manquaient pas de cet esprit facile qui ne fait qu'effleurer des sujets frivoles, leur gentillesse et leur gaieté communicative me réconfortèrent, et je fis partie désormais de cette bande. Bientôt, il m'arriva de retourner au cinéma ou de visiter une exposition avec les deux filles. Il serait exagéré de dire que je me suis fait de nouvelles amies, mais enfin je sortais quelquefois avec elles en « copines » : j'appréciais leur

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

bonne humeur, et les entendre parler de leurs problèmes (qui n'en a pas ?) me distrait des miens. Claudine, qui était mariée, se plaignait d'être harcelée par son chef de service qu'aucune rebuffade ne décourageait, mais c'était une fille très forte qui avait pris le parti d'en rire. Odette, divorcée, rêvait de se remarier et recherchait obstinément l'âme sœur. Elle ne manquait pas de charme et plaisait aux hommes mais, trop bonne fille ou trop impatiente, leur accordait si vite tout ce qu'ils pouvaient désirer qu'ils s'en lassaient bientôt. En un sens, je l'enviais presque.

Car Jean n'avait pas tiré mon corps de sa longue hibernation pour qu'il s'y replonge aussitôt, je voulais vivre encore, et je me suis vite aperçue que les hommes s'en rendaient compte. Mais ceux qui m'approchèrent, quelles que soient leurs qualités, me paraissaient bien médiocres et superficiels à côté de ceux que j'avais connus, et les quelques rencontres que j'ai faites m'ont semblé bien décevantes. De toutes façons, je me refusais à connaître des aventures sans lendemain, tout en me demandant si je n'étais pas trop exigeante, et si je n'attendais pas trop de la vie, qui m'avait déjà tant donné ?

**XXXII. Juillet 1961**

Les vacances, que nous devions passer à Deauville, étaient très proches. J'ai demandé au docteur Boisveaux s'il voulait bien venir avant notre départ pour un dernier examen de Yaël, et il est accouru avec empressement, comme d'habitude, tout en se moquant gentiment de moi, comme d'habitude aussi :

« C'est comme la voiture, on fait une révision générale ? Que voulez-vous que je vous dise, cette enfant n'a aucun besoin de mes soins ! Je vous gronderais si je n'étais pas moi-même sur le départ. D'ordinaire, je ne quitte un patient que pour courir au chevet d'un autre ! Mais j'ai déjà passé les consignes à mon remplaçant, et je n'ai répondu à votre appel que parce que c'était vous.

– Quelle chance ! Dans ce cas, vous voudrez bien prendre le thé ?  
– Excusez-moi, je déteste le thé... mais j'accepterais un café avec plaisir. »

Pour la première fois, nous avions l'occasion de bavarder. Je lui demandai des nouvelles de ses parents : je ne connaissais sa mère que de vue, mais je me rappelais parfaitement son père qui avait été notre médecin de famille. C'était un médecin réputé dans le quartier, il avait une clientèle riche ou aisée qu'il faisait payer très cher, mais on savait qu'en contrepartie il soignait gratis les indigents (je devais apprendre plus tard que son fils avait conservé cette façon de faire). Je m'en souvenais comme d'un petit homme fluet et solennel, toujours coiffé d'un chapeau melon et vêtu d'un costume noir et d'une chemise blanche à col dur avec lavallière et boutons de manchettes, qui devait faire un grand contraste avec son fils, grand et d'allure sportive, ce qui fit rire ce dernier.

Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies

« Il est aujourd’hui beaucoup plus décontracté, et joue les *gentlemen farmers* dans notre propriété de Bourgogne, où il a pris sa retraite. Maman, qui est née à Paris et redoutait cet exil, apprécie finalement beaucoup cette vie, et surtout de pouvoir enfin passer des journées entières avec lui.

- Vous êtes Bourguignon ?
- D’ascendance seulement. Mon arrière-grand-père a été le premier médecin de notre famille et est venu exercer à Paris, où vivait celle de sa fiancée, sitôt ses études à Dijon terminées. En fait, ce quartier était en construction, de l’autre côté de l’actuelle avenue des Ternes, il n’y avait ici qu’un village qui s’était médiocrement développé autour du château que la rue Bayen n’avait pas encore percé de cette voûte de sinistre mémoire, et dont le parc s’étendait de l’avenue Niel jusqu’au secteur où a été construite l’église Saint-Ferdinand, et jusqu’à la porte Champerret actuelle. C’est mon grand-père qui est venu s’installer dans notre rue, alors toute neuve.
- Il y a longtemps déjà que votre père s’est retiré ?
- Quand je lui ai succédé, en 1948, l’année de mon mariage... (je perçus un léger tremblement dans sa voix)
- Vous avez des enfants ?
- Un petit-garçon, François... Il a cinq ans... Mais il n’a pas connu sa mère. Ma femme est morte peu après sa naissance. Mes parents se sont chargés jusqu’ici de l’élever, mais je compte le ramener à la rentrée : ils se font vieux, et il vaut mieux qu’il aille tout de suite à l’école à Paris.
- Quel malheur ! Mais qui s’en occupera ?
- J’ai trouvé une nurse qui me paraît très bien. Évidemment, ce sera un grand changement pour lui, mais tôt ou tard...
- Peut-être pourriez-vous me le confier de temps en temps ? Je suppose qu’en attendant d’être médecin, il sera plus disponible

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

- que son père, et il pourrait devenir un petit camarade pour Yaël ?
- Mon Dieu, votre petite fille a tellement de problèmes de santé que je ne sais pas si ce serait prudent !
  - Ne vous moquez pas, Docteur, vous devriez savoir que la solitude est une situation pénible à supporter, et vous verrez bientôt qu’il est difficile d’élever seul un enfant.
  - Parbleu, mais qu’attendez-vous pour vous remarier ?
  - Ce n’est pas possible, et pour plusieurs raisons : en premier lieu, bien que son père ait reconnu Yaël, nous n’avons jamais été mariés...
  - Je sais, quelle importance ? Disons : vous marier !
  - À mon âge et avec un enfant ? Qui voudrait de moi ?
  - Moi, par exemple, qui suis un peu plus vieux que vous et qui ai un enfant !
  - Ce n’est pas gentil de plaisanter sur ce sujet, dis-je, au bord des larmes.
  - Mais je ne plaisante pas, répondit-il en me prenant la main, j’y songe depuis longtemps, mais je n’ai jamais eu l’occasion...
  - Ni le temps, je suppose ?
  - Hélas, je ne peux vous offrir que la compagnie d’un médecin, ou plutôt ses absences perpétuelles : comme tous mes collègues, je reçois en consultation le matin, et je fais mes visites l’après-midi, mais on nous appelle à toute heure du jour et de la nuit. Aussi ai-je déjà pris la résolution de faire appel à mon remplaçant pendant toutes les vacances scolaires.
  - On dit qu’il y en a trop, je trouverai qu’il n’y en a pas assez, mais je vous promets d’être patiente et de ne jamais me plaindre.
  - Alors c’est oui ? »

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

Le docteur, je veux dire Raymond, m'a quittée bien plus tard que prévu. Nos plans de vacances étaient bouleversés, il tenait à publier tout de suite les bans, à me présenter à ses parents dans moins d'une semaine, le temps de les y préparer, et à m'épouser dès le mois de septembre, pour que François, que ses grands-parents nous amèneraient, trouve sa famille prête à l'accueillir.

### XXXIII. Vacances en Bourgogne

Trois jours après le départ de Raymond, j'ai reçu de ses parents une invitation à passer le mois d'août chez eux avec Yaël. Il m'a fallu deux jours pour refaire mes bagages, l'été en Bourgogne pouvant être moins clément qu'en Normandie, décommander la voiture et le chauffeur que j'avais retenus pour Deauville et acheter nos billets de chemin de fer, car je ne voulais pas faire une entrée qui aurait pu paraître tapageuse chez le vieux médecin, réserver un taxi, etc. Anna, à l'annonce de nos projets, n'a pas sauté de joie en apprenant que pour la première fois nous ne passerions pas les vacances ensemble, mais elle a daigné approuver notre mariage et choisi de retourner chez elle pour y attendre notre retour. Elle avait guéri de tous ses maux en soignant mon chagrin et s'était installée avec bonheur dans le rôle de grand-mère, nous accompagnant chaque fois que je promenais Yaël au bois de Boulogne ou au Parc Monceau, et elle devait bientôt s'attacher au petit François, d'autant qu'elle aimait bien le docteur Boisveaux.

Nous sommes finalement parties le 5 août. Le voyage de Paris à Dijon n'est pas très long, mais c'est une épreuve qui me paraissait dure pour Yaël, que j'emmenais sur l'insistance de Raymond, et qu'il a fallu réveiller plus tôt que d'ordinaire, notre train partant à huit heures. À la gare, j'ai engagé un porteur qui s'est chargé de nos bagages et j'ai pris dans mes bras la petite, toute effarée par ce lieu inconnu et par la foule. Mais c'est une enfant facile, elle s'est endormie presque aussitôt installée dans notre compartiment et ne s'est réveillée qu'une demi-heure avant notre arrivée.

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

Raymond nous attendait sur le quai, accompagné d'un jeune paysan au visage ouvert qui est monté dans le train pour retirer nos bagages, tandis que Raymond s'emparait de la petite, toute étonnée de le trouver là et visiblement ravie, car elle le connaissait bien. Puis il m'a tendu la main pour m'aider à descendre, ce qui n'était pas absolument nécessaire, et nous a embrassées avec effusion, avant de me présenter son compagnon :

« Paul, qui exerce chez nous les fonctions de jardinier et à l'occasion de chauffeur, car mon père ne conduit pas...

– Et aussi d'homme à tout faire, a ajouté le jeune homme en roulant superbement le R

– Jeannette, sa femme, aide maman à la cuisine et pour le ménage »

Cette organisation m'était familière.

Paul nous a précédés en direction de la sortie, tandis que Raymond s'enquérât de la manière dont s'était effectué le voyage. Arrivé à une grosse berline noire, le chauffeur s'est débarrassé dans le coffre de sa charge et a demandé :

« On va directement au château ?

– Va pour le château, a dit Raymond en riant, et se tournant vers moi, il a ajouté :

– Ce n'est qu'une assez grosse bâtisse à la sortie du village. Les gens du pays l'appellent "le château" pour cette raison, mais aucun châtelain ne consentirait à y vivre ! »

Nous nous sommes assis tous trois à l'arrière, Yaël entre nous. Il n'y avait qu'une vingtaine de kilomètres à parcourir, juste le temps d'entrevoir les beaux paysages de cette région que je ne connaissais pas : j'avais vécu jusque-là dans un cercle si étroit ! nous avons enfin traversé un petit bourg, et aperçu le toit de tuiles vernissées et multicolores, dans le style local, du « château »,



## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

grosse maison de pierre grise à un étage et sans apparence, dont c'était la seule coquetterie. La grille était restée grande ouverte. Paul a klaxonné en roulant sur les gros pavés de la grande cour ceinte de hauts murs, et nous avons vu sortir aussitôt sur le perron le maître de céans, sa femme et le petit François qui a couru vers nous, m'a tendu la joue, a fait deux grosses bises à Yaël et l'a prise par la main pour la conduire à ses grands-parents. Le vieux médecin n'avait guère changé, mais si son fils ne m'avait prévenu, je ne l'aurais pas reconnu de loin : il avait abandonné sa défroque solennelle pour une chemise à col ouvert et un pantalon de toile. De près, il m'a seulement semblé que ses cheveux, toujours très drus, et sa grosse moustache avaient un peu grisonné. Bizarrement, je l'ai trouvé plus grand que dans mon souvenir.

Je redoutais cet instant, bien que Raymond ait tout fait pour me rassurer, mais j'ai été reçue si simplement et de si bonne grâce que je me suis sentie très vite tout à fait à l'aise. On nous a offert en entrant un rafraîchissement, avant de me faire les honneurs de la maison et de me conduire à mon appartement, une belle et grande chambre avec salle de bain, ornée de solides meubles rustiques auxquels on avait ajouté un lit d'enfant pour Yaël. La vue s'étendait sur le grand jardin situé à l'arrière de la maison. Un superbe bouquet m'attendait dans un vieux vase de Clamecy posé sur la commode, attention à laquelle je fus particulièrement sensible. Au cours de ma visite, je compris mieux pourquoi les villageois parlaient de « château ». La façade banale et grise cachait en fait des pièces vastes, confortables et bien distribuées, meublées et décorées avec un luxe discret. Pour la première fois, j'entrais dans une de ces vieilles demeures de la bourgeoisie de province, qui cache sa fortune plutôt qu'elle ne l'étale, laissant

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

l'ostentation aux parvenus. Je notai sans surprise qu'on m'avait logée aussi loin que possible de la chambre de Raymond, comme les convenances l'imposaient alors.

Après une toilette rapide, nous avons rejoint la famille qui nous attendait pour passer à table. Pendant la sieste des enfants, nous avons pris le café dans le jardin. Mes hôtes se sont enquis de mes goûts pour organiser notre séjour, et m'ont fait l'éloge de leur province qu'il se promettaient de me faire découvrir. Quand Jeannette nous a amené les enfants, le docteur et sa femme nous ont emmenés visiter la grosse ferme cachée par un bosquet au bout du jardin. La joie et le ravissement de Yaël, découvrant pour la première fois volailles, lapins, porcs, vaches et moutons faisait plaisir à voir, tandis que François lui prodiguait conseils et explications. Ainsi commencèrent des vacances qui ont compté parmi les meilleures que j'aie connues, même si nous avons beaucoup voyagé en famille par la suite, et découvert des lieux légendaires. Il est vrai que toutes ont été belles en compagnie de mon mari.

### XXXIV. Bonjour à demain

Nos vacances ont été bien remplies. Mes futurs beaux-parents nous ont accueillies avec d'autant plus de gentillesse que le vieux docteur connaissait bien ma famille et se souvenait parfaitement de moi, et qu'au moment de remettre François à son père, les grands-parents s'inquiétaient pour l'avenir de l'enfant.

Ce sont des bourgeois très libéraux, assez détachés du catholicisme pour ne pas être choqués par un mariage civil, du moment qu'il se ferait dans l'intimité et loin de leur village. En fait, rien ne s'opposait à une cérémonie religieuse : Raymond et moi avions été élevés dans la religion catholique. Pour moi, sans avoir jamais eu la foi, j'étais restée « pratiquante » par habitude. Je ne commençai à m'interroger sur cette appartenance passive qu'après avoir connu Jean, et ce fut pour me rendre compte que rien ne justifiait cette routine. Je n'avais pas fait baptiser Yaël, sachant que son père ne l'aurait pas souhaité non plus. Pour sa part, Raymond n'éprouvait qu'indifférence à cet égard : son premier mariage s'était fait à l'église, peu lui importait qu'il en aille autrement pour le second.

Le fait que j'aie eu un enfant hors mariage n'a pas paru perturber ses parents : il est vrai que Raymond les avait préparés à cette situation et que, s'ils appartiennent à une catégorie sociale que le mot « bourgeoisie » confond avec celle de mes parents, on a généralement dans leur milieu une vue beaucoup plus large de la société et des hommes que dans le leur. D'ailleurs ils se sont montrés très discrets, et ne se sont pas mêlés des dispositions que nous avons à prendre : une séparation de biens s'imposait dans notre situation, afin de préserver les intérêts de chaque

*Le Témoin gaulois* – *Adèle en ses trois vies*

enfant. Là encore, Raymond s'est rangé à mon avis avec tant de facilité que je lui demandé de les en informer, et ils ont dit, pour tout commentaire, que nous étions en âge de savoir ce qui nous convenait.

J'ai tout de suite sympathisé avec la mère de Raymond, qui a tenu à m'apprendre, malgré les protestations de son fils, les recettes de quelques-uns de ses plats préférés : escargots (je connaissais, j'adore en manger, mais jamais je n'en referai moi-même, c'est répugnant !), bœuf bourguignon, coq au vin, œufs en meurette, crapiaux, flamusse, tartes aux fruits... Il paraît que je m'en tire bien, et on nous a tout de même laissé tout le temps de nous organiser et d'avoir de longs échanges. J'ai raconté en détail ma vie à Raymond, qui n'en connaissait que les grandes lignes et m'a encouragée à l'écrire pour ma fille. La sienne est plus facile à résumer, et je la connaissais déjà à peu près : enfance et adolescence sans problèmes, bonnes études à Paris, mariage avec la sœur d'un condisciple, reprise du cabinet de son père, naissance de François et veuvage... Nous nous sommes trouvé des goûts communs et des idées proches, ce dont, comme tous les amoureux, nous ne nous étions pas inquiétés, bien que ce soit indispensable à la solidité d'un couple.

François, amené la veille à Paris par ses grands-parents, a assisté avec eux et Yaël à notre mariage, qui s'est déroulé, comme on dit sur les faire-part, dans la plus stricte intimité : Anna et un vieux cousin de mes beaux-parents ont servi de témoins. Il y avait bientôt deux ans que j'avais perdu mon compagnon. Yaël a trouvé un second père, le seul qu'elle connaîtra, et même un grand frère. François est un petit garçon très drôle et très affectueux qui s'entend très bien avec elle et qui m'a tout de suite

## Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

adoptée. Nous avons abandonné pour toujours, ma petite fille et moi, et sans regrets de ma part, le logis de mes parents, cette trop grande coquille où j'ai trop longtemps vécu, pour rejoindre celui de mon mari, qui m'a fait remarquer malicieusement que l'air de son appartement convient mieux à Yaël, puisque depuis notre mariage sa santé ne me donne plus d'inquiétude. Comme un bonheur ne vient jamais seul, je lui ai bientôt annoncé que nous attendions un enfant, et bien qu'il en soit également ravi, je lui ai dit qu'il faudrait nous en tenir là : je n'ai pas envie de battre le record de ma propre mère !

Pendant la crise qui a suivi la mort de Jean, je m'étais rendu compte que j'avais jusque-là vécu de façon très égoïste, en petite fille gâtée, et qu'il était grand temps de devenir adulte. Gabriel et François m'avaient obligée à m'intéresser à la guerre dans laquelle nous étions plongés, et dont avant eux je n'avais voulu connaître que les aspects pittoresques et les menues privations qu'elle m'occasionnait. Puis Jean m'a ouvert l'esprit aux choses de la culture et fait prendre conscience de toute la misère du monde. Mais je n'étais bonne à rien, j'avais même réagi dans une telle panique quand il a été agressé que, s'il n'avait pas été tué sur le coup, je lui aurais laissé, dans mon affolement, tout le temps de mourir. Le métier de mon mari me paraît le plus beau du monde, et je regrette qu'il soit bien trop tard pour entreprendre moi-même des études de médecine. Dans une autre vie, peut-être... En attendant, il m'a conseillé de prendre des cours de secourisme, et je serai fière de le seconder dans sa tâche : après tout, n'est-ce pas le lot de la plupart des femmes ? Ici commence une autre histoire qui, je l'espère, sera très longue.

**FIN**

## POSTFACE

« Un octogénaire plantait.

"Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !" »

(La Fontaine, *Fables*, XI, 8, *Le Vieillard et les trois jeunes hommes*)

Planter ou écrire un roman sont des entreprises de longue haleine, et il faudrait bien de la présomption pour s'y attaquer le jour de son quatre-vingtième anniversaire, quoi qu'en dise le fabuliste. Aussi n'ai-je pas la naïveté de croire qu'il me reste assez de temps et de force pour tenter cette expérience.

L'âge n'est pas la seule raison qui m'en détourne. Je me suis parfois essayé à écrire des nouvelles. Je ne puis dire si j'en ai réussi quelquefois, mais j'y ai toujours pris grand plaisir, et les ai rédigées dans l'allégresse. Ce sont des enfants de l'amour, ce qui ne signifie pas qu'elles soient belles. En revanche, je n'ai jamais conduit à son terme un roman que j'aie osé signer et publier. Ce n'est pas que je recule devant le travail supplémentaire que cela représente, mais il y faut plus de souffle, et le goût du détail.

Du premier roman de Myriam Yedll que je joins à cette collection, mes lecteurs connaissent la trame et l'issue, banales comme le sont en général la vie et la mort, puisqu'elle a voulu reprendre et développer le sujet d'une nouvelle du recueil *Fantasques*, elle même inspirée par une situation réelle mais largement réinventée. Ce qui l'intéressait, me dit-elle en me présentant son projet, c'était de comprendre ce que pouvait être l'univers mental d'une jeune fille d'autrefois, dont elle s'efforcerait aussi de retrouver le style. Myriam, qui à dix-huit ans, étudie l'histoire et s'était déjà essayée à l'écriture de quelques nouvelles

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

qui me paraissent prometteuses. Elle n'a pas hésité à m'emprunter des phrases entières, avec ma permission, car cette expérience m'intéressait et m'amusait. Il ne s'agit donc pas de plagiat, d'autant que son Adèle a fini par s'éloigner singulièrement de la mienne ! L'auteur prétend que le personnage lui a échappé : on dit ça ! Pour moi, je crois qu'on ne pouvait donner de la chair à cette ombre qu'était ma pâle héroïne sans en faire un être bien différent.

Les lecteurs nous feront savoir si elle a eu raison de tenter cette aventure. Pour ma part, je souhaite bonne chance à son roman.

**Paris le 8 mai 2014**

# TABLE DES MATIÈRES



<b>PREMIÈRE PARTIE : L'ATTENTE</b>	<b>4</b>
I. Premiers pas	5
II. Formation	10
III. Vacances	16
IV. Mon journal	20
V. Huguette	25
VI. Gabriel	31
VII. Rêves brisés	35
VIII. François	38
IX. Un dîner d'affaires	41
X. Un complot gaulliste	44
XI. Marché conclu	48
XII. Vichy	51
XIII. Jacques	54
XIV. Années de guerre	58
XV. Deuils	63
XVI. L'après-guerre	72
<b>DEUXIÈME PARTIE : JUAN</b>	<b>74</b>
XVII. Hibernation	75
XVIII. Révélation	79
XIX. Anna et sa mère	85
XX. Amours d'Anna	89
XXI. Jean	95
XXII. Ruptures	101
XXIII. Immigrés	106
XXIV. Où l'on parle d'histoire	111
XXV. Aménagements	115
XXVI. Échappées	118

*Le Témoin gaulois – Adèle en ses trois vies*

XXVII. Espagne	121
XXVIII. Sous la voûte	125
<b>TROISIÈME PARTIE : YAËL</b>	<b>129</b>
XXIX. L'étoffe des héros	130
XXX. L'enfant	133
XXXI. Ouvertures	136
XXXII Juillet 1961	139
XXXIII. Vacances en Bourgogne	143
XXXIV. Bonjour à demain	147
<b>POSTFACE</b>	<b>150</b>

Le Témoin gaulois — *Adèle en ses trois vies*

Dans la même collection :

Témoignages

<i>Entre Mhère et Brassy</i>	(René Collinot)
<i>Rue Demours</i>	"
<i>Rue Sedaine</i>	"
<i>Petite Chronique du temps perdu</i>	"
<i>L'École, un monde clos</i>	"

*Léon Ichbiah, matricule 173293*

(Carnets de déportation rassemblés par René Collinot)

Fictions

*Fantasques* (Nouvelles, René Collinot)

*Deux à trois* (Contes par R., M. et P. Collinot)

*Avant de vous quitter* (Roman, Basile Montfort)

*Adèle en ses trois vies* (Roman, Myriam Yedll)